





# HERMANN,

OU

## LA CIVILISATION ET LA BARBARIE.

TOME II.




# HERMANN,

OU

## LA CIVILISATION ET LA BARBARIE;

PAR M. H.-G. MOKE,

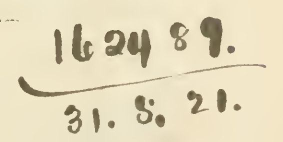
AUTEUR DU *GUEUX DE MER*, DU *GUEUX DES BOIS*,
ET DE *PHILIPPINE DE FLANDRE*.

*Ut primum togas et sæviora armis jura viderunt, arma corripiunt.*

Voyant que les juges et les lois étaient plus rudes à supporter que l'effort des soldats, ils coururent aux armes.

(Flor., l. IV, c. 12.)

TOME SECOND.





PARIS.

LIBRAIRIE DE CHARLES GOSSELIN,
RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS, N° 9.

M DCCC XXXII.

# HERMANN,

OU

# LA BARBARIE ET LA CIVILISATION.

## CHAPITRE XVIII.

### Le Combat de Lions.

Dès que Varus eut fait signe de commencer les jeux, un silence profond s'établit dans l'assemblée. Il semblait que les spectateurs retinssent leur haleine, de peur de faire le moindre bruit. Toute l'âme des Germains était passée dans leurs yeux, et dans l'attente de voir apparaître les merveilles dont on leur avait si souvent parlé, ils se penchaient en avant,

le cou tendu, le regard fixe, la bouche entre-ouverte.

Une des barrières latérales, qui se trouvaient pratiquées dans l'enceinte de palissades, s'ouvrit d'abord, et laissa voir un peloton de soldats qui conduisaient deux esclaves à demi-nus. On détacha les liens qui enchaînaient ces malheureux; on leur donna à chacun une courte épée à deux tranchans et un petit bouclier rond; puis on les poussa au milieu de l'arène, et la barrière fut refermée.

Quand ils se virent ainsi seuls, séparés de leurs conducteurs, rejetés en quelque sorte du milieu des hommes et abandonnés sur cette arène fatale, ces malheureux parurent sentir vivement toute l'horreur du sort qui leur était réservé. Quoique l'on eût cherché à exciter leur courage en leur faisant prendre des boissons enivrantes, ils tremblaient de tous leurs membres, et une sueur froide baignait leur front. Ils regardaient d'un air tour à tour plaintif et hagard cette assemblée brillante qui venait assister à leur supplice comme à une fête; et la foule ne comprenait point ces regards accusateurs; et il n'y avait aucune

voix qui s'élevât pour dire : Ce sont aussi des hommes ; et l'impitoyable curiosité des spectateurs dévorait d'avance les minutes qu'il leur restait à vivre.

Bientôt les trompettes sonnèrent. C'était un de ces airs guerriers qui donnent au sang de la vitesse et de la chaleur : l'airain sonore faisait retentir de ces sons magiques qui remplissent le cœur de force, de confiance et d'allégresse. Les deux esclaves semblèrent se ranimer un moment ; ils regardèrent leurs glaives et leurs boucliers : ils allaient se sentir du courage. On entendit alors le bruit sourd d'une porte de fer qui roulait sur ses gonds, et leurs joues pâlirent, et leur tête se pencha ! ils avaient peur.

Vis-à-vis de la loge de Varus l'on apercevait le passage souterrain qui conduisait de l'arène aux loges des animaux. Ce passage était fermé par une herse énorme. Elle parut ébranlée ; puis on devina plutôt qu'on ne vit qu'elle se mouvait. Elle se leva enfin, et l'on découvrit dans l'obscurité profonde du souterrain des yeux brillans, des dents blanches, puis une tête énorme ensevelie dans une

épaisse crinière. C'était un lion de Numidie.

Retenu jusque-là dans l'obscurité, le fier animal parut d'abord comme ébloui de l'éclat du jour; il hésitait à sortir du passage, et il y avait dans ses premiers mouvemens une lenteur et une paresse qui indisposèrent les spectateurs; mais quand il se fut enfin décidé à venir dans l'arène, et qu'on le vit s'avancer à pas lents, puis s'arrêter, secouer sa tête, battre ses flancs de sa queue, hérisser sa longue crinière, alors la majesté de ce roi des forêts excita l'admiration universelle, et les Germains surtout remplirent l'air de leurs cris de joie. Le lion sembla étonné de ce bruit. Il roulait autour de lui des regards sombres comme s'il eût voulu reconnaître le danger, et sans hâter le pas il traversa gravement toute l'arène jusqu'aux palissades. Là, il s'arrêta de nouveau, surpris de cet obstacle; pour la première fois il montra comme un mouvement de colère, et poussa un long rugissement; puis il se mit à faire le tour de l'arène, comme s'il eût cherché quelque issue. Les deux malheureux, destinés à le combattre, restaient immobiles; on eût dit qu'ils espé-

raient que le fier animal ne les apercevrait pas.

En effet, le lion sembla ne point prendre garde à leur présence, aussi long-temps que le cercle qu'il décrivait autour de la lice ne l'eut pas amené assez près d'eux; mais alors il les regarda, et si un spectacle aussi terrible pouvait offrir quelque intérêt, ce fut sans doute dans ce moment où les deux victimes étaient suspendues entre la vie et la mort. L'un des deux prit la fuite vers l'autre extrémité de l'arène. Le lion gronda en le voyant courir; puis, comme s'il n'eût pas voulu laisser à son autre adversaire le temps de s'éloigner aussi, il fit un bond, retomba sur l'esclave que la frayeur attachait à sa place, et d'un seul coup de patte il l'étendit sur le sable. Il retourna ensuite le cadavre, et le poussa de côté. Quelque aguerris que fussent les spectateurs, il n'y en eut pas un seul qui ne frémît à cette vue. Le puissant animal venait de détruire un homme avec autant de facilité et d'indifférence que nous écrasons un insecte.

L'autre esclave continuait à fuir du côté où

se trouvait la loge des chefs germains ; arrivé au pied de la palissade, il sauta légèrement par-dessus, parvint à échapper aux soldats qui se tenaient derrière, et traversant la foule qui s'ouvrait devant lui par un instinct de compassion et de générosité, il arriva près de la loge ; alors, élevant la voix, il s'écria en langue germanique : « Je suis un Lombard, un homme libre, volé par les enfans de Teutsch ! »

Une rumeur confuse s'éleva dans toute l'assemblée ; un incident aussi extraordinaire excitait la surprise et la curiosité des spectateurs. Le nom déjà célèbre des Lombards, qui passaient pour les plus fiers et les plus farouches des Germains, rendait l'attention plus vive ; Varus lui-même, quelque mécontent qu'il fût de cette interruption de sa fête, se tenait penché en avant, les yeux fixés sur ceux que le fugitif implorait.

Les députés lombards étaient au nombre de trois, l'un déjà avancé en âge, les deux autres jeunes et à peine parvenus à l'entier développement de leurs forces. Ils se ressemblaient d'une manière assez frappante pour

qu'on pût reconnaître les deux jeunes gens pour les fils du vieillard ; leur maintien était fier et leur figure mâle, et la noblesse de leur sang se révélait assez à la hauteur de leurs manières, sans qu'il fût besoin de remarquer combien ils avaient une nombreuse suite.

Aux paroles de l'esclave, ils parurent se consulter des yeux ; puis, le plus âgé fronçant ses sourcils épais, répondit avec un sourire de dédain : « Si tu étais un Lombard, un homme libre, tu n'aurais pas eu peur du lion.

— « Noble Gérulphe, répliqua l'esclave d'un ton assez ferme, je ne crains pas tant la mort que vous le croyez ; mais je ne voulais pas mourir sans avoir demandé vengeance à ma nation, car j'ai été enchaîné et vendu par des brigands chérusques. »

La figure du vieillard devint plus sombre : « Es-tu connu de quelqu'un de ma suite? » demanda-t-il gravement.

Le captif nomma sans balancer plusieurs des guerriers qui se trouvaient là. Ils le reconnurent en effet, et attestèrent sa condition d'homme libre. Aussitôt le Lombard déclara

qu'il le prenait sous sa protection ; et il y avait dans son regard quelque chose qui fit reculer l'intendant des jeux, qui venait réclamer le fugitif.

Tandis que cette scène inattendue avait captivé l'attention de la foule, Varus, ignorant la langue germanique, s'était fait expliquer ce qui se passait par son fidèle Cariovalda. Il connaissait déjà assez les coutumes et les mœurs des Germains pour prévoir que cette affaire aurait des suites sérieuses; mais il était loin de s'en alarmer. « Qu'on leur laisse l'esclave! dit-il à ceux qui l'entouraient; c'est un procès à vider entre les Lombards et les Chérusques, ou plutôt entre toutes les peuplades des montagnes et celles de l'Ouest ; car il n'arrive pas souvent en Germanie que les voisins restent simples spectateurs des combats. Pour nous, le seul rôle qui nous convienne est celui d'arbitres et de médiateurs, le crime, s'il y en a un, n'ayant pas été commis sur notre territoire. Qu'en pensez-vous, Mugilan?

— « Je pense, répondit le patricien d'un air respectueux, que les décisions de Votre

Sagesse ne sauraient être recueillies avec trop de soin, pour servir de règle aux jurisconsultes à venir. »

Varus sourit; puis, se retournant vers le Batave, il reprit avec un peu d'étonnement : « Que font-ils donc maintenant, Cariovalda? les voilà tous debout, et qui gesticulent comme des orateurs; pourtant leur voix ne vient pas jusqu'à moi. »

Le jeune chef répondit : « Je ne connais pas beaucoup les Lombards, et j'ignore s'ils font ce que feraient à leur place des Bataves. »

Gerrits qui était derrière lui, se mit à rire : « Moi trouver, dit-il, que l'aurochs de l'Ardenne faire comme celui du Hartz et des Sept-Forêts.

— « Le chasseur a raison! s'écria Mallorix; ils vont choisir un homme entre eux pour combattre le lion à la place du fugitif. »

Varus et ses courtisans parurent stupéfaits; mais bientôt il fut impossible de douter que le Cauque n'eût bien jugé, car on vit les Lombards de la suite des ambassadeurs, prenant tous une attitude ferme et fière, mettre la

main sur leurs épées, comme des champions résolus à braver la mort. Le vieillard qui était leur chef promenait ses regards sur eux avec une attention grave et profonde; mais après les avoir tous passés en revue, ce fut sur l'aîné de ses fils que ses yeux s'arrêtèrent. Le jeune homme poussa un cri de joie, et le cirque retentit des acclamations de la foule, qui admirait la bravoure du fils et le sacrifice du père.

« Si moi oser, dit Gerrits, en secouant la tête, moi donner quelques conseils à lui; être un combat difficile, et moi peur.

— « Je le crois bien! s'écria Varus, que vous auriez peur à sa place; moi-même, qui suis Romain.....

— « Moi, mal dire, interrompit l'honnête Frison; moi vouloir bien être à sa place, mais avoir peur pour lui. Être dangereux pour un jeune chien, de rencontrer à sa première chasse un ours!

— « Laisse-le aller, frère, dit Mallorix; si le premier succombe, je servirai de parrain au second; mais il ne faut pas diminuer leur honneur sans nécessité.

— « Comprenez-vous ce qu'ils veulent dire avec leur honneur? demanda Varus à Androcare, qu'il avait fait asseoir à ses côtés. Trouve-t-on quelque chose de pareil dans l'histoire de votre ville? »

Inquiet du retard de sa fille, le proscrit n'avait assisté jusque-là au spectacle qu'avec distraction. Cependant l'action des Lombards venait de réveiller un vif intérêt dans son âme ardente. « L'amour de la gloire peut-il donc aller jusque-là chez des sauvages? » murmurait-il avec un étonnement mêlé d'admiration; puis, essayant de répondre à la question du gouverneur, il reprit à haute voix: « Nos annalistes rapportent que les Gaëls s'exposaient aux périls les plus imminens pour être loués par leurs poètes barbares.

— « C'est la différence qu'il y a entre eux et nous, répliqua aussitôt le plongeur; le Gaël veut être loué, le Germain ne veut que mériter de l'être. Sois sûr que ce que nous faisons ici, sous vos yeux, nous le ferions de même dans la solitude de nos bois. »

Pendant ce dialogue, les Lombards, excepté le vieillard et son plus jeune fils, étaient

sortis de la loge. On les vit bientôt paraître à l'entrée de la lice, conduisant leur champion comme en triomphe. Le jeune homme n'avait pour armes, comme les condamnés, que le glaive et le bouclier rond. Grand, svelte, plein de vigueur et de souplesse, il entra dans l'arène avec confiance, et marcha droit au lion qui s'était couché près du cadavre de sa victime. La fierté de sa démarche fit une profonde impression sur la foule des spectateurs qui le regardaient avec anxiété. « Par Hercule! s'écria le gouverneur, il a bon air, et je crois qu'il s'en tirera bien.

— « Trop jeune! trop jeune! » murmura tristement Gerrits le chasseur.

A l'approche de ce nouvel ennemi, l'animal se leva. Plein du sentiment de sa force, il ne daigna pas s'irriter; il fit trois pas, et au quatrième on vit sa patte se lever, ses grands ongles s'étendre..... C'en était fait du Lombard, s'il n'eût eu l'adresse d'éviter le coup; il se jeta de côté, et d'un revers de son sabre il atteignit le lion au-dessous de la cuisse. Alors les cris des spectateurs ébranlèrent l'amphithéâtre, et les instrumens guer-

riers firent entendre des fanfares de victoire.

A ce bruit, à la douleur de sa blessure, à la vue de son sang qui ruisselait, le lion, sortant de son apathie, poussa un rugissement si terrible, que tout fit silence, comme si sa colère eût effrayé ceux même qu'il ne pouvait atteindre. Ce fut lui alors qui courut sur le guerrier. Vainement le noble jeune homme déploya-t-il tout son courage, l'animal furieux l'atteignit, le renversa, et, le tenant sous lui, l'écrasa de son poids; tel était l'effroyable silence de la foule, que l'on entendit le craquement des os brisés et des vertèbres disjointes.

Au milieu de l'horreur et du frisson de cet affreux spectacle, un seul homme n'avait point changé de figure; c'était le vieux Lombard; il était le plus malheureux de tous, sans doute, et cependant son orgueil national lui donnait la force d'étouffer l'expression de la douleur paternelle. « A toi, maintenant, » dit-il à son second fils; et le jeune homme se leva précipitamment pour aller remplacer son frère.

Malgré son froid égoïsme, Varus n'était

pas dépourvu de toute humanité; il voulut donner ordre que l'on empêchât le Lombard d'entrer dans l'arène; mais sa bonne volonté fut paralysée par le trouble qui régnait autour de lui, car pour la première fois il ne se trouva personne qui fît attention à ses paroles. Saisissant alors par le pan de sa tartane brune le grand Gerrits qui venait de sauter sur la balustrade : « Mon ami, lui dit-il (et ce fut avec l'accent d'une véritable chaleur), mon bon sauvage, ne pourriez-vous pas lui crier que je lui défends d'aller ainsi à la mort? Je ne doute pas qu'il ne vous entende, si votre voix est seulement de moitié aussi forte que votre bras.

— « Lui, pas écouter! répliqua le Frison d'un air d'intérêt et de bienveillance; mais toi, pas peur! Mallorix et moi, aider lui. »

En achevant ces mots, il sauta dans l'enceinte où déjà le Cauque était descendu; et ces deux hommes, à la taille athlétique, fendirent les flots de la foule avec une rapidité qui témoignait assez leur prodigieuse vigueur.

Lorsqu'ils arrivèrent près de la barrière

qui fermait la lice, les guerriers lombards entouraient déjà le nouvel athlète qui devait soutenir l'honneur de leur nation; toutefois, ce n'était plus avec le même air de confiance et de fermeté qu'ils l'encourageaient; sa jeunesse et son inexpérience leur donnaient des inquiétudes. A peine parvenu à l'âge viril, le jeune homme paraissait moins fort, et surtout moins aguerri que son malheureux frère. Il était intrépide, sans doute; mais on lisait dans ses yeux une soif de vengeance qui ne permettait pas d'espérer qu'il fût prudent; aussi ses compatriotes avaient-ils résolu de le faire accompagner dans l'arène par un des leurs; non pour lui prêter secours, car c'eût été le déshonorer, mais pour l'animer de la voix et lui donner des conseils; c'était là un usage antique de la Germanie; et pourvu que le parrain (c'est le nom que le moyen-âge a consacré) ne fît point usage de ses armes, son assistance n'ôtait rien à la gloire de celui qu'il avait aidé de ses avis.

Quelque périlleux que pût être ce rôle, qui devait exposer aux griffes du lion celui qui oserait s'en charger, il n'y eut aucun des

Lombards qui ne l'ambitionnât : tous y prétendaient, et chacun faisait valoir, comme des titres de préférence, les preuves qu'il avait données d'adresse et de courage. Ce fut une longue et vive discussion; mais, après qu'ils eurent tous parlé, Gerrits poussa de côté ceux qui étaient devant lui, et, entraînant son frère d'armes au milieu du cercle, il dit d'un ton plein de confiance : « Voilà Mallorix du bord de la mer! »

Cette fois, l'attente de l'honnête Frison ne fut pas trompée. Au nom de Mallorix, le respect et la déférence se peignirent sur tous les visages; car la Germanie entière connaissait les exploits presque fabuleux du plongeur. Les Lombards parurent flattés de voir un guerrier si célèbre se placer dans leurs rangs pour servir de parrain à leur chef. Ceux qui avaient cru avoir le plus de droits à ce rôle honorable, furent les premiers à pousser des cris de joie; ils n'étaient point humiliés qu'on leur préférât un homme d'un sang plus noble, d'un rang plus élevé, d'une réputation plus grande. Toutes les voix proclamèrent Mallorix, et le jeune champion, plein de recon-

naissance, le serra dans ses bras en l'appelant son père.

On s'attendait à ce qu'un chef de tant d'expérience donnât de longs conseils au guerrier dont il devenait le guide; le Cauque n'en fit rien : « Mon fils, dit-il seulement au Lombard, ton cœur bat trop vite. » Puis il fit ouvrir la barrière.

Ils entrèrent ensemble dans l'arène : les joues du jeune champion étaient brûlantes, et ses regards dévoraient l'espace; mais Mallorix le tenait par le bras, et, sans mot dire, il le forçait à marcher lentement. On eût dit que la pression de sa main contrariait d'abord le jeune homme; mais, avant qu'ils eussent fait dix pas, son sang s'était déjà refroidi, comme s'il y avait eu un pouvoir magique dans cette contrainte muette; il regardait le lion avec plus de calme, et on le vit s'assurer de nouveau de la trempe de son épée.

« Il est sauvé! » dit Cariovalda dont l'œil perçant n'avait pas perdu le moindre geste des deux personnages.

« Sauvé! répéta Varus en levant les épaules; je conviens qu'ils ont plus de chances étant

deux; mais votre ami le Cauque se tient déjà en arrière, et il ne tire pas même son saracasse. Par les dieux! c'est un poltron. »

Le Batave ne répondit pas à ce dernier mot; le courage de Mallorix ne pouvait être attaqué, à ses yeux, par les paroles du gouverneur. Il reprit froidement : « Le plongeur ne veut pas ôter au Lombard l'honneur de vaincre; il n'est là que pour lui donner des conseils.

— « Comment, des conseils! ne pouvait-il pas alors rester en dehors des palissades où il n'y avait pas de danger? Mais, voyez!..... le lion s'avance! »

En effet, le terrible animal, qui d'abord avait regardé long-temps ses deux nouveaux ennemis, marchait maintenant à eux. Le jeune homme, obéissant au regard de son compagnon, s'arrêta pour l'attendre. Mallorix resta derrière lui, mais presque à portée de la main; son attitude était celle d'un simple spectateur : il semblait avoir oublié que lui-même était en péril.

Arrivé à dix pas, le lion se rassembla sur lui-même pour bondir; alors Mallorix parla :

« Tu te baisseras, dit-il, et tu le frapperas au jarret. »

Il parlait encore, que le lion s'était élancé. On vit ses griffes s'abattre sur le bouclier du jeune homme, qui disparut presque aux yeux des spectateurs; car l'animal était retombé sur lui de manière à l'étouffer. L'écu qu'il lui opposait fut brisé par le choc. Le Lombard tomba le genou en terre; les ongles du lion s'enfoncèrent en passant dans ses reins et dans sa cuisse. On le crut mort, et un cri de douleur retentit dans l'assemblée; il n'y avait que quelques anciens chasseurs qui restaient l'œil fixe et le cou tendu. Mallorix, penché en avant, le corps plié, les mains appuyées sur les genoux, ressemblait à ces témoins des athlètes anglais, dont l'âme toute entière passe, pour ainsi dire, dans le corps de leurs champions. Quant à Gerrits, il avait sauté par-dessus les palissades pour mieux voir.

Tout à coup on entendit la voix mâle du Cauque : « Bien! bien, mon fils! disait-il alors. » Le Lombard, quoique chancelant, se glissa de côté, tandis que le lion, pareil à un vieux chêne dont la cime orgueilleuse paraît

encore pleine de force et de majesté, mais dont le fer vient de couper la tige, s'abattait lourdement, et semblait surpris que ses puissantes pattes ne le soutinssent plus. Le glaive lui avait coupé les jarrets de derrière.

A cette vue la crainte des spectateurs se changea en triomphe. Le jeune homme se retournant avec la rapidité de l'éclair, déchargea des coups terribles sur son ennemi qui ne pouvait plus l'atteindre. Si l'on n'eût pas déjà vu le lion tuer deux hommes, il y aurait eu dans les cœurs de la pitié pour ce fier animal, réduit maintenant à l'impuissance, et que l'on égorgeait sans danger; mais l'impression de frayeur avait été trop vive, et les acclamations de l'assemblée couvrirent les derniers rugissemens du lion blessé à mort.

---

# CHAPITRE XIX.

---

## Les Gages.

Le danger que les deux jeunes chasseresses avaient couru dans le bois, leur fatigue, et plus tard la rencontre de Hermann, avaient trop retardé leur marche pour qu'elles pussent encore arriver à temps pour l'ouverture des jeux, et leurs pensées étaient si loin de la fête, qu'elles ne songeaient même pas à presser le pas de leurs chevaux. Il en était de même du Chérusque, qui semblait craindre de les quitter. Aussi toute la petite troupe n'arriva-t-elle près de Cologne que vers le milieu du jour. C'était dans un moment où

de nombreux spectateurs, sortant de l'amphithéâtre, venaient se grouper sur la route, comme s'ils s'attendaient à quelque spectacle plus intéressant que celui des combats. Les voyageurs surpris s'arrêtèrent vis-à-vis du cirque, et ils allaient s'informer du motif de cette agitation, quand un autre tableau vint frapper leurs yeux.

C'étaient les Lombards qui se retiraient après la victoire sanglante de leur champion. Ceux qui marchaient les premiers avaient la pique haute, et l'air triomphant; mais bientôt parurent les guerriers qui portaient le corps du fils aîné de l'ambassadeur. Leurs cheveux étaient épars, leurs vêtemens déchirés, et le besoin de vengeance éclatait dans leurs regards. La même expression se peignait sur la figure de ceux qui les suivaient, et qui soutenaient le jeune vainqueur épuisé par la perte de son sang. Il n'y avait que l'ambassadeur lui-même que l'on eût pu croire calme, si quelquefois un tressaillement de douleur n'eût démenti la stoïque fermeté qu'affectait ce malheureux père.

Il était arrivé à la porte extérieure du cir-

que, lorsque de l'escalier qui conduisait à la loge du gouverneur l'on vit descendre Varus lui-même escorté de ses conseillers. Le Romain avait cru devoir un compliment de condoléance à ce malheureux père, qui venait de payer si cher une victoire inutile. Un homme a besoin de consolation dans un pareil moment, avait-il dit à ceux qui l'entouraient, et la culture de notre esprit, notre connaissance de la philosophie et des lettres, nous permettra de répandre un baume sur les blessures de ce barbare, qui ne sait pas combien nos orateurs et nos moralistes ont enseigné de belles choses sur la douleur et sur la mort.

La disposition des lieux était telle que l'escalier donnait sur l'extrémité du passage, de sorte que le magistrat et le Lombard se trouvèrent tout d'un coup face à face. Aussitôt Varus redressa sa taille et étendit le bras, tandis que le vieux chef prenait une contenance mâle et un air froid; car il devinait son dessein, et ne voulait pas qu'on pût dire que le député des longues piques se fût montré faible contre la douleur.

« Brave Lombard, lui dit le gouverneur avec une simplicité qui ne lui était pas ordinaire, mais qui provenait de ce qu'il avait été réellement ému, voilà une victoire qui coûte bien cher! Je vous plains de tout mon cœur, je vous assure. Le coup qui a renversé votre fils m'a fait autant de mal que s'il m'avait atteint. »

Le vieillard s'inclina comme pour le remercier ; puis il répondit gravement : « Mon fils n'a pas été malheureux; il est mort les armes à la main et le sourire sur les lèvres, comme un guerrier doit mourir. »

Varus prit à la lettre cette réponse que dictait au Germain un sentiment exagéré d'honneur. « Je vois, reprit-il, que vous supportez bien votre perte, et cela me fait plaisir. Ma foi! vous autres, barbares vous avez aussi votre philosophie. Je ne sais si j'en montrerais autant à votre place, moi qui pourtant suis une espèce de stoïcien. »

Le Lombard ne répliqua rien ; mais il s'échappa du fond de sa poitrine une sorte de mugissement sourd qui trahissait toute la douleur qu'il cherchait en vain à comprimer.

« Hum! murmura le gouverneur en reculant d'un pas, est-ce qu'il souffrirait comme un homme civilisé? » Puis élevant la voix, il continua : « Cicéron, mon digne chef, le grand Cicéron dont vous n'avez peut-être pas entendu parler, mais qui était dans ma jeunesse l'orateur par excellence, n'avait qu'une fille, et la perdit. » Ce qu'il dit à ce sujet mérite d'être répété comme une chose très consolante : « Que sont devenues, demanda-t-il, tant de villes, jadis célèbres? où sont..... Mais je ne vous les nommerai pas puisqu'elles vous sont inconnues. Sachez seulement que tout passe ici-bas, et que votre fils était mortel. »

Cette fois le Germain commença à le regarder d'un air sombre. « Un homme qui a souvent donné la mort, dit-il fièrement, et qui lui-même l'a vue de près, n'a pas besoin qu'on lui parle comme à une femme; il sait qu'il dormira un jour dans le même lit que ceux qui l'ont précédé; mais il y dormira tranquille, si ses ennemis ne foulent pas sa tombe. »

Quoique l'âpreté inattendue de cette réponse eût fait monter la rougeur au front de

Varus, il ne se fâcha point, et reprit : « Vous me comprendriez mieux, mon brave Gérulle, si vous aviez quelques connaissances littéraires. C'est vraiment dommage que votre pays soit tellement arriéré sous ce rapport! Pour moi, qui aime sincèrement la Germanie et les Germains, je consacrerai tous mes efforts à leur donner au moins les premières idées de ce qui leur manque. »

Le Lombard mit la main sur la poitrine en signe de reconnaissance. Il ne savait pas bien ce que Varus voulait dire; mais il suffisait qu'il eût parlé de son affection pour les Germains, et du projet de leur donner quelque chose, pour qu'il crût lui devoir cette politesse.

« Ce que je crains, poursuivit le gouverneur en hésitant, c'est que vous ne soyez prévenus contre les bienfaits que je vous destine; les Suèves surtout, cette grande confédération des montagnes dont votre nation fait partie, passent pour être furieusement obstinés!

— « Oui, répliqua l'ambassadeur en secouant fièrement la tête; oui, les Suèves sont

inflexibles. Quelle nation pourrait se comparer à eux! Si ce que tu veux nous donner est proscrit par nos usages, comme le vin, les épices, les chevaux du Midi, nous refuserons tes présens; mais il y a des choses que nous accepterions avec plaisir.

— « La science, murmura Varus.....

— « De bonnes armes, interrompit le Germain, seraient les cadeaux que nous aimerions le mieux.

— « Hum! toujours barbares! pensa le gouverneur. Écoutez, mon digne chef : si je vous apprenais quelque moyen de vivre sans querelles, sans effusion de sang, sans guerres civiles; si je vous montrais la manière de terminer tous vos différends sans vous battre.... par l'intervention d'un tribunal et par l'action de la jurisprudence, qu'en dites-vous? »

Le Lombard ne répondit point. Il venait d'apercevoir sur la route Hermann et les guerriers de sa suite, et cette vue réveillait dans son âme la soif de la vengeance; car c'était le vol d'homme commis par les Chérusques qui lui avait coûté la vie de son fils aîné.

« Vous me comprenez, mon brave, poursuivit le Romain, qui ne remarquait pas sa distraction. Vous qui êtes déjà vieux, vous devez avoir senti plus d'une fois les inconvéniens et la barbarie de vos coutumes; mon dessein est de les changer, et il n'y a rien que je ne fasse en faveur de ceux qui m'aideront à y parvenir. »

Le vieillard ne l'avait pas même entendu; il restait immobile, ses narines se gonflaient, et ses cheveux se dressaient sur sa tête.

Encouragé par son silence, Varus reprit, en lui mettant la main sur l'épaule : « Ne voudriez-vous pas donner l'exemple à vos compatriotes? Hum! vous savez que je dispose des trésors de la province; quelques livres d'or seraient la moindre marque de ma reconnaissance.

Dans tout autre moment, ce mot magique, *quelques livres d'or,* aurait fait tressaillir le sauvage, avide comme le sont tous les enfans; mais le sang de son fils était devant ses yeux, et il était sourd à toute autre voix qu'à celle de la vengeance qui s'élevait au fond de son cœur.

« Qui se tait consent », murmura le gouverneur; et, jetant les yeux sur Androcare, qui avait retrouvé tout son calme et toute sa sérénité en reconnaissant Phanie auprès de Thusvelda, il reprit : « Vous voyez que mon idée était bonne, et que mes jeux ont fait impression sur ce Germain. Nous aurions fait dresser les cheveux sur sa tête, hier, en lui parlant de justice; mais à présent il a l'air de concevoir notre supériorité.

— « Le pensez-vous? demanda le proscrit d'un ton rêveur. Croyez-vous que nous valions plus qu'eux? »

Varus ne répondit pas; une pareille question, dans la bouche d'un homme instruit et éclairé, lui paraissait si extraordinaire, qu'il croyait presque l'avoir mal entendue.

« Un jour passé dans ce pays, continua gravement le vieillard, m'a peut-être plus appris que toute une vie d'études. Je vois que notre sagesse est folie, et notre science néant; il n'y a de bon et de vrai que ce que la nature apprend à l'homme suivant l'âge de chaque peuple et les besoins de chaque société. »

— « Par les dieux! s'écria le Romain étonné, est-ce que vous avez envie de vous faire sauvage? » Puis, se retournant vers le Lombard, qui n'avait pas changé d'attitude, et dont les traits annonçaient seulement une fureur toujours croissante : « Je vois avec plaisir, mon brave et digne Chérulle, lui dit-il d'un ton paternel, que votre raison s'éclaire au contact de la nôtre; vous êtes un homme de bon sens, et je me persuade que vous n'attendrez pas maintenant jusqu'à votre retour en Germanie pour vider votre différend avec vos voisins de l'Ouest; vous pourriez arranger cette affaire ici même. »

Cette fois Gérulphe releva la tête, et sourit de plaisir.

Varus se frotta les mains. « Nous arrangerons cela, reprit-il, suivant les lois de la jurisprudence, et de manière à faire voir combien la justice est une bonne chose. Renoncez donc à tout projet de vengeance, mon cher ami.

— « Wah! » s'écria le Germain en bondissant en arrière comme un tigre qui se sent blessé.

Le gouverneur se rapprocha de lui d'un air de compassion. « Allons, mon brave, poursuivit-il, un peu de sang-froid ; vous verrez combien nos lois sont une belle chose ; remettez-nous votre querelle.

— « Non, répliqua le Lombard avec une fureur concentrée ; non, mon bras est encore robuste ; je me battrai moi-même.

— « Vous battre ! vous battre vous-même ! » et Varus, interdit, changea de visage et de couleur.

— « Que Votre Grandeur n'oublie pas que c'est un sauvage, dit Androcare à voix basse. Vos lions écoutent leur instinct quand ils se jettent sur leur proie ; les montagnes de ce pays se chargent de neige sans qu'aucune force humaine puisse adoucir cette âpreté de leur nature : eh bien, sa nature à lui, son instinct, sont également immuables. Pourquoi essaieriez-vous de lutter contre l'effet des lois éternelles qui régissent le monde ? »

Le gouverneur, blessé de l'échec qu'avait reçu son amour-propre, et n'osant faire éclater son dépit contre l'ambassadeur, fut

heureux de pouvoir décharger sa mauvaise humeur sur le proscrit assez maladroit pour lui parler avec tant de franchise. « Il y a, dit-il avec sévérité, des sectes philosophiques aussi dangereuses que folles, et je vois que leurs doctrines ont aussi pénétré à Marseille. Vous ferez bien, seigneur Héraclide, de ne pas les répandre dans ce pays; autrement... »

Il s'arrêta à ce mot, persuadé que cette suspension rendait sa phrase tout-à-fait imposante; et il reprit, en s'adressant à Gérulphe : « Pour vous, Lombard, je jure que je ne vous permettrai point de violer le territoire de l'empire en combattant ces Chérusques que vous regardez d'un air si furieux.

— « Permettre! répliqua le sauvage dont les yeux roulaient enflammés dans leurs orbites sanglans; est-ce à un esclave que tu crois parler?

— « Soyez raisonnable, vous dis-je! » s'écria Varus. Et voyant qu'il semblait prêt à s'élancer vers ses ennemis, il le saisit par le bras pour l'arrêter.

Le Lombard le repoussa si brusquement, que le pauvre gouverneur sentit le courage

lui manquer; car il n'avait de force qu'en paroles, et de volonté qu'en théorie. Il resta pâle, indécis, déconcerté, comme un avocat qui voit un de ses cliens lui échapper pour porter à un autre les pièces de son procès. Son regard égaré se portait tantôt sur ses licteurs qui ne venaient pas à son secours, tantôt sur le Lombard qui murmurait un chant de mort, tantôt sur Hermann, qui semblait s'être arrêté à dessein vis-à-vis d'eux comme pour prouver à l'ennemi de sa nation qu'il ne craignait pas son ressentiment.

En effet, le jeune chef avait appris des spectateurs groupés sur la route quelle réclamation inattendue avait troublé le combat, et comment les fils du vieux Gérulphe avaient attaqué le lion. Il comprenait donc quel besoin de vengeance agitait le vieillard, et il n'était pas surpris de voir ses regards si menaçans; mais il n'avait garde de s'éloigner au moment où son départ eût pu ressembler à une fuite. « Poursuivons notre chemin, murmurait la timide Phanie, en levant sur lui des yeux supplians. Qu'avons-nous besoin

de nous arrêter ici? tous ces Lombards nous regardent!

— « C'est pour cela qu'il faut rester, répondit sa fière compagne; ces Suèves croiraient que leurs regards nous font peur. »

Les deux partis restaient immobiles; mais l'attitude des guerriers devenait menaçante, et de sourdes rumeurs se répandaient dans leurs rangs. L'inimitié nationale des deux races avait souvent suffi pour exciter les querelles les plus furieuses, et en outre de cette vieille cause de guerre l'accusation portée par le captif Lombard contre des Chérusques, accusation qui avait déjà eu de si déplorables suites, et qui avait coûté la vie au fils de l'ambassadeur, était une nouvelle source d'outrages et de combats. Toutefois l'orage n'éclata pas encore; car des deux côtés on mettait une sorte de point d'honneur à montrer du sang-froid, quelles que fussent au fond la haine et l'impatience de tous ces hommes de guerre. Sur un signe de leur chef, les Lombards de sa suite s'acheminèrent vers la ville, et passèrent en silence devant la troupe ennemie. L'ambassadeur lui-même, prenant

congé de Varus, descendit du cirque à pas lents, et ne leva pas même les yeux sur ceux des Chérusques qu'il rencontra les premiers. Mais c'était un effort auquel suffisait à peine toute sa fermeté. Malgré la froide gravité qu'il affectait, on voyait ses cheveux se dresser sur sa tête, et des gouttes de sueur baigner son large front. Enfin, arrivé près de Hermann, il ne fut plus maître de son ressentiment, et jetant sur lui un regard farouche, il s'écria en langue latine, pour être compris de tous ceux qui se trouvaient là : « Il y a des voleurs d'hommes sur la frontière des Chérusques! »

A cet outrage, qui annonçait une haine désormais implacable, la timide Phanie devint pâle et tremblante; Thusvelda, au contraire, redressant sa belle tête, et les yeux attachés sur ceux de l'ennemi de sa nation, semblait défier toute sa colère. Pour Hermann, calme et hautain, il répliqua d'un ton presque dédaigneux : « Si les vagabonds et les pillards des pays d'alentour restaient dans leurs propres bois, ils ne se plaindraient pas tant de nos haches. Quand les enfans de Teutsch ont besoin d'esclaves, ils n'enlèvent

pas des Suèves par trahison; ils vont les attaquer dans leurs retraites, et les ramènent comme des troupeaux.

— « Quel est celui qui dit cela? demanda le Lombard en frémissant.

— « C'est Hermann, fils de Sigimer!

— « Et déposera-t-il un gage pour soutenir ses paroles?

— « Oh! ne le faites pas, Hermann! s'écria Phanie trop effrayée pour songer à déguiser son amour et ses alarmes; ayez pitié de ce vieillard qui vient de perdre son fils! ne vous exposez pas à un danger inutile. »

En parlant ainsi, elle se penchait vers le jeune chef, et retenait de la main les rênes de son cheval. Lui, quoique bien résolu à soutenir l'honneur de sa nation, balançait à répondre; il la voyait si belle et si touchante, qu'il ne trouvait pas la force de la repousser. Un sourire railleur passa sur les lèvres du Lombard, témoin de cette hésitation. La lenteur avec laquelle le Chérusque acceptait le défi était déjà pour son orgueil une sorte de triomphe. Thusvelda rougit à cette vue; détachant de sa ceinture son poignard à

manche d'or, elle le jeta sur le sable aux pieds de l'ambassadeur, en disant d'une voix ferme : « Voilà un gage pour Sigimund, fils de Ségeste ! Mon frère attachera la chevelure des Lombards à la selle de son coursier ! »

Un peu confus de s'être laissé devancer par la jeune fille, Hermann rougit, et se hâta de jeter aussi son gage : c'était l'anneau qui attestait son rang de chevalier romain.

Le Lombard répondit avec solennité : « Il y aura des adversaires pour tous les champions des Chérusques. »

Pendant ce temps Varus, médiocrement rassuré par le sang-froid que l'ambassadeur avait paru reprendre, restait à l'entrée de l'amphithéâtre, le suivant des yeux, et murmurant quelques vaines menaces qu'emportait le vent. L'envie de se venger lui était venue quand il avait vu s'éloigner le Lombard; et lui qui prétendait bannir de la Germanie la violence et le meurtre, se laissait aller lui-même à regretter que personne de sa suite n'eût châtié à la manière germanique l'insolence du sauvage qui l'avait repoussé si rudement. Par les dieux! disait-il, si Cariovalda

avait été près de moi, un bon coup de saracasse aurait appris la politesse à ce Barbare! « Mais écoutez, Mugilan! vous allez courir à ce maudit Lombard, et lui dire que s'il se croit offensé je lui ferai justice; mais qu'il y va de sa vie de ne pas mettre l'épée à la main.

Le jeune patricien inclina la tête en signe d'obéissance, quoique au fond du cœur il maudît celui qui le chargeait d'une commission aussi désagréable.

« Vous lui parlerez impérieusement, poursuivit le gouverneur; il faut faire trembler ces Barbares, si l'on veut qu'ils se soumettent.

— « Lâche poltron! murmura tout bas le favori; cœur de lièvre! je voudrais bien t'y voir à menacer ce vieil ours des montagnes!

— « Soyez sûr, Mugilan, que s'il vous manque de respect, s'il ose vous frapper, je le fais saisir par la garde batave.

— « Votre Grandeur est trop bonne, repartit le patricien d'un air humble.

— « J'aurais bien envoyé Cariovalda à votre place, continua Varus, comme s'il eût deviné ses pensées secrètes; mais il est allé rejoindre ses deux amis du Nord, et nous n'a-

vons pas le temps de le faire appeler. Par les dieux, voilà qu'ils vont se battre! Courez vite ; séparez-les : faites-vous obéir ! »

Se résignant à faire de nécessité vertu, le jeune homme s'avança vers les Germains, au moment même où les gages venaient d'être jetés. Il ne s'approcha toutefois qu'à une distance respectueuse, et sa voix sonore ne laissait pas que de trembler un peu lorsqu'il leur cria en se haussant sur la pointe des pieds : « Holà, seigneurs Sauvages! le gouverneur ne veut pas que vous vous querelliez..... Si vous avez quelques difficultés ensemble, vous pouvez le prendre pour juge; il vous fera droit.»

Hermann garda le silence; mais le Lombard, qui ne connaissait point les mœurs romaines et les usages des peuples civilisés, interprétant les paroles du patricien dans un sens tout germanique, se hâta de répondre que Varus leur faisait beaucoup d'honneur, et qu'il ne pouvait désirer de meilleur juge.

« Oh! oh! se dit Mugilan, tout étonné d'un succès si peu attendu, quelle mouche le pique! C'est la première fois que je trouve un Germain raisonnable.

— « Ramassez les gages, reprit le vieillard, et portez-les au gouverneur. »

Alors seulement Hermann comprit l'erreur de son adversaire. « Attendez, Gérulphe ! s'écria-t-il; vous... »

Une main qui s'appuya sur ses lèvres étouffa le reste de ses paroles; c'était la fière Thusvelda. « Arrête, fils de Sigimer! dit-elle en frémissant; veux-tu qu'il croie que tu le crains?

— « Mais, prêtresse, murmura le guerrier, il se trompe; il ne comprend pas ce que veut Varus.....

— « Qu'importe! répliqua-t-elle avec feu; ce n'est pas à toi de mettre obstacle au combat qu'il réclame; ce que tu as appris à Rome, il faut l'oublier maintenant; tu ne dois être qu'un Germain.

Il y avait tant d'enthousiasme et d'orgueil patriotique dans la voix, dans le regard, dans le geste de cette étonnante jeune fille, que le Chérusque se sentit subjugué. Ce n'étaient pas d'ailleurs des idées nouvelles pour lui qu'elle exprimait en ce moment. Lui aussi sentait battre son cœur aux noms qui étaient sacrés pour elle; lui aussi avait sucé avec le lait

de sa mère cette sainte exaltation d'honneur national; lui aussi eût préféré mille morts à la honte de faire rougir les Chérusques. Son âme ardente se reconnaissait elle-même dans les paroles de Thusvelda, et il s'étonnait presque d'avoir pu vouloir autre chose que ce qu'elle venait de lui commander.

Il resta donc silencieux, l'air calme et l'œil fier, tandis qu'il s'établissait un dialogue étrange entre le Lombard et le jeune patricien. Ce dernier, qui voyait sur le sable un poignard, un anneau et une corne ciselée, ne savait trop s'il devait les prendre, quoique l'ambassadeur l'y exhortât. « Je voudrais bien savoir d'abord ce que cela signifie, disait-il d'un air inquiet.

— « Ce sont nos gages, répliqua le vieux Gérulphe.

— « Vos gages! Ah! ah! fort bien; mais, gages, de quoi, s'il vous plaît?

— « De la promesse que nous faisons de comparaître devant le juge au jour qui sera fixé.

Quand le Romain entendit ce bienheureux mot de comparaître, il crut se retrouver sur le terrain de la jurisprudence, et reprit ha-

leine. « Par les dieux ! dit-il, ces gens auraient-ils des idées de procédure ! Vous m'assurez donc, seigneur Lombard, que vous vous rendrez tous deux devant le juge, et cela de vous-mêmes, pourvu que je ramasse ces trois objets ?

— « Oui, nous comparaîtrons ; et le plus tôt sera le mieux.

— « Qui s'en serait douté ! murmura le jeune homme en se courbant pour ramasser les gages. Ma foi, le message tourne bien ! Et voyant que le Lombard se retirait, il lui cria : « Les dieux vous gardent, sire ambassadeur ! » Puis il retourna auprès de Varus, portant, cette fois, la tête haute, et se pavanant du succès imprévu de sa commission.

« Votre Grandeur doit une hécatombe à Jupiter ! s'écria-t-il en arrivant à portée de la voix ; ils se soumettent, ils vous reconnaissent pour juge ; bientôt il n'y aura plus de barbares !

— « Que dites-vous là, Mugilan ! » s'écria le gouverneur avec la surprise joyeuse, mais encore inquiète d'un homme auquel on annonce que le hasard a fait sortir tous les nu-

méros qu'il avait mis à la loterie; « en êtes-vous bien sûr?

— « Si certain, répliqua le jeune homme avec un sourire de triomphe, que voici des gages qu'ils m'ont donnés de leur soumission à vos arrêts. » Et il étala, non sans fierté, le poignard, la corne et l'anneau.

Quelque positive que fût cette réponse, elle ne suffit pas encore pour étouffer cette voix prophétique qui présidait à la conscience de Varus, l'impuissance de ses efforts; il resta comme accablé en présence de ces témoignages d'un succès impossible. C'était une sorte de lutte entre ce que lui disaient ses yeux et sa raison. Cependant, s'il ne fut pas encore bien complétement convaincu, il ne laissa pas que de vouloir le paraître. «Voilà qui est bien, dit-il en tâchant de reprendre un air grave : ils auront sans doute entendu dire comment j'ai absous hier ce Naborix à la peau d'ours, et ils auront vu que la justice est bonne. Nous les jugerons, et ce sera le premier coup porté à leurs maudites coutumes. On a beau dire, la raison triomphe toujours des préjugés. L'on croyait, avant

moi, que c'eût été folie de parler de jugement à des Germains; nos jurisconsultes mêmes s'en effrayaient : j'ai été souvent seul de mon avis dans mon conseil, car vous m'abandonniez comme les autres, Mugilan! »

— « Allons, pensa le patricien, ce vieux fou va devenir insupportable! Je voudrais que le Lombard l'eût envoyé proposer son arbitrage aux enfers! » Et élevant la voix, il repartit : « Il ne m'était pas donné d'avoir autant de prévoyance et de génie que le représentant de César.

— « Oh! je ne vous en veux pas pour cela, mon jeune ami; vous ne pouviez pas voir la chose mieux que tant de généraux qui m'ont précédé, les Jules-César, les Brutus, les Agrippa, les Tibère; ils s'y sont tous trompés comme vous. Il fallait ma vieille expérience des affaires, le tact d'un homme de loi, la sagacité d'un avocat..... et il fallait même une heureuse étoile. Mais la fortune ne m'a pas toujours été propice. J'étais destiné à relever un nom illustre. Savez-vous bien que les Quintilius!.... A propos, faites-moi souvenir d'envoyer un beau présent à ce Tite-

Live qui écrit l'histoire de Rome ; et nous y joindrons mes notes sur les Quintilius. Ce n'est pas que je craigne qu'il les ait oubliées ; mais ce Padouan n'admire que les actions des militaires ou la politique des chefs de parti ; il ne donne pas assez d'attention aux jurisconsultes : et cependant qu'ont fait tous les militaires en Germanie ? livré des combats, acheté des auxiliaires, traité avec les vaincus comme avec des vainqueurs. Il n'y a que moi qui aie compris que nos lois, nos arts, nos idées, devaient conquérir ces hommes farouches que nos armes n'avaient pu dompter. Nous allons en faire des Romains sans qu'ils s'en doutent ; et alors nous les tenons ! »

Il s'arrêta essoufflé en achevant ces mots ; et les nombreux adulateurs qui se pressaient autour de lui saisirent le moment où il était obligé de reprendre haleine pour faire entendre un concert d'acclamations plus exagérées les unes que les autres. Sa Grandeur éclipsait tout ce que l'Empire avait eu d'hommes illustres ; il serait le modèle des gouverneurs à venir ; l'empereur ne pourrait le

récompenser dignement! Et tandis qu'ils s'empressaient à le féliciter ainsi, la pâleur du dépit se répandait malgré eux sur leur visage. Ces hommes, que le faible Varus avait élevés jusqu'à lui, étaient pour la plupart rongés d'une envie secrète, et il n'y en avait presque pas un qui n'eût formé son plan pour succéder à son bienfaiteur, et organiser à sa guise l'administration de la province. Ils regardaient comme un vol qui leur était fait le succès que venait d'obtenir le gouverneur, et l'humeur qu'ils en concevaient était si violente, qu'ils réussissaient mal à la dissimuler.

— « En vérité, illustre Varus, dit un vieux procurateur à la figure longue et livide, la fortune cette fois semble avoir voulu se montrer juste! Cependant, hem!... on pourrait craindre que, hem!.... Enfin il serait à propos de vérifier mieux une chose si extraordinaire.

— « En douteriez-vous, Labéon? répliqua le gouverneur en le regardant d'un air irrité.

— « Aux dieux ne plaise!.... hem!.... c'est-à-dire que je voudrais seulement savoir s'il est bien sûr..... hem!.... Votre sagesse com-

prend qu'on ne peut prendre trop de précautions avant de se compromettre avec ces barbares.

— « Et que voulez-vous donc qu'on fasse?

— « Hem!.... s'il plaisait à Votre Grandeur de prendre l'avis d'un homme qui connût les lieux! Popilius, par exemple; ou plutôt, puisque voici Cariovalda qui vient à nous, il serait facile de l'interroger. »

Quel homme n'a jamais éprouvé dans sa vie la puissance d'une idée flatteuse, que l'imagination caresse, et dont elle craint de se détacher? Qui n'a jamais reculé devant l'examen sérieux d'une agréable illusion? Nous sommes tous faits ainsi; et nous qui rions de la stupidité de l'autruche qui croit échapper au chasseur en cessant de le regarder, nous fermons à chaque instant les yeux comme elle pour échapper à la vérité impitoyable. Varus avait embrassé avec tant d'ardeur la douce chimère qui lui était offerte, que la pensée de la perdre l'effraya. Il ne doutait pas qu'elle ne fût vraie, mais un sentiment indéfinissable lui faisait encore craindre les révélations du Batave. « Chaque chose a son

temps, reprit-il en affectant un air de dignité; le spectacle est interrompu par notre absence, et nos amis les Germains doivent nous attendre impatiemment; occupons-nous donc de notre fête. » Puis, se tournant vers Cariovalda qui s'approchait : « Nous retournons à notre loge, mon brave, lui dit-il avec empressement; allez-vous-en à la rencontre de cette prêtresse, et amenez-nous-la, ainsi que sa compagne. »

Ayant ainsi éludé le choc dont il se voyait menacé, il reprit le chemin de l'arène, portant la tête haute comme un homme qui rêve déjà le triomphe; et la foule des spectateurs se précipita sur ses traces, prévoyant que le combat allait recommencer.

« Nous nous séparerons maintenant, Hermann, dit alors la prêtresse de Teutsch au jeune Chérusque; Phanie et moi, nous avons promis de prendre place dans la loge du gouverneur; pour vous, il faut que vous alliez prévenir Inguiomer et vos proches de vous prêter assistance pour le combat; ce serait les offenser que de ne pas le faire. »

Hermann regarda celle qu'il aimait, et la

vit pâlir. « Oh! s'écria-t-il, ce défi n'aura pas de suite; ce combat ne peut avoir lieu. »

Si ces derniers mots ranimèrent un peu le courage de Phanie jusqu'alors abattue et tremblante, l'effet qu'ils produisirent sur Thusvelda fut bien différent. « Hermann, reprit-elle avec feu, regarderais-tu comme un jeu d'enfant les coutumes de ta patrie?

— « Non, Thusvelda, répondit le chef; non sans doute; mais Varus ne nous a pas compris, et ne permettra jamais que nous vidions ainsi notre querelle. »

La belle Germaine fit un mouvement d'impatience si vif, que sa main retira en arrière les rênes de son cheval, qui se cabra; mais aussi adroite et aussi courageuse qu'un guerrier, elle dompta aussitôt le fougueux animal, et, se rapprochant du jeune homme qui l'admirait: « Fils de Sigimer, lui dit-elle, tu seras donc le premier qui ait demandé la permission d'un Romain pour soutenir ton honneur! Hélas! hélas! je te plains; tu es parti enfant de la terre de tes pères, et tu y reviens étranger.

— « Eh! que voudrais-tu donc que je fisse? balbutia le Chérusque.

— « Ce que Sigimer aurait fait à ta place, répliqua la prêtresse : que t'importe à toi, homme libre, le caprice de ce Varus! a-t-il le droit de te déshonorer? »

A ce mot fatal un frisson parcourut les veines du jeune chef; frappé tout-à-coup du sentiment de la tache que ferait rejaillir sur lui la moindre déviation des coutumes et des exemples germaniques, il comprit que ce serait trahir le nom qu'il portait, que de ne pas pousser jusqu'à ses dernières conséquences le défi qu'il avait donné et reçu. Quinze années de soumission à la discipline romaine lui avaient fait un peu oublier l'inflexible indépendance qui caractérisait un guerrier de la Germanie; mais la voix de Thusvelda retentit jusqu'au fond de son cœur : « Déshonoré! murmura-t-il en frémissant; oui, je le serais; c'est la vérité. Je te remercie, fille de Ségeste, tu m'as montré mon devoir. »

Se retournant alors vers la jeune Marseillaise qui l'avait écouté en tremblant, il lui montra de la main deux hommes qui venaient de se

dégager de la foule et de gagner la sortie du cirque, non sans avoir violemment lutté contre le flot des spectateurs qui se précipitaient dans le passage. C'étaient Androcare et Cariovalda. « Voilà ceux qui vous protégeront maintenant, lui dit-il avec douceur. Vous avez appris dès l'enfance à chérir l'un des deux, l'autre ne vous sera pas moins dévoué; car il est mon frère d'armes, et mon cœur n'a pas de secret pour lui. »

Partagée entre la douce émotion que lui causaient ces derniers mots et l'angoisse mortelle que lui faisait éprouver l'idée du combat, Phanie ne put répondre. On eût dit que ses mains suppliantes et ses regards timides voulaient retenir le guerrier. Thusvelda rougit de la faiblesse de sa compagne, comme si c'eût été un déshonneur qui rejaillît sur tout son sexe. Elle saisit la main de l'exilée et la pressa vivement, comme pour la rappeler à elle-même, tandis que d'une voix ferme elle disait au jeune chef : « Adieu, Hermann; votre bras est fort et votre bouclier est grand, nous n'aurons pas peur pour vous. »

Entraînant alors Phanie, encore muette et

tremblante, elle la fit descendre de cheval et la conduisit à son père, qui accourait les bras étendus.

Ce fut peut-être avec plus de tendresse et de douleur que de coutume que le vieillard la pressa sur son sein. Depuis que s'était développé autour de lui ce monde germanique, où l'homme sauvage avait conservé sa dignité naturelle, sa liberté, sa force, sa vie, il avait reporté les yeux avec un dégoût plus profond sur les vices et sur la corruption de son siècle. C'était un de ces hommes nés pour être libres, et qui respirent mal dans l'esclavage. « Est-ce donc la peine de vivre pour n'être que cela? se demandait-il en regardant la foule obséquieuse des conseillers de Varus. Epuiser sa tête à des études pénibles, dessécher son cœur à de vains désirs, et ne trouver à la fin qu'erreur, illusion, désenchantement, amertume! c'était pour un autre but que la nature avait fait l'homme. Je voudrais mourir ici pour renaître Germain. »

Ce sentiment, qui s'était emparé de son âme, éclata aussi dans ses paroles, quand il remercia la prêtresse qui lui avait ramené sa

fille. « Heureuse la terre, dit-il, où l'étranger n'a qu'à étendre ses mains suppliantes pour trouver secours et protection! Votre pays, noble Germaine, ne produit pas les riches moissons du nôtre; il n'a pas de champs fécondés par la culture, de coteaux chargés de vignes, de plaines hérissées d'habitations; mais vos forêts et vos montagnes produisent des hommes. Dans l'intérieur de l'Empire, à peine ai-je obtenu de mes concitoyens une froide pitié; ici je n'ai rencontré que des amis, des bienfaiteurs. L'un (et il montra du doigt Hermann) m'a arraché aux soldats de Varus; un autre, que vous ne connaissez pas, a exposé sa vie pour moi, tandis que le chasseur, son ami, combattait le monstre qui menaçait ma fille. Vous n'avez pas été moins généreuse; et peut-être est-ce à vous, et à ce jeune Batave qui nous regarde, que je dois le plus de reconnaissance. Mais non; ce sont les dieux seuls que je remercierai d'avoir donné à l'homme plus de vertus que je n'osais le croire. »

Sensible à un éloge qui s'adressait à toute sa nation, Thusvelda ne craignit point de

laisser voir dans ses regards combien elle en était flattée. Pour Cariovalda, qui, debout à quelques pas d'eux, avait aussi entendu le langage de l'Héraclide, il soupira; il songeait qu'un homme qui avait de telles pensées devait se trouver bien malheureux d'être Romain.

Il le suivit des yeux jusqu'au moment où les deux jeunes filles et l'exilé disparurent à ses regards, derrière l'escalier qui conduisait dans la loge du gouverneur. Alors seulement il tourna la tête vers la route où le Chérusque restait encore, retenu par le même sentiment. Leurs regards se rencontrèrent, et oubliant leur funeste rivalité, le Batave courut à son ami. Hermann, de son côté, chargea les guerriers de sa suite d'aller avertir ses proches du défi qu'il avait reçu, et, mettant pied à terre, il s'élança au-devant du jeune chef.

« Frère, lui dit Cariovalda quand ils se sentirent pressés dans les bras l'un de l'autre, es-tu du moins heureux?

— « Je le suis! s'écria le Chérusque; je le suis! » et un soupir s'échappa de ses lèvres.

Le Batave s'arrêta. Il comprenait qu'il y avait encore quelque pensée secrète qui affligeait son ami, et qui répandait l'inquiétude dans son âme; mais il ne pouvait en deviner la cause.

« Je l'aime, reprit Hermann; je suis aimé! mon bonheur serait sans mélange..... mais, ami, que je regrette qu'elle ne soit pas née parmi nous!

— « Qu'importe? dit Cariovalda d'une voix mélancolique; la femme n'embrasse-t-elle pas les affections et les sentimens de son époux?

— « Je le sais, frère..... mais..... Oh! si elle avait le courage de Thusvelda!

— « Hermann! s'écria le Batave en reculant et en fronçant le sourcil, comme si son ami l'avait offensé.

— « Ne m'en veux pas, reprit le Chérusque d'un air affectueux; la beauté de celle que tu aimes n'a frappé mes yeux que comme un riant présage du bonheur de mon frère; mon cœur ne peut changer; mais je voudrais que celui de Phanie fût moins faible : l'épouse d'un Chérusque aurait une existence amère, si la vue des armes troublait son repos. Je

tremble que les frimas de nos froides contrées ne flétrissent cette fleur du Midi.

« Hermann, répéta le Batave en croisant les bras sur sa poitrine, tu es d'une nation inconstante et légère! le sable que le vent soulève est plus fixe que vos idées! Hermann, tu ne l'aimeras pas long-temps, et ta perfidie la fera mourir!..... »

La violence de ses sensations étouffait sa voix, et ne lui permit pas d'en dire davantage. Inspiré comme par un génie prophétique, le malheureux Cariovalda voyait dans l'avenir toute la destinée de celle qui lui était si chère, et dont un autre avait surpris les affections. Il aimait trop pour se méprendre à la puissance de ce regret qui s'était mêlé aux premiers transports d'amour de son frère d'armes. « Oh! si elle était à moi, pensa-t-il, quelle inquiétude troublerait mon bonheur! »

Le Chérusque l'avait écouté la tête baissée et la pâleur sur le front. Quoiqu'il aimât Phanie, quoiqu'il crût cet amour assez fort pour absorber toutes les facultés de son âme, il entendait cependant une voix secrète lui dire que le Batave avait raison. Il frissonna; son

visage était baigné d'une sueur froide, tandis qu'il sentait les vaisseaux de sa poitrine près de se rompre. « Frère, s'écria-t-il, quel reproche tu m'as fait! »

Cariovalda ne put répondre que par des larmes; mais, après qu'il eut donné un libre cours à la douleur qui l'accablait, son âme généreuse ne songea plus qu'à détourner de Phanie les maux qu'il prévoyait pour elle. Il conjura Hermann de ne jamais s'alarmer de ce manque d'énergie que montrait une jeune fille élevée dans les molles habitudes de la civilisation. Il lui représenta que le temps et l'exemple des femmes germaines changeraient ce qu'il y avait en elle de faiblesse et de timidité. « Elle t'aime, lui disait-il, et la puissance de l'amour est sans bornes; mais, songe bien que le jour où ton impatience lui reprochera de garder encore quelque chose de sa patrie et de son éducation; le jour où une autre femme te paraîtra posséder une seule vertu de plus qu'elle, c'en sera fait de ton amour et de son bonheur. »

---

## CHAPITRE XX.

---

### Les Témoins.

Les jeux étaient restés suspendus depuis le moment où le jeune Lombard, vainqueur du lion, avait quitté l'arène et le cirque. Une partie des spectateurs s'était portée hors de l'amphitéâtre, au bruit de la querelle qui s'engageait entre l'ambassadeur et les Chérusques : ceux qui avaient gardé leurs places tenaient les yeux fixés sur Gerrits et Mallorix, qui, restés seuls dans l'arène, s'occupaient à mesurer le cadavre du lion, et examinaient, avec une attention minutieuse, la forme et la structure de cet animal étranger. Tantôt

ils soulevaient ses grandes pattes armées d'ongles menaçans ; tantôt ils ouvraient sa gueule immense et faisaient jouer ses larges mâchoires; leurs gestes et leurs exclamations témoignaient l'impression profonde que faisait sur eux la force du monstre; et la foule qui s'associait à cet examen partageait leur admiration et leur surprise.

A peine, au milieu de la préoccupation générale, le retour de Varus fut-il remarqué; mais, lorsqu'un moment après Phanie et Thusvelda entrèrent dans sa loge pour y prendre place, les Chérusques d'abord, puis bientôt les Germains saluèrent la prêtresse de leurs acclamations. Frappé de cet hommage que tant de guerriers rendaient à une jeune fille, le gouverneur la regarda d'un air étonné; mais lui-même ne tarda pas à éprouver un sentiment de déférence en la voyant si majestueuse et si belle. « Mugilan, dit-il au jeune patricien, est-ce la même personne qui soupait avec nous hier soir? Par les dieux! elle paraissait aussi froide qu'une statue de neige! mais à présent ses yeux brillent, ses joues sont vermeilles, il y a de la grace et de

la fierté dans tous ses mouvemens! Je n'ai jamais vu de femme qui gagnât autant à être vue au grand jour.

— « Il est certain, répliqua le courtisan, que c'est une étrange jeune fille ; muette dans les festins et intrépide dans les combats! Voyez, il y a encore des gouttes du sang de l'aurochs sur sa tunique, et son carquois est presque vidé! Ne dirait-on pas une des nymphes de Diane? Mais il conviendrait, je pense, que Votre Grandeur lui fît un compliment sur son courage.

— « Oui, Mugilan, cela convient; car elle paraît avoir de l'influence sur ses compatriotes. Seulement la question est de savoir si elle me comprendra. Elle ne sait peut-être que quelques mots de notre langue, et il me serait impossible de lui adresser la parole en termes vulgaires. J'essaierai pourtant : la fortune aime les audacieux.

En parlant ainsi, Varus tourna la tête vers la belle Germaine; et lui souriant d'un air de protection, il lui dit avec une sorte de fatuité pédantesque : « Je vois, jeune fille, que les traits qui partent de vos mains ne sont pas

moins redoutables que ceux que lancent vos yeux, et que les monstres mêmes ne peuvent vous résister; mais je me persuade que les armes vous sont inutiles, et que si la lyre d'Orphée put adoucir autrefois les animaux les plus féroces, votre aspect aurait suffi pour dompter leur fureur. »

Soit que Thusvelda ne comprît pas bien cette allusion à sa beauté, soit qu'elle méprisât trop le gouverneur pour s'offenser de son langage, lors même qu'il lui paraissait le plus inconvenant, l'on n'aperçut aucune émotion sur sa figure, et elle répondit d'un ton calme : « Ce n'est pas moi qui ai tué l'aurochs.

— « Elle ne m'a pas compris! murmura Varus en levant les épaules Parlez donc en allégories avec des gens dont le langage est si positif! moi qui allais lui dire tant de belles choses sur le pouvoir de ses charmes! » Puis, prenant un ton plus froid, il lui demanda : « Aimez-vous nos jeux?

— « Je ne les connais pas, répliqua-t-elle.

— « Vous ne les connaissez pas! Eh bien, l'attrait de la nouveauté vous les rendra encore plus agréables. Je suis seulement fâché

que vous n'ayez pas vu les premiers combats. Ces Lombards ont fait des merveilles, et le lion lui-même avait du mérite ; il venait de Numidie : c'est assez dire qu'il était de la première qualité; et aussi coûtait-il furieusement cher. Le transport de ces lions est une affaire ruineuse; je ne conseillerais à personne de l'entreprendre, à moins d'avoir, comme moi, les motifs les plus graves. Il m'en reste encore sept, Dieu merci, et j'espère que vous prendrez plaisir à les voir, vous qui ne craignez pas les monstres de vos forêts. »

En achevant ces mots, il donna le signal de recommencer les combats. On retira de l'arène le cadavre de l'animal, et les deux chefs du Nord retournèrent parmi les spectateurs. Quatre nouveaux esclaves furent jetés dans la lice ; ensuite deux lions parurent, et l'on vit recommencer cette scène d'horreur que les Romains appelaient un jeu.

D'abord l'aspect des lions, qui s'avançaient calmes et graves au milieu de la lice, déployant avec orgueil leur force et leur majesté, parut inspirer la même admiration à Thusvelda et à Phanie. La belle Germaine

surtout, pour qui ce spectacle était neuf, ne pouvait se lasser de contempler ces nobles animaux. « Cela va bien! murmura Varus satisfait; elle est déjà dans l'enchantement : que sera-ce donc quand elle les verra combattre? »

Mais le malencontreux gouverneur n'avait pas bien jugé la fière Chérusque, en supposant que le massacre des esclaves ferait sur elle le même effet que sur les femmes de l'Italie. Une civilisation déjà portée à l'excès, des habitudes d'égoïsme et de corruption, des préjugés barbares et la lâcheté qui accompagne la soif des plaisirs, rendaient les dames romaines insensibles à l'horreur de ces combats inégaux. Leur âme blasée trouvait du plaisir à être encore émue par l'aspect du danger et de la mort, pourvu qu'elles n'eussent rien à craindre pour elles-mêmes derrière les palissades et les soldats qui les protégeaient. L'habitude finissait par leur faire oublier que les victimes de cet horrible amusement fussent des hommes, des êtres de leur espèce. Tel était à cet égard l'empire de l'usage, que les Vestales elles-mêmes assistaient ordinairement aux jeux, et que Thusvelda vit sa timide

compagne suivre des yeux, avec autant d'intérêt que de terreur, les misérables qui luttaient à demi nus contre le plus redoutable des animaux. C'est que malgré sa douceur et la pureté de son âme, Phanie n'avait pas vécu impunément dans un monde dégradé. Tout en plaignant les malheureux qu'elle voyait mourir, elle se laissait aller à l'attrait irrésistible qui, de nos jours encore, réunit les femmes de la Péninsule autour de l'arène sanglante, où le matador joue sa vie contre celle d'un taureau. Elle frémissait à chaque coup, mais elle ne détournait pas les yeux; et ses joues brûlantes, ses lèvres entr'ouvertes, sa respiration suspendue, attestaient l'intérêt puissant qui la captivait tout entière.

Mais une émotion bien différente se peignait sur la figure de la prêtresse de Teutsch. Cette chasseresse audacieuse, qui naguère bravait l'attaque d'un monstre, baissait la tête maintenant pour ne pas voir un danger qui ne la menaçait plus. Autant son éducation mâle et son caractère énergique lui donnaient de courage pour combattre, autant des

mœurs simples lui avaient laissé cette sensibilité de cœur dont la nature a fait le trésor de la femme. Une impression profonde d'horreur, de pitié, de dégoût et d'indignation, fut le seul sentiment que Varus déconcerté put lire dans ses regards. « Par Jupiter! murmura-t-il, elle a peur! je la croyais moins timide. Il faut que ce soit la jeune Marseillaise qui ait tiré sur l'aurochs. Qu'en pensez-vous, seigneur Androcare? »

L'exilé, qui était resté jusque-là rêveur et silencieux, tressaillit comme un homme qu'on réveille brusquement; il jeta les yeux sur Phanie et sur l'étrangère, et rougit en voyant combien étaient différentes leur attitude et l'expression de leur physionomie. Jamais encore la supériorité morale des Germains sur ses compatriotes ne l'avait aussi vivement frappé que dans ce moment où sa propre fille, si chaste et si pure, semblait méconnaître le devoir de son sexe et de l'humanité, tandis que la prêtresse chérusque, élevée dans les forêts et aguerrie aux combats, frémissait d'horreur à l'aspect de la fête romaine. Sans répondre au gouverneur, il appela Phanie,

et lui montra de la main Thusvelda immobile, pâle, et telle qu'un peintre eût pu personnifier l'indignation. Il n'eut pas besoin d'ajouter un seul mot; l'âme de la jeune Marseillaise était encore assez vierge pour entendre la voix de la nature. Elle eut honte du lâche plaisir auquel un moment elle s'était laissée entraîner tout entière, et se cachant la figure de ses mains, elle appuya sa tête brûlante sur l'épaule de sa noble amie.

Varus ne s'aperçut pas de cette scène muette; son attention était absorbée par un nouvel objet, car il venait d'apercevoir Gerrits et Mallorix, se frayant un chemin à travers la foule et se dirigeant de son côté. Il ne doutait point que leur intention ne fût de reprendre la place qu'ils avaient conquise auprès de lui, et il s'y résignait sans beaucoup de peine, maintenant qu'il avait été témoin de la considération dont ils jouissaient parmi les Barbares; mais il tremblait qu'ils ne voulussent entrer de nouveau par la balustrade, ce qui lui paraissait un vrai scandale; aussi se pencha-t-il en avant pour leur crier : « Par l'escalier, mes bons amis! Prenez l'escalier,

s'il vous plaît. On n'a jamais vu escalader comme vous la loge d'un magistrat! »

Le Frison répondit aussitôt dans son mauvais latin : « Toi, pas peur! nous, partir.

— « Partir! répéta le Romain d'un air mortifié; partir! au moment où les lions sont blessés, et où le spectacle est le plus intéressant! Mugilan, y comprenez-vous quelque chose?

L'honnête Gerrits, qui voyait l'étonnement peint sur sa figure, poursuivit avec la plus grande simplicité : « Puisque vous ne faire battre que des esclaves, nous n'être pas besoin ici. »

Pour le coup Varus ne comprit rien de ce que le guerrier voulait dire. Il avait bien quelquefois porté envie à la gloire d'un général victorieux, mais jamais aux dangers d'un combat, et il n'avait garde de soupçonner qu'on pût trouver mauvais qu'il laissât aux criminels ou aux gladiateurs le triste honneur d'occuper l'arène. « Par la tête de l'empereur, dit-il quand les deux chefs furent partis, ce sera une rude tâche de civiliser des hommes si grossiers! Un esprit bien fait ne sait comment se mettre en harmonie avec

eux ! Je suis sûr qu'il n'y a personne ici qui puisse deviner quelle mouche a piqué ces deux ours du Nord. »

Les courtisans ne manquèrent pas d'être de son avis, et de protester tous qu'il serait inutile de chercher quelque sens dans les paroles d'un Barbare de cette espèce. L'absence de Cariovalda leur permettait d'épancher hardiment leur secrète rancune contre toute la race germanique, et ils commençaient à se donner libre carrière, lorsque Thusvelda, relevant la tête, leur imposa silence par un regard de feu. « Chef des étrangers, dit-elle à Varus, avec autant de hardiesse que de majesté, ma bouche t'expliquera les paroles du grand chasseur. En venant à votre fête, Gerrits croyait que vos guerriers les plus vaillans nous donneraient le spectacle de leur courage : c'est ainsi qu'en agiraient des Germains; et si tu venais à nos grandes chasses, les plus nobles des enfans de Teutsch te montreraient qu'ils ne craignent ni l'ours, ni le sanglier. Nous ne pouvons approuver votre coutume, ni prendre plaisir à des jeux dont toute la gloire est pour des esclaves.

— « La gloire ! répéta le Romain stupéfait. Pour qui donc, à votre avis, serait l'honneur de ces combats, sinon pour le magistrat qui en fait généreusement la dépense ? »

La fière Chérusque sourit dédaigneusement. « En Germanie, dit-elle, ce n'est pas avec l'or, mais avec le fer que s'acquiert l'honneur.

— « C'est-à-dire, murmura Varus en retournant la tête vers ses affidés, que ces Barbares trouvent le rôle des malheureux qui meurent dans la lice plus beau que celui du représentant de César qui préside à la fête! Que l'on aura de peine à en faire quelque chose! Au surplus, le Frison nous avait dit la vérité. Je vois bien maintenant que c'est cette prêtresse qui a blessé l'aurochs. Elle a le courage d'une lionne, et je crois qu'à ma place elle irait combattre elle-même. »

Le jeune patricien se rapprocha de la chaise curule afin de pouvoir répondre sans être entendu de Thusvelda, dont l'air hautain l'intimidait malgré lui. « L'ignorance de ces gens-là fait pitié, dit-il tout bas; il faudrait n'avoir aucune idée saine, aucune notion

de philosophie et de droit pour confondre ainsi le devoir d'un magistrat et celui d'un gladiateur !

— « Certainement ! certainement ! reprit le gouverneur ; il faudrait que je fusse fou, et l'idée seule m'en fait horreur. »

Il détourna la tête en achevant ces mots, car il entendait un bruit confus sur l'escalier qui conduisait dans sa loge, et il n'était pas fâché d'avoir un prétexte pour rompre brusquement cette conversation. Semblable en cela au plus grand nombre des lâches, la conscience de sa pusillanimité le tourmentait, et il craignait que son horreur pour la violence ne trahît encore, même lorsqu'elle était le plus juste, la poltronnerie qu'il aurait voulu dérober à tous les yeux. Il feignit donc d'être irrité du tapage qu'il entendait, et il ordonna d'une voix de tonnerre à ses licteurs d'aller voir ce qui se passait hors de la loge. Mais s'il espérait par là échapper à un entretien désagréable, il eut bientôt sujet de craindre que le remède n'eût été pire que le mal ; car le licteur qui était allé faire cesser le bruit rapporta toute une corbeille de gan-

telets, de cornes et de poignards. Il déclara que des chefs Germains l'avaient chargé de remettre ces divers objets au gouverneur, mais qu'ils n'avaient pas pu expliquer clairement pourquoi.

Les sourcils de Varus se froncèrent en examinant cette corbeille de sinistre augure. « Est-ce qu'ils me prennent donc pour un Œdipe, s'écria-t-il, de m'envoyer ainsi des énigmes à deviner! » Puis, prenant un air sérieux, il ajouta à voix basse : « Cela ne signifie rien de mal, j'espère. Vous souvenez-vous, seigneur Marseillais, que les Scythes envoyèrent autrefois à Darius un arc, une grenouille, un rat et un oiseau, pour l'avertir qu'ils le tueraient à coups de flèches s'il ne trouvait moyen de s'envoler, de s'embarquer, ou de se cacher dans quelque trou? En général, je n'aime pas les symboles, et je serais d'avis de leur renvoyer tout ce bagage. »

L'avis du gouverneur était d'ordinaire une loi pour ceux qui l'entouraient; cette fois, cependant, il put lire de la surprise et de l'incertitude sur le visage de quelques uns de ses courtisans qui comprenaient combien une

pareille démarche offenserait les Germains. Un des officiers, surtout, c'était ce vieux Popilius qui avait déjà montré sa brusque franchise et son expérience indocile, élevant la voix d'un ton assez sec, osa déclarer que ce serait là un moyen tout-à-fait infaillible de rompre la paix et la bonne intelligence qui régnaient entre les deux races. « Pour moi, dit-il, la guerre est mon métier, et je l'aime; mais ceux qui la craignent devraient prendre garde de la provoquer.

— « Et que nous conseilleriez-vous donc, mon cher Laticlave (*)? » demanda Varus en cherchant à cacher sous un air railleur une véritable inquiétude. « Êtes-vous assez subtil pour nous dévoiler le mystère de ce message germanique ?

— « Demandez-le à cette jeune fille, reprit le vétéran; car il ne faut pas croire que personne de nous puisse l'expliquer. »

Le gouverneur eût bien voulu être dispensé

---

(*) Mot à mot, *large bande*. C'était le titre des tribuns du premier rang, qui portaient une bordure de pourpre plus large que les autres. *(Note de l'Éditeur.)*

de s'adresser encore à la fière Chérusque; mais la circonstance lui parut trop urgente pour admettre le moindre délai. Il se tourna donc vers Thusvelda, et lui demanda ce que signifiaient ces emblèmes.

Elle jeta un coup d'œil rapide sur la corbeille, et répondit sans balancer : « Vous avez promis d'être juge entre les chefs; il ne faut pas être étonné que ceux qui veulent profiter de cette occasion vous envoient maintenant leurs gages. »

A mesure qu'elle prononçait ces mots, Varus sentait s'alléger le fardeau qui pesait sur sa poitrine. Il reprit haleine quand il se vit assuré qu'il n'y avait rien de menaçant pour lui dans le message des Germains. « Ah! dit-il, ce sont là des gages... des signes qu'ils veulent comparaître... comme votre poignard et le gantelet de l'ambassadeur? »

La prêtresse fit un geste affirmatif.

« Eh bien, je les accepte; » et le visage un peu sombre du magistrat romain s'épanouit tout-à-coup; car l'idée d'être reconnu pour juge par les guerriers de la Germanie lui faisait oublier tous les contre-temps qui avaient

troublé sa fête. « Ma foi, dit-il, il y a pourtant du bon dans ces Barbares; ils paraissent me considérer beaucoup, et je suis content d'eux. Mugilan, mettez tous ces objets avec ceux que nous avons reçus tantôt; ces bonnes gens ne sachant pas écrire, leur corbeille servira de dossier au procès. Il suffit qu'ils aient envie d'être jugés, et qu'ils montrent ainsi leur goût pour la civilisation et leur respect pour l'empire. Cela n'arrivait pourtant pas, du temps de mes prédécesseurs!

— « Mais Votre Sagesse sait-elle, repartit le patricien, si le cas méritera qu'elle prononce elle-même? *De minimis non curat prætor.* Vos momens sont trop précieux, pour les prodiguer ainsi à des affaires qui peuvent être de peu d'importance. »

Cette réflexion parut juste au magistrat, dont elle flattait l'amour-propre. « Il faut d'abord apprendre d'eux-mêmes le fond de la chose, dit-il en se balançant avec une sorte de morgue sur les bras de son siége; ce sera certainement quelque provocation, quelque blessure, un coup de hache ou de scramsax! Qu'on aille chercher les parties, et nous ver-

rons à obtenir une connaissance préalable du cas. »

Le licteur sortit, et ne tarda pas à revenir avec les Germains, dont les pas firent trembler la loge. De huit guerriers qu'ils étaient, le moindre eût passé en Italie pour un géant : deux appartenaient à la nation des Chérusques; et on les reconnaissait à leurs tuniques rouges et vertes; il y avait aussi deux Bructères au plaid brun et noir; trois chefs de tribus lointaines, et un Sicambre dont la couleur nationale était ce bleu que conserve encore l'écusson de France.

Varus éprouva un sentiment de joie et d'orgueil en les voyant s'approcher de sa chaise curule d'un air grave et respectueux; plus il était faible et lâche, et plus son amour-propre était flatté de ce triomphe. « Eh bien, seigneur Marseillais, dit-il à l'Héraclide, d'un air trop satisfait pour laisser soupçonner une vive rancune, me conseilleriez-vous encore de les laisser se battre? Ha! ha! c'est peu de chose que la philosophie sans la jurisprudence! mais je ne vous en veux pas, pauvre homme! Regardez seulement ces colosses de Germains,

et s'il vous reste quelque envie de faire encore des livres, vous pourrez transmettre à la postérité un événement aussi mémorable. Puis, élevant la voix, et s'adressant aux sauvages : Vous avez donc eu querelle entre vous, mes braves? leur demanda-t-il d'un ton où perçait encore la vanité.

— « Non, » répliqua le chef sicambre, qui, sachant mieux le latin que ses compagnons, s'était chargé de parler pour eux.

Le Romain s'attendait si peu à une réponse négative, qu'il resta un moment muet de surprise. « Comment, reprit-il enfin, ce n'est pas une querelle! j'aurais cru que vous n'aviez jamais d'affaires d'un autre genre! Mais par les dieux! qu'est ce donc qui vous amène devant moi? »

Le guerrier repartit d'un ton solennel : « Nous voulons être les témoins de Hermann.

— « Les témoins! répéta Varus, dont le visage devint rayonnant; vous nous servirez de témoins : soyez les bienvenus! Ma foi, je n'espérais pas trouver tant de facilité à donner à notre procédure une forme régulière. Mugilan, vous n'oublierez pas que ces cornes et

ces poignards signifient des témoins. Mais pour qui déposerez-vous, mes bons amis? »

Cette question parut étonner les Germains; ils se regardèrent l'un l'autre comme des gens qui ont peine à concevoir ce qu'on leur demande. L'un d'eux dit enfin : « Nous sommes tous des hommes de l'Ouest, comme Hermann.....

— « Témoins à décharge! s'écria le gouverneur; il serait bon d'écrire cela sur la corbeille. Mais il me semble qu'il y a plus de gages qu'ils ne sont d'individus?

— « C'est que nous n'avons pas cru devoir venir tous, répliqua aussitôt le Sicambre. Il y a là les gages de vingt-quatre chefs, suivant la coutume; mais si le Lombard en demandait quarante-huit ou soixante-douze, les chênes manqueront dans nos bois avant que les témoins manquent au fils de Sigimer.

— « S'il en est ainsi, repartit Varus d'un air satisfait, voilà une cause qui sera bientôt décidée. Il ne s'agit au fond que de savoir si l'esclave, qui s'est enfui, méritait quelque croyance; et puisque vous êtes en si grand

nombre pour prouver le contraire, je ne sais pas comment il résistera à la force de votre témoignage. »

Un sourire de confiance et de hauteur brilla sur les lèvres du Germain. Il s'inclina pour remercier le gouverneur de ce qui lui paraissait un éloge, et mettant la main sur le manche de sa hache, il répliqua d'un ton ferme : Ni lui, ni l'ambassadeur, ni tous les Suèves du monde ne nous feraient reculer d'un pas.

En parlant ainsi, il secouait fièrement sa longue chevelure, et l'orgueil national semblait éclater sur tous ses traits. Il en était de même de tous ses compagnons, dont l'attitude, le maintien, le regard, avaient quelque chose de hautain et de menaçant. Peut-être un observateur attentif eût-il eu un peu de peine à découvrir, en examinant leur figure, quelles étaient leurs secrètes pensées; et, quoique la sagacité du gouverneur n'allât pas aussi loin, il ne put s'empêcher de dire : « Il ne faut pas faire beaucoup attendre des témoins dont le caractère paraît si vif; nous fixerons l'audience à demain. »

Les guerriers accueillirent avec des cris de joie une décision si conforme à leurs désirs; car chaque instant de délai devait paraître un siècle à des hommes qui joignaient la fougue impatiente de l'enfance à la force de l'âge mûr. Varus, réellement charmé de leur voir tant d'ardeur pour obtenir justice, regarda l'Héraclide avec un sourire de pitié. « Voilà notre académicien battu, dit-il d'un ton railleur. Tous les sophismes de l'école sont ici en défaut. Aussi est-il vrai de dire que nos Germains doivent avoir une inclination naturelle pour le bon ordre, puisqu'étant sauvages, et n'ayant aucune instruction, ils paraissent pourtant posséder quelques institutions analogues aux nôtres en matière de procédure. Ils ont offert d'eux-mêmes de me reconnaître pour juge; ils se sont engagés à comparaître; les témoins se présentent. En vérité, cela leur fait honneur! »

Si c'est un privilége du génie de découvrir la vérité, il y a aussi, dans cette découverte, quelque chose de pressant et d'impérieux qui oblige l'esprit à la faire connaître, à combattre pour elle, à braver la colère des

hommes et la puissance de l'erreur. L'exilé savait bien que sa franchise irriterait Varus ou provoquerait son mépris; cependant, il ne put s'empêcher de répondre : « Votre Grandeur est-elle bien sûre que toutes ces choses aient le même sens parmi eux que parmi nous?

— « Le même sens! que voulez-vous dire par-là? »

Androcare, avant de répliquer, jeta un nouveau coup d'œil sur les Germains, et, avec l'intelligence rapide des hommes de sa nation, il ne put douter que les idées qui animaient tous ces braves ne fussent d'une nature fort différente du calme et de l'impartialité qu'un juge doit attendre des témoins. « Je crains, dit-il alors, que Votre Grandeur ne puisse pas faire fond sur des témoignages pareils. Il est évident que c'est la passion, la fierté nationale, la haine des étrangers, qui inspirent ces gens là.

— « Vous les prenez donc pour de grands coquins?

— « Aux dieux ne plaise! répliqua le vieillard; jamais peuple ne mérita plus d'estime;

mais ils se croient peut-être obligés de se soutenir devant les juges comme dans les combats, et les notions de ces tribus dans l'enfance ne peuvent guère comporter des idées aussi abstraites que celles sur lesquelles est fondé notre droit. »

Quelque sage que fût cette observation, elle parut à Varus aussi choquante que le paraîtraient à un théologien les paradoxes d'un hérétique. Chargé d'érudition et vide de savoir, le gouverneur des Gaules révérait, comme un dogme, l'infaillibilité de la jurisprudence, à l'étude de laquelle il s'était si long-temps appliqué. « Qu'appelez-vous abstrait? reprit-il avec une chaleur qui ne lui était pas ordinaire; la justice est naturelle et universelle : on peut l'ignorer quand on croupit dans la barbarie; mais on ne peut pas la concevoir de deux manières, parce qu'il n'y a qu'une vérité. Je sais bien que vous autres, gens de lettres, vous vous permettez une licence d'opinions que l'on a peut-être tort de souffrir dans un état bien organisé, et que Platon aurait bannie de sa république; mais je veux avoir le plaisir de vous confondre ici

par la bouche de ces enfants de la nature. Puis, se tournant vers le Sicambre et reprenant la parole en latin : Ami, continua-t-il, je ne te crois pas capable d'un mensonge! »

A ce seul mot, les yeux du Germain s'enflammèrent, et son attitude devint menaçante.

« Voyez-vous! s'écria le Gouverneur triomphant, il sait qu'il est mal de mentir.

— « Je n'en ai jamais douté, répliqua gravement le Marseillais. Oui, celui qui a fait le cœur des hommes a mis au fond la conscience du bien et du mal.

— « Eh bien! que m'objectiez-vous donc?

— « Autre chose est, poursuivit le vieillard, d'être juste suivant l'instinct de la nature, ou suivant les formes de nos sociétés déjà si vieilles...

— « Sophismes! interrompit Varus; misérables subtilités de l'école de Carnéade! N'ayez pas peur que cet honnête chef remplisse mal le rôle de témoin; j'en réponds pour lui. »

Le Sicambre, qui le comprenait, fut si charmé de ce langage, qu'il détacha sa cein-

ture, faite d'une fourrure étrangère et garnie de boules d'or, et il pria le Romain de l'accepter comme une marque de sa reconnaissance.

Le gouverneur le repoussa doucement : « Non, mon brave, dit-il, je ne puis pas recevoir de cadeaux de vous avant le jugement; on pourrait me croire partial.

— « Eh bien! répliqua le guerrier en faisant un pas en arrière, si quelque jour tu avais besoin d'un témoin pour soutenir une querelle, fais-moi avertir, et tu verras si Mellobaud le Sicambre ne méritait pas l'éloge que tu lui as donné. »

Varus resta muet. Ce compliment fatal ne lui prouvait que trop qu'il s'en fallait de beaucoup que le Germain n'eût une idée correcte de la justice. Cependant, il voulut au moins atténuer l'effet que cette étrange déclaration avait produit parmi ceux qui l'entouraient, et cacher, autant que possible, ce qu'il regardait lui-même comme sa défaite. Dans cet espoir, il eut recours à ce vieil artifice oratoire qui consiste à faire les questions de telle manière qu'elles contiennent les réponses,

et il reprit du ton le plus insinuant : « Vous ne voudriez pourtant pas, mon vaillant Mérabod, donner témoignage en ma faveur sans être bien sûr que j'eusse raison? »

Le chef secoua la tête. « Peu m'importe, dit-il; tu m'as honoré, et me voici prêt à défendre ton honneur envers et contre tous. »

Maudit butor! pensa le gouverneur; que les furies confondent ta stupide reconnaissance! Et, obligé de cacher son dépit, il reprit avec contrainte : « Je vous suis très obligé, mon brave; mais j'espère que ce n'est pas une partialité semblable qui vous fait agir dans cette affaire-ci? Vous savez sans doute tous, pertinemment et de science certaine, que le Lombard a tort? »

Aucun des guerriers ne répondit un seul mot.

« Par les dieux! murmura Varus en frappant du pied, ont-ils donc juré de ne rien comprendre? » Puis, élevant la voix d'un ton brusque et où perçait toute sa mauvaise humeur : « Pourquoi seriez-vous venus vous présenter devant moi, dit-il, si vous n'aviez rien

de précis à déposer? Peut-on être témoin dans une affaire qu'on ignore? »

Les Germains se regardaient d'un air étonné. « Ne sais-tu pas, dit enfin l'un d'entre eux, que Hermann est aussi du sang de Teutsch? Nous sommes tous ses parens.

— « Et c'est pour cela que vous voulez lui servir de témoins! s'écria le Romain aussi surpris qu'indigné d'une réponse qui lui paraissait si impudente.

— « C'est pour cela, » répondirent les chefs d'un air grave et fier.

Peu s'en fallut que, dans l'excès de son dépit, le Gouverneur ne leur dît des injures; cependant, la réflexion lui fit sentir que, s'il ne se contentait pas de leurs témoignages, quels qu'ils fussent, il fallait renoncer à la gloire si douce d'avoir le premier fait comparaître les chefs de la Germanie devant son tribunal. Cette idée eut le pouvoir de le calmer subitement. « Après tout, pensa-t-il, que m'importe un peu plus ou un peu moins de passion dans leurs déclarations (et il y en a toujours, même à Rome), pourvu que je les juge; ce sera un bon exemple : plus tard,

nous leur apprendrons à respecter davantage la vérité : maintenant, c'est leur début, et il faut user d'indulgence. Toutefois, je ne me fierai que de la bonne sorte à ce qu'ils pourront déposer en faveur de leur parti. »

Transigeant ainsi avec sa conscience et renonçant à toute discussion ultérieure sur une matière qu'il craignait de trop approfondir, de peur d'être frustré de l'honneur qu'il ambitionnait, le faible Varus cessa de questionner les chefs, et leur renouvela la promesse de donner le lendemain son audience solennelle. Ils le remercièrent, et prirent congé de lui d'un air satisfait. Lui alors, retournant la tête vers l'amphithéâtre, feignit d'être extrêmement attentif aux combats, pour éviter par ce moyen de nouvelles observations d'Androcare ou de Popilius, qu'il redoutait presque autant l'un que l'autre. Cependant il était loin d'être tranquille ; la manière dont le Sicambre avait répondu à ses questions lui faisait envisager avec une sorte de frayeur l'audience du lendemain : car il ne pressentait que trop combien les Germains et lui auraient de peine à se comprendre et à se mettre d'accord.

Il restait encore plusieurs lions que l'on vit successivement descendre dans l'arène, et qui firent durer les jeux jusque vers le coucher du soleil; mais enfin, hommes et animaux, tout fut exterminé, et la fête cessa. Alors se forma de nouveau le cortége du gouverneur; car son retour à Cologne exigeait la même pompe, et lui n'y aurait renoncé pour aucun prix. Il se fit accompagner, outre sa suite ordinaire, de ce qu'il y avait de plus distingué parmi les spectateurs. Gaulois et Germains, magistrats et guerriers, hommes et femmes, litières, chars et chevaux, tout fut en quelque sorte mis en réquisition pour grossir l'escorte du représentant de l'empereur. Il suait sang et eau pour faire établir par ses licteurs une espèce d'ordre parmi cette multitude; et ce ne fut pas l'affaire d'un moment. Après en être enfin venu à bout tant bien que mal, il se jeta lui-même dans sa litière dorée, épuisé de fatigue, mécontent et vraiment digne de pitié, tandis que la foule, pressée sur le chemin, lui portait envie.

A l'approche de la ville un spectacle imprévu fixa son attention; un grand feu était

allumé devant les tentes des Lombards, et l'on y rôtissait un cerf. La peau de l'animal était étendue par terre, et sur cette peau étaient assis l'ambassadeur et deux chefs de race suève. Les simples guerriers formaient un cercle autour d'eux, immobiles et plongés dans un morne silence, tandis que plus loin quelques Chérusques les regardaient en souriant, et semblaient jouir de leur consternation. Thusvelda, qui était à cheval auprès de la litière du gouverneur, baissa les yeux à cette vue, et une vive rougeur vint colorer ses joues. Pour le Romain, il hocha de la tête en murmurant : « Encore quelque diablerie germanique! nous aurons du tracas demain avec ces Sauvages. Par Jupiter! ils ont de si étranges idées, que ce sera un miracle si parties et témoins ne recommencent pas quelque querelle!.... »

Il en était là de ce monologue, lorsque de l'autre côté de sa litière s'approcha le vieux Popilius, qui lui demanda : « Savez-vous, général, ce que cela signifie? »

A cette brusque question, Varus reprit toute sa morgue. « Il est étonnant, dit-il avec froi-

deur, qu'un soldat veuille ainsi me faire la leçon. Je n'ai pas besoin de vos conseils, Popilius! gardez-les pour les centurions qui sont sous vos ordres » ; et il se rejeta au fond de sa litière, bien résolu à ne rien apprendre, plutôt que de paraître ignorer quelque chose.

---

# CHAPITRE XXI.

---

## Les Préparatifs.

Il est rare, il est pour ainsi dire inoui que la joie de l'ambition satisfaite ne soit presque aussitôt empoisonnée par le sentiment pénible des soucis et des difficultés qu'emporte avec elle la réalisation des projets de l'homme d'état. Mais un caractère ferme puise de nouvelles forces dans les obstacles qu'il rencontre sur sa route, tandis qu'un esprit pusillanime s'effraie de la fatigue, et porte ses regards en arrière avec un sentiment de regret. Varus, que l'idée de juger les Romains avait rendu un moment si heureux, trem-

blait maintenant de soulever le nuage d'embarras qu'allait lui susciter l'exécution de cette grande entreprise. Il avait une sorte de pressentiment vague, mais opiniâtre, de l'insuffisance de ses forces à un pareil ouvrage, et un instinct prophétique lui disait que le roc, qu'il était parvenu à rouler si haut, retomberait infailliblement sur lui.

Une pensée le soutenait pourtant, celle du salaire. Ce n'était pas de l'or ni des dignités qu'il espérait; c'était de la gloire. Mais cette gloire, il l'envisageait autrement que ne l'eût fait un guerrier, un législateur, un poète ; il la calculait en avocat. Tu as bien travaillé pour moins ! se disait-il à lui-même. Tu as bien usé des années de jeunesse et de force à pâlir sur des papiers pour un peu d'argent ! Est-ce que le nom de Germanique ne vaut pas plus qu'un talent d'or? Allons, du courage ! tu trouveras bien quelque moyen de manier ces Barbares, puisque tu as réussi à te faire reconnaître par eux comme leur juge. Tu as des jurisconsultes autour de toi : appelle, consulte, donne-leur part à la besogne. Jamais homme n'acheta sans quelque peine

l'admiration de la postérité, et toi tu l'auras à bon prix.

Animé par cette pensée, qui lui rendait quelque chose de l'ardeur âpre de sa jeunesse, il ne se vit pas plus tôt arrivé à Cologne, que laissant à des subalternes le soin de faire les honneurs du banquet qui devait terminer la fête, il s'enferma au fond de son prétoire pour y tenir conseil avec les plus savans des magistrats de sa suite. Il y avait pourtant dix heures qu'aucune nourriture n'avait passé sur ses lèvres, et son estomac, habitué à servir de régulateur à sa vie privée, élevait déjà une voix impérieuse; mais Varus était en ce moment sous l'empire d'un de ces grands rêves de gloire et de création qui semblent suspendre le pouvoir des sens.

Le cabinet où il rassemblait ses conseillers était une pièce octogone garnie de marbre blanc et décorée des statues de Minerve, de Thémis et du Silence. Les siéges d'ivoire et de porphyre, les trépieds de bronze, les vases d'airain, le parquet de mosaïque, tout dans cette étroite enceinte semblait avoir un cachet de grandeur, de solidité, de force,

qui se mariait bien au costume antique des magistrats, à leur maintien sévère, à leurs têtes nues, à leurs longues barbes. Mais si au premier coup d'œil on était frappé de cet ensemble imposant, un examen plus attentif faisait découvrir l'apparence mensongère de cette vaine décoration. En dépit des efforts de l'architecte romain qui avait voulu reproduire là un palais de son pays, les murs, élevés par des maçons ignorans, s'étaient penchés et avaient fendu les plaques de marbre qui les recouvraient. Les fondations, en cédant au poids de l'édifice, avaient rendu le parquet inégal et désuni. Tout le bâtiment, encore neuf, menaçait déjà ruine, comme si la nature se fût révoltée contre cette invasion des arts méridionaux; et les statues même, déjà inclinées, semblaient chanceler sur leur base. Des causes différentes, mais dont l'effet n'était pas moins sensible, avaient gravé une décadence morale plus frappante encore sur le front de ces hommes à tuniques blanches et à longues toges, qui n'avaient plus des vieux Romains que le vêtement. Nés à une époque de corruption, de luxe, de guerres

civiles et d'esclavage, parvenus aux emplois par l'intrigue ou par des études lentes, minutieuses, routinières, hérissées de toutes les anomalies d'une science de mots, ils avaient beau se travestir sous un costume anobli par les maîtres du monde, le courtisan, le délateur, le valet, l'usurier ou le cuistre, perçaient à travers ce déguisement ; et le pouvoir même dont ils étaient investis faisait mieux ressortir l'impuissance et la nullité dont semblait les avoir frappés la nature.

Placé au milieu de cette salle qui s'écroulait, et de ces magistrats qui attendaient humblement ses ordres, Varus, type vivant lui-même de la faiblesse morale et de la décrépitude prématurée de l'Empire, avait un air d'indécision et d'inquiétude que traversait pourtant quelquefois un sourire d'orgueil; car le succès de son entreprise lui paraissait un peu moins douteux depuis qu'il voyait toutes ces têtes se courber devant lui.

« Nous n'avons pas de militaires, dit-il en promenant autour de lui un regard lent et rêveur; ces soldats ne sont propres qu'aux petites choses; et quant à notre Marseillais

(ici un souvenir pénible fit passer sur le front du magistrat la rougeur de la honte), c'est un de ces esprits faux qui ne s'attachent qu'à l'apparence, et non à la réalité des choses. Avec sa prétendue philosophie, il n'a su que se faire bannir et reléguer. »

Le coup d'œil qui accompagna ces derniers mots pouvait leur servir de commentaire ; car Varus n'avait exprimé que la moitié de sa pensée, et il ajoutait en lui-même : « Voyez, au contraire, comment moi j'ai fait mon chemin ! »

Habiles à deviner ce langage muet, les conseillers y répondirent par un sourire respectueux ; ils avaient l'air de faire effort pour ne pas rire tout haut de la simplicité de l'Héraclide.

« En vérité, reprit le Romain, je me sens plus à mon aise avec ce petit nombre d'amis sincères, que quand je suis entouré de cette cohue de soldats bruyans et ricaneurs. J'ai besoin de votre assistance pour amener à bien la grande affaire de mon gouvernement, la soumission de la Germanie à nos lois. » Puis il s'arrêta, comme effrayé lui-même de

la grandeur de l'idée qu'il venait d'émettre.

Un pauvre moucheron bourdonnait dans la salle; un des magistrats l'écrasa; car le silence était si profond, que tout le monde avait distingué le bruit des ailes du malheureux insecte.

« Ai-je dit soumission? reprit le gouverneur en hésitant. Eh! ma pensée avait donc fait bien du chemin! Il est singulier comme l'esprit s'égare à la suite des mots! Par les dieux! je ne prétends pourtant point conquérir le pays de ces gens-là et les rendre esclaves; il ne s'agit que de leur ôter leurs coutumes et leurs idées..... en les laissant libres. Ne le pensez-vous pas, Cornificius? »

Le personnage chauve, maigre et ridé qu'il apostrophait ainsi, et qui était assis à sa droite, étendit une main osseuse, et dit gravement : « Je vais dans votre sentence des mains et des pieds. (C'est une formule que nos flatteurs ont mal fait de laisser périr.)

— « La difficulté en ceci, continua Varus, c'est de commencer. Par Pluton! le premier qui met un frein à un cheval sauvage a besoin d'être un cavalier aussi prudent que ferme,

et la chose n'en va que mieux quand il a des aides.

— « C'est aussi mon opinion, repartit la voix creuse du vieux Cornificius, tandis que les autres conseillers témoignaient leur assentiment du regard et du geste ; Votre Grandeur a pris et bridé le cheval, c'est à nous de tenir la bride pendant que vous montez en selle ; nous sommes dévoués à vous et à l'empereur (car Auguste, éloigné, passait après Varus présent) ; parlez donc, communiquez-nous les difficultés qui vous arrêtent, notre faible savoir sera consacré à les résoudre. » Et il se rengorgea de l'air d'un homme qui se croit cent fois plus instruit et plus capable que ses auditeurs.

Plus d'un conseiller sourit d'un rire ironique, en jetant un regard de haine ou de dédain sur le vieillard qui laissait ainsi percer son amour-propre excessif. On répéta même à voix basse des brocards sanglans. Les prétentions qu'affichait Cornificius donnaient à ses collègues un souci plus réel que l'affaire pour laquelle ils étaient rassemblés, et la haine

déliait merveilleusement ces langues jusqu'alors si pesantes.

« Notre doyen, dit tout haut Mugilan, auquel la faveur dont il jouissait assurait son franc parler, est un homme admirable; sa grandeur n'a qu'à lui remettre toute l'affaire, si l'on désire qu'elle se prolonge; quant à moi, je vote pour lui. Nous aurons un beau commentaire sur la loi *de servis et fugitivis*, pour peu que le Lombard veuille attendre.

— « Il y a des patriciens qui n'en feraient sur aucune loi, quelque temps qu'on leur donnât, repartit le vieillard rouge de colère.

— « Si je tenais ce vieux fou au coin d'une rue obscure, gronda le jeune homme en se mordant les lèvres, je lui assènerais un argument assez direct pour disjoindre les os de sa carcasse. »

Varus, trop absorbé dans ses pensées pour avoir pris garde à ces grognemens de sa meute, se passa la main sur le front, et dit : « Ce qui distingue de nous les Germains, c'est leur violence; au moindre mot ils s'injurient, ils se menacent; ils se frapperaient volontiers.

Quelle différence de ces barbares à l'homme de la civilisation ! Aussi pourrait-on douter que nos lois leur fussent applicables, sinon quant au fond, du moins dans leurs formes. On ne prend pas les sangliers dans les mêmes filets que les lièvres. »

Il soupira en achevant ces mots. Quelque chose dans son esprit l'avertissait que la justesse de cette réflexion allait plus loin qu'il ne l'aurait voulu.

« Hum ! reprit un des conseillers, il est sûr que l'on ne pourrait pas prendre un témoin germain par l'oreille pour le conduire au tribunal comme les nôtres ; et quant à ce qui est de leur donner un soufflet..... pourtant les formes sont sacrées !

— « Mais ne pourrait-on pas, pour une fois, » balbutia timidement le gouverneur....

Au tressaillement de ceux qui l'entouraient, il s'arrêta interdit. Il semblait qu'une étincelle électrique, passant de toge en toge, avait fait éprouver à tous ces doctes jurisconsultes sa puissante commotion ; aussi la proposition de Varus était-elle par trop hétérodoxe. La majesté des lois de l'empire eût été

compromise si l'on avait altéré leurs moindres dispositions en faveur d'un barbare.

C'était bien là, au fond, une idée en harmonie avec celles du gouverneur lui-même; et il eût été de cet avis, sans le souvenir des échecs qu'il avait reçus. Mais ce souvenir cruel lui donnait l'intime conviction qu'il ne viendrait pas à bout des Germains sans se plier un peu à leurs habitudes; et comme il voulait absolument réussir à les juger, il regarda d'un œil sévère ceux qui le contrariaient ainsi. Alors il parut se faire un changement dans l'opinion des conseillers : le premier mouvement de leur sainte horreur pour la nouveauté s'effaça à la réflexion de leur dépendance, et tout le monde avoua que la forme de la procédure devait être appropriée à la circonstance, comme l'avait si bien pensé le représentant de l'empereur.

« C'était là-dessus, dit Varus en se calmant, que je désirais avoir votre avis.

— « Votre Grandeur voit que nous jugeons absolument comme elle, répondit-on de tous côtés.

— « Je suis content, reprit le gouverneur.

Votre coopération m'est fort utile. Il ne s'agit plus que de décider entre nous quelles concessions nous ferons aux préjugés de ces Barbares. Il est certain qu'avec le temps ils deviendront aussi dociles que les habitans des provinces de l'empire ; car ils ne pourront pas connaître la justice sans l'aimer. Mais un peu d'indulgence est encore nécessaire pour le moment.

— « Si nous avions ici quelque Germain qui nous informât de leurs usages ! hasarda de dire un magistrat subalterne qui n'avait pas encore pris la parole.

— « Il y aurait bien Cariovalda, répondit Varus en secouant la tête, mais on ne sait ce qu'il est devenu depuis la première partie des jeux ! »

Il s'arrêta un moment après avoir prononcé ces mots ; puis il reprit, quoique avec une répugnance visible : « Il se pourrait aussi que le tribun Popilius...... »

Une exclamation générale l'interrompit. Le vétéran avait attiré sur sa tête une haine ardente, implacable, furieuse ; il s'était moqué des gens de loi ! Aussi tous les conseillers

s'écrièrent-ils que ce serait une honte d'interroger un soldat ignorant. Les lumières de la raison et les notions que donne la jurisprudence ne pouvaient manquer de guider beaucoup mieux la docte assemblée, que ne l'aurait fait le témoignage d'un homme expérimenté, mais dépourvu d'érudition et de philosophie. Le gouverneur souscrivit à cette décision, comme un malade à l'arrêt du médecin qui retarde une opération douloureuse.

Alors commença entre Cornificius, Mugilan et la plupart de leurs collègues, une des plus bizarres discussions que pussent présenter les annales de l'esprit humain ; ils se mirent à chercher de bonne foi et très sérieusement les moyens d'accommoder leur législation vieille et méridionale à la taille et à la vigueur des hommes de la Germanie ; et ce qu'il y eut de prodigieux dans leurs délibérations, c'est que tout en reconnaissant que des sauvages ne se laisseraient pas facilement conduire par un licteur, placer sur une sellette, apostropher par des avocats, aucun d'eux n'eut le moindre soupçon qu'ils pussent refuser de se soumettre à la sentence d'un juge,

à l'infamie d'une condamnation, à la main d'un geôlier ou d'un bourreau ; il leur semblait que ce fussent là des lois de la nature auxquelles l'homme fût prédestiné, et dont la sainteté ne pût être méconnue même par des Barbares.

Cependant, ces hommes qui cédaient ainsi à l'influence sans bornes de l'habitude, et qui s'égaraient si grossièrement, n'étaient pas sans tenir un rang distingué, même dans l'école et au barreau; et si des théories abstraites et des doctrines de convention avaient pu être de quelque usage hors du forum ou de la tribune, Cornificius et ses confrères eussent été des auxiliaires précieux. Mais pour le sujet qu'ils avaient à discuter en ce moment, toute leur science acquise ne faisait que les aveugler davantage en les empêchant de juger avec les simples lumières du bon sens naturel des peuples qui ne savaient rien. Phanie, une jeune fille sans expérience, avait découvert, au premier coup d'œil, ce que signifiait tout cet appareil inconnu de défi et de gages ; car elle avait lu sur la figure de Hermann et de son adversaire la résolution de combattre.

Eux, au contraire, accoutumés à consulter toujours les livres, et jamais les choses, n'avaient rien soupçonné de ce qui se passait, et toutes les conjectures qu'ils formèrent, tout le système de concessions qu'ils admirent pour concilier les lois rigoureuses de la jurisprudence avec le caractère, les exigences et l'orgueil indomptable des Germains, ne furent basés que sur leurs théories scolastiques, sans aucun souci de ce qu'un médecin eût appelé les indications locales. Ne trouvant dans aucun traité qu'un juge ou un témoin fussent autre chose que ce que leur enseignait la pratique, il ne leur vint pas à l'imagination que les regards menaçans des guerriers, leurs gestes expressifs, leur voix rauque et leur ardeur farouche, fussent des choses qui méritassent qu'on y prît garde. Mais en revanche, ils découvrirent des difficultés là où n'en eût pas vu un homme ordinaire. La plus grave, et celle qui leur parut la plus inquiétante, fut l'impossibilité d'avoir une liste exacte des personnages qui devaient figurer au procès. La langue latine répondait si peu aux sons gutturaux de l'idiome germanique, que les

noms des peuples eux-mêmes n'étaient pas trop bien connus, et s'écrivaient de plusieurs manières différentes. Il aurait fallu beaucoup de temps et une grande patience de la part des chefs pour que le greffier pût prendre leurs noms; et s'il arrivait qu'il se trompât en le faisant, toute la marche de la procédure pouvait être interrompue. L'ordre dans lequel les témoins devraient comparaître formait un second obstacle; on prévoyait que chaque chef se croirait en droit de passer le premier, et qu'il serait impossible de les mettre d'accord sur le rang. Mille autres questions de ce genre se présentèrent à la prévoyance aveugle des conseillers de Varus, et donnèrent naissance aux discussions les plus savantes et les plus animées. Ils firent une dépense prodigieuse de temps, d'éloquence et d'érudition pour combiner les moyens d'éluder les exigences des lois, et de les rendre exécutables pour des Barbares; c'étaient les Pygmées délibérant sur la grosseur des fils dont ils enchaîneraient Hercule; ils s'épuisèrent pendant une partie de la nuit à soutenir le pour et le contre, et s'arrêtèrent enfin à

quelques demi-mesures, à peine applicables, d'une nature douteuse, d'une forme peu régulière, et qui, votées par tous, ne satisfaisaient personne. Le temps était déjà venu pour les Romains de beaucoup parler et de faire peu.

Il s'en fallait de beaucoup que ceux qui avaient un intérêt plus direct encore à l'événement du lendemain, les guerriers dont la querelle devait se vider en présence du gouverneur, et qui comptaient verser leur sang pour soutenir leur cause, eussent éprouvé le même embarras, pour prendre de leur côté les décisions nécessaires. Les jeux du cirque duraient encore, que déjà la tente d'Inguiomer, dressée au nord de l'amphithéâtre et à l'ouest de la ville, s'était remplie de chefs des tribus occidentales, disposés tous à servir de témoins à Hermann. On s'était assis autour de la table qui occupait le milieu de la tente, et, suivant l'usage germanique, la coupe avait circulé avant que l'on parlât de l'affaire qui réunissait les convives; mais déjà les combattans avaient été choisis et les gages envoyés, lorsque Hermann et Cariovalda, encore émus

de l'entretien dont Phanie avait fait le sujet, se présentèrent à l'entrée du camp chérusque.

Des acclamations de joie saluèrent le premier; pour le second, sa vue parut exciter quelque surprise; car les Bataves ayant été comme adoptés par la puissante confédération des hommes du Nord, étaient devenus des étrangers et presque des ennemis pour ceux de l'Ouest. Toutefois l'accueil des chefs fut honorable; parens de Cariovalda, ils oubliaient plus facilement des rivalités politiques, et ce n'était pas sans orgueil qu'ils regardaient comme un homme de leur race le jeune archer dont la renommée racontait les coups merveilleux. Plus d'un noble graaf se leva pour lui faire place; plus d'une corne d'aurochs lui fut présentée pour qu'il y plongeât ses lèvres, comme dans la coupe d'un ami : lui remerciait, d'un air gracieux, ceux qui le recevaient avec tant de courtoisie, et l'expression mélancolique de sa belle figure s'adoucissait à ces témoignages de l'estime des fils aînés de Teutsch.

Pendant quelques momens les larges cornes

circulèrent de main en main, sans qu'aucune voix rompît le silence; c'était une sorte d'étiquette parmi ces guerriers. Puis Inguiomer prit la parole : « Si Cariovalda, dit-il, est venu nous offrir son bras, nous en sommes reconnaissans; mais il y a déjà plus d'une heure que nous avons appris le *vervall* : nos témoins sont prêts, et ont envoyé leurs gages; on ne peut plus les remplacer. »

Le Batave fit une légère inclination de tête, tandis que Hermann répondait : « Mon frère est venu avec moi, parce qu'il nous est doux de rester ensemble; mais il savait bien que les Chérusques ne manquaient pas de braves. »

Il y eut alors une nouvelle pause; puis, Mellobaud-le-Sicambre entra dans la tente, et répéta les paroles que lui avait dites le gouverneur, quand il lui avait porté les gages des témoins. Le brave Germain n'y avait compris qu'une chose; c'est que le Romain avait une juste idée de la valeur des hommes de l'Ouest, et ceux qui l'écoutaient étaient trop disposés à partager cette opinion, pour juger autrement que lui des intentions de Varus. Le seul Hermann, nourri en quelque sorte dans les

camps romains, et moins exclusivement prévenu que ses compatriotes en faveur de leurs coutumes, pesait le langage du gouverneur, et y voyait la confirmation de la méprise qu'il avait devinée.

Un combat violent s'éleva dans son âme, entre le sentiment qui le portait à prévenir au moins ses amis de l'erreur où ils étaient tombés, et la crainte de manquer à ce qu'exigeaient leurs idées d'honneur, en paraissant les détourner d'un combat où il devait leur donner l'exemple du courage. Les paroles de Thusvelda étaient gravées dans sa mémoire; son orgueil eût préféré mille morts à une tache, et cependant il ne pouvait garder le silence, car il lui semblait qu'il y avait encore là de l'égoïsme et de la lâcheté. Il devait toute sa pensée aux hommes qui n'avaient pas balancé à exposer leur vie pour sa querelle.

« Je crains, dit-il après une longue hésitation, et d'une voix émue, que mes proches ne soupçonnent pas encore un orage qui nous menace. Il n'est pas si certain que notre affaire puisse se vider ici ! » Une rumeur sourde se répandit aussitôt parmi les Germains; tous

leurs regards interrogeaient le chef, quoique leur bouche restât muette.

« Le Romain nous a mal compris, poursuivit Hermann, légèrement troublé; il ne s'imagine pas que nous voulions terminer cette querelle à notre manière, mais à la sienne. »

Toute la gravité des chefs ne put tenir contre l'impression que produisirent sur eux ces paroles : les uns se levèrent en mettant la main sur leurs armes, les autres restèrent immobiles de surprise et d'indignation; il y en eut qui éclatèrent de rire, comme si c'eût été le propos d'un fou.

« Pour moi, reprit le jeune homme, j'ai jeté mon anneau, et je ne le reprendrai que sanglant, dût l'Empire me déclarer la guerre.

— « Nous aussi! nous aussi! » répétèrent mille voix; et quand ce tonnerre de cris et d'applaudissemens eut cessé de gronder, une joie guerrière brillait encore dans tous les yeux. Le seul Inguiomer restait calme, secouant lentement la tête, et laissant errer sur ses lèvres un sourire d'incrédulité.

« Est-ce que mon père ne pense pas comme moi ? » lui demanda Hermann.

Le Chérusque, dont la figure exprimait plus de courage que de sagacité, et plus d'opiniâtreté que d'intelligence, passa la main sur ses moustaches déjà parsemées de poils gris, et répondit d'un ton solennel : « Les Romains sont-ils donc si braves que d'avoir pu se flatter qu'ils nous feraient leurs vassaux ! Je ne me souviens pourtant pas qu'ils aient vu plier les hommes de l'Ouest. »

A la sensation d'orgueil et de plaisir qui passa sur les traits de ses belliqueux auditeurs, il fut facile de prévoir avec quelle facilité ils allaient revenir à des idées qui flattaient leur amour-propre ; déjà tous étaient ébranlés, et l'on voyait à leur maintien fier, à leurs gestes graves, à leurs regards hautains, qu'ils ne croyaient presque plus possible que personne sur la terre eût l'audace de prétendre leur imposer des lois.

« Je sais bien, continua Inguiomer, que les coutumes des hommes du Midi sont différentes de nos usages ; mais depuis qu'ils nous connaissent, ils ont eu le temps de s'aper-

cevoir que nous sommes plus sages qu'eux.

— « C'est vrai ! c'est certain ! » s'écrièrent quelques uns des guerriers, tandis que d'autres frappaient la table de leurs cornes, en signe d'approbation.

« Ainsi, que Hermann se rassure, reprit le chef; au lieu de vouloir nous astreindre à ses lois ridicules, le Romain n'aura eu d'autre pensée que d'admettre nos coutumes, comme meilleures et plus nobles que les siennes. Il sera bien aise de voir un de nos combats, qui lui serve d'exemple et de modèle; car il est impossible qu'un homme qui connaît nos usages puisse préférer ceux des esclaves du Midi. Ne le jugez-vous pas ainsi, frères?

— « Oui ! oui ! tu as raison.

— « Et toi Hermann, qu'en penses-tu? »

Le jeune graaf sentit l'inutilité de vouloir détromper des hommes dont les préventions étaient nourries par l'orgueil national. Il comprenait d'ailleurs que, quelle que fût l'attention de Varus, le défi devait avoir son effet homicide; et peu importait, au fond, que ce fût à Cologne, ou, si les Romains s'y opposaient, en Germanie. Il baissa les yeux et dit

modestement : « Je respecte l'avis du frère de mon père; le temps n'est pas encore près de venir où mes paroles pourraient balancer les siennes. »

Ces mots terminèrent la discussion. L'on ne songea plus qu'au combat et à la victoire, et les libations joyeuses des chefs se prolongèrent jusqu'au milieu de la nuit; mais, longtemps avant qu'ils quittassent la tente d'Inguiomer, Hermann et Cariovalda en étaient sortis ensemble, entraînés qu'ils étaient par le besoin d'échanger les secrètes pensées de leur cœur, et peut-être aussi par le vague espoir de se rapprocher de celle qui leur était également chère. Comme c'était du côté de Cologne qu'ils se dirigeaient, il leur fallait passer de nouveau près du cirque, et reprendre la grande route. Ils virent flamboyer là le feu que Varus avait remarqué en passant; mais ils n'y firent que peu d'attention; d'autres pensées les occupaient. Ils ne remarquèrent donc pas que devant ce feu rôtissait un cerf, tandis qu'une foule de spectateurs, presque tous Germains, formaient un cercle à l'en-

tour, comme dans l'attente de quelque événement extraordinaire.

Quelques momens après, un vieil officier romain, qui portait l'aigrette rouge des centurions de la quatorzième, et qui se trouvait au milieu de cette foule, fut poussé presque jusque dans le feu, par un mouvement subit d'une partie de la masse; il se retourna en colère, et apostropha brusquement un Nervien au sayon de peau, qui se trouvait derrière lui; mais, pour toute réponse, le Belge, qui était d'une taille colossale, se mit à crier : « Huzza! huzza! les hommes du Nord. »

Le vétéran, partagé entre la curiosité et le dépit, retourna la tête et vit venir, d'une colline opposée, une troupe de chefs dont la longue barbe et la chevelure rasée par devant faisaient paraître la figure prodigieusement grande. Venu de l'armée du Haut-Rhin, il n'avait jamais vu de Germains de cette race septentrionale; mais il entendait dire autour de lui qu'il y avait là des guerriers Saxons, des Angles, des Warnes, des Frisons, des

Cauques, et plusieurs autres encore dont le nom lui était inconnu. A mesure qu'ils approchaient, la multitude les saluait de ses acclamations, tandis que l'ambassadeur lombard et les deux Suèves qui étaient assis auprès de lui sur la peau du cerf, semblaient se livrer à l'espérance et à la joie.

« Par notre aigle! murmura le centurion, il n'y a rien de tel que de se trouver parmi les Germains pour voir du nouveau; et le bon de ces gens-là c'est que, de quelque manière qu'une chose commence, on peut être sûr qu'elle finira par des coups! J'engagerais la lame de mon épée que ces grosses têtes ne viennent ici que pour quelque affaire de ce genre! N'est-il pas vrai, ami Belge, toi qui es de leur race?

— « Ne vois-tu pas, repartit le Nervien, qu'il n'y a guère de Suèves ici, et que le pauvre ambassadeur ne trouvait point de champions? Mais l'affaire va changer de face; les chefs du Nord vont demander une part du cerf que l'on fait rôtir.

— « Ah! ah! est-ce tout? J'en ferais bien autant, moi qui meurs de faim.

— « Ils s'assiéront ensuite sur la peau, reprit le Belge.

— « Grand bien leur fasse! et vous criez huzza pour cela!

— « C'est que, par cette cérémonie qui te paraît si indifférente, ils s'engagent à combattre les Chérusques.

— « Oh! oh! s'écria le vétéran d'un air plus sérieux; eh bien, mon camarade, ils paieront cher le morceau qu'ils auront mangé. J'en sais quelque chose, moi; et, quoique je sois de la quatorzième, j'aimerais mieux me coucher à jeun que de souper de cette viande. »

Le Nervien repartit froidement : « Les guerriers du bord de la mer ne craignent pas les enfans de Teutsch : il n'y a aucun de ces chefs qui n'ait fait ses preuves; ceux surtout que tu vois les premiers ne le cèdent à personne dans la Germanie entière. »

Le centurion fixa ses regards sur ceux que son compagnon lui désignait en parlant ainsi. Tout à coup il fit un pas en arrière, et se frottant les yeux pour mieux voir : « Par Jupiter! s'écria-t-il, c'est l'homme à la peau

d'ours que je croyais au fond du Rhin. Comment appelle-t-on ce gaillard-là?

— « Mallorix le plongeur, répondit le Belge.

— « Le plongeur! ma foi il est bien nommé, j'en suis caution! Est-ce qu'il va aussi se battre contre les Chérusques?

— « Sans doute, repartit son compagnon. Mallorix et Gerrits le chasseur, ce grand Frison que tu vois auprès de lui, rapporteront plus d'une chevelure si le combat se livre.

— « Mais, que leur ont donc fait les Chérusques, pour qu'ils les attaquent?

— « Ce qu'ils leur ont fait! les uns sont des hommes de l'Ouest, et les autres des hommes du Nord; leurs pères se sont toujours battus, et leurs enfans se battront toujours, fussent-ils séparés par des fleuves et par des mers. D'ailleurs, c'eût été une honte de ne pas secourir ce pauvre Lombard, qui est seul, et qui demande le secours des braves. »

Une grande rumeur qui s'éleva en ce moment interrompit leur entretien; ils retournèrent la tête, et aperçurent à peu de distance Hermann et Cariovalda.

Les deux jeunes chefs continuaient à s'avancer, marchant d'un pas égal, et se tenant par la main ; la foule les empêchait encore d'apercevoir le Lombard, et ils ne soupçonnaient pas que le feu qu'ils voyaient briller était celui du repas de la vengeance. Ils s'approchaient donc sans défiance, et portant autour d'eux des regards sereins, tandis que la multitude les contemplait avec surprise, et ne pouvait comprendre qu'ils parussent unis.

« Par les dieux ! s'écria le Nervien d'une voix sourde, je n'en croirais pas un autre témoignage que celui de mes sens ! quoi ! après ce qui vient de se passer, un Batave et un Chérusque ensemble !

— « Ce sont deux beaux guerriers, repartit froidement le centurion qui ne comprenait pas le motif de sa surprise. Je réponds d'Arminius, et, quant à Cariovalda, toute l'armée connaît ses prouesses ; il fera bien tête, lui seul, à deux ou trois de ces champions aux cheveux rasés.

— « Mais les Bataves sont entrés dans l'alliance des peuples du Nord, reprit le Belge dont la figure exprimait encore le profond

étonnement. Leur chef est un traître s'il abandonne les hommes du bord de la mer pour soutenir les enfans de Teutsch! »

La même pensée frappait la foule des spectateurs; les mêmes paroles voltigeaient de bouche en bouche. Cariovalda et Hermann réunis paraissaient aux Germains une chose contre nature. Les chefs du Nord s'étaient arrêtés à cet aspect, et, au lieu de demander aux écuyers du Lombard un morceau de l'animal qu'ils faisaient rôtir, ils restaient immobiles à quelques pas du feu, attendant, dans un profond silence, que le Batave expliquât ses intentions; mais leurs regards exprimaient déjà la défiance et la colère. Il n'y eut que Gerrits le Frison qui parut demeurer calme, et qui dit avec sa douceur accoutumée : « Allons-nous-en, Mallorix; je ne veux point toucher à ce cerf, puisque nous ne sommes pas encore engagés.

— « Frère, répliqua le Cauque en le retenant, on ne t'a jamais vu renoncer le premier à un combat. »

Le brave chasseur se laissait ordinairement diriger par son ami, qui avait plus d'expé-

rience et de finesse : mais, cette fois, Mallorix lui parlait en vain ; il se dégagea, et élevant la voix de manière à être entendu de tous ceux qui l'entouraient : « Je m'en vais, dit-il; je ne combattrai point contre Hermann.

— « Et pourquoi cela, Gerrits? s'écrièrent plusieurs voix.

— « Pourquoi? répéta le Frison en croisant les bras sur sa large poitrine; êtes-vous donc tous aveugles? Je ne veux point le combattre, parce que je vois qu'il est l'ami de notre Cariovalda.

Quelques-uns des chefs murmurèrent ; Mallorix lui-même paraissait encore indécis; mais le bon Gerrits resta inébranlable dans sa résolution. « Ne sais-tu pas, dit-il à son frère d'armes, que le Batave se croirait obligé de se joindre à nous? Aux dieux ne plaise que nous le forcions à verser le sang d'un homme qu'il aime! Pour moi, Mallorix, j'aimerais mieux perdre la vie que de te combattre! Pourquoi donc causerais-je la même douleur à Cariovalda? Périssent plutôt tous les Lombards!

L'énergique simplicité du guerrier frison

parla au cœur de son ami et des braves qui l'entouraient. « Gerrits a raison ! s'écrièrent-ils; nous devons renoncer à cette querelle : » et tous s'écartèrent du feu, au grand regret de la multitude toujours avide d'émotions violentes, et à la consternation des Lombards ainsi délaissés.

Il faudrait pouvoir adopter un moment les opinions et les préjugés des Germains avec la violence de leurs passions sauvages, pour concevoir combien souffrait le malheureux vieillard, ainsi trahi dans l'espoir de sa vengeance; il regardait en silence, mais d'un air de reproche mêlé de mépris, ceux sur lesquels il avait compté et qui l'abandonnaient; sa douleur muette touchait Hermann lui-même. « Frère, dit-il au Batave, c'est une grande pitié qu'il n'y ait pas plus de Suèves ici, et que les cheveux blancs d'un chef trouvent si peu de champions. Si tu n'étais pas l'ami des hommes du Nord, je souhaiterais qu'ils prissent parti contre moi, plutôt que de voir ce vieillard ainsi délaissé. Mais approchons-nous; je veux lui épargner une humiliation, et lui demander le premier que le

combat soit remis à la prochaine lune, afin qu'il ait le temps de faire avertir ses parens. »

Cariovalda était trop généreux pour désapprouver un dessein si noble ; cependant, il ressentait comme une sorte de pressentiment sinistre, et ses bras retinrent son ami.

« Ne veux-tu pas que je le fasse? » reprit le Chérusque.

Il rougit et cessa de l'arrêter ; mais son âme était agitée d'une inquiétude indéfinissable.

Ils s'avancèrent vers le Lombard, se tenant par la main. Lui, les voyant venir, fixa les yeux à terre ; mais quelque gravité qu'il affectât, ses lèvres entr'ouvertes révélaient je ne sais quelle espérance joyeuse et cruelle comme la vengeance.

« Il y a de longues années, dit-il quand ils furent à portée de la voix, que mon oreille n'avait entendu le bruit des pas d'un chef batave ; car j'étais encore jeune lorsque Gaïnas, Hantrade et leurs compagnons d'armes se réfugièrent sur notre rive après avoir passé l'Elbe en fuyant. C'étaient les Chérusques qui les poursuivaient ; ils attachèrent à la selle de

leurs chevaux plus d'une noble tête qui devait sécher sur la porte de leurs cabanes, comme un monument de victoire. »

A ce souvenir d'une défaite fatale à sa nation, Cariovalda tressaillit, et on le vit changer de couleur.

« Dans ce temps-là, poursuivit le farouche Gérulfe, on aurait plutôt aperçu l'aigle et le vautour, partageant la même proie, que des guerriers de l'île-basse donnant la main à ceux qui les ont chassés de leur ancienne patrie. Mais je suis un vieil homme, et j'ai vu les chênes de ma jeunesse se dessécher, se corrompre et tomber de toute leur hauteur; pourquoi l'amitié ou la haine des peuples seraient-elles plus durables que la force des chênes! »

Le reproche sanglant que renfermaient ces paroles fit monter la rougeur au front du Batave. Il lâcha la main de son ami, et ses yeux fixés à terre prirent une expression sombre et farouche. « O Hermann! pourquoi sommes-nous venus ici? murmura-t-il d'une voix étouffée.

— « Gérulfe, s'écria le Chérusque en fré-

missant, pourquoi déchirer le cœur de mon ami ! ce ne sont pas des outrages que nous t'apportons. Je respecte ton âge, ta douleur, ta noblesse; je demande la remise du combat.....

— « Et tu as pensé que je voudrais de toi une grâce ! répliqua le vieillard offensé. Nous combattrons demain, Hermann; ou si je ne trouve pas douze hommes de mon rang pour me soutenir, tu m'attacheras au poteau comme ton esclave; ce n'est pas une si grande honte : le frère de ton père l'a bien subie quand il eut défié dans le Nord le grand chef des Bataves. »

Ce fut le tour de Hermann de rougir et de baisser la tête. L'impitoyable Lombard sourit de son triomphe : « Allez, jeunes gens, reprit-il, montrez-vous partout ensemble comme vous l'avez fait tout à l'heure si à propos pour empêcher un combat que vous craignez tous deux. Fermez les yeux pour ne pas voir les ombres courroucées de vos ancêtres; ne prêtez pas l'oreille aux vents, de peur qu'ils ne vous apportent leurs paroles; dites que les hommes de l'Ouest et du Nord sont amis, qu'il n'y a

jamais eu de batailles entre eux, qu'il ne reste plus de morts à venger. Certes, on le croira, car vous êtes des chefs; mais auparavant, allez détacher ces crânes qui blanchissent sur des pieux dans la forêt de Teutsch et sur les bords du Rhin. Rendez la sépulture aux ossemens épars de vos pères, et faites disparaître les taches de sang qui sont restées sur leurs armes, et que vous aviez juré de n'effacer qu'avec la chevelure de leurs ennemis. »

A mesure qu'il parlait ainsi, d'anciens ressentimens se révelliaient dans l'âme des deux guerriers; leur poitrine se gonflait et leurs yeux lançaient des flammes : déjà il y avait un fleuve de sang qui les séparait l'un de l'autre.

Le vieillard se leva alors, et s'approchant de Cariovalda, il lui dit avec une douceur affectée : « Enfant de l'île humide, tu dois connaître les marques des chefs de ta nation; rends-moi un léger service, le seul que je veuille te demander : un Batave autrefois fut reçu dans ma cabane, et ma lance le défendit, tandis que les mains de mon épouse pansaient ses blessures. Il m'a laissé un poignard..... le

voilà.»... Pourrais-tu m'expliquer l'emblème qu'il porte ?..... »

Le jeune chef prit l'arme en frémissant, y jeta les yeux ; et quand il eut vu les marques qui étaient gravées sur le manche, il murmura d'une voix sourde : Mon père !... Puis il resta muet et comme anéanti.

« Frère, s'écria Hermann en soupirant, fais ton devoir! »

Le Batave lui tendit les bras et le pressa une dernière fois sur sa poitrine ; puis il se détourna brusquement, et s'approchant du feu, il demanda une part du cerf. Il alla ensuite s'asseoir sur la peau, tandis que son ami se retirait à pas lents.

Aussitôt la scène changea. Ceux qu'avait retenus jusqu'alors la vue de Cariovalda réuni à Hermann, ne balancèrent plus à se déclarer pour Gérulfe. Gerrits et Mallorix accoururent des premiers. Bientôt le Lombard put compter sur plus de vingt chefs prêts à combattre pour lui, et des cris de triomphe succédèrent au morne silence des guerriers de sa suite.

---

## CHAPITRE XXII.

---

### Le Jugement.

Au lieu d'entrer à Cologne avec le cortége de Varus, Thusvelda s'en était séparée à la porte de la ville pour accompagner son père, Ségeste le Chérusque, aux tentes des hommes de sa tribu. Elle pria Androcare de lui laisser Phanie; et l'exilé, qui se sentait autant de confiance pour cette noble et chaste étrangère que de mépris et d'aversion pour les femmes qui se trouvaient à la suite du gouverneur, reçut comme une nouvelle faveur cette demande de la prêtresse. « Plût aux dieux, dit-il, que jamais séjour moins pur

que vos tentes ne reçût celle sur qui j'ai réuni toutes les affections de ma vieillesse ! Moi-même, je préfèrerais pour mes cheveux gris ce simple asile au prétoire où l'on croit m'honorer de m'admettre ; mais je suis prisonnier. Que Phanie au moins soit plus heureuse que moi ! » Et, réprimant un soupir, il dit adieu à sa fille, et retourna se perdre dans les rangs du cortége.

Ségeste et sa fille avaient une suite nombreuse qui formait un camp séparé, loin de celui d'Inguiomer, et du côté opposé de la route. Ce n'était pas seulement le hasard qui avait ainsi écarté ces deux chefs; ils étaient rivaux de gloire, de noblesse et de puissance; et comme leurs serviteurs épousaient avec passion la cause de leurs maîtres, il n'eût pas été sans danger que les deux troupes se trouvassent trop près l'une de l'autre.

La tente de Thusvelda, que sa compagne devait aussi partager, était dressée au sommet d'un tertre, au pied duquel s'étendait un bois touffu qui se prolongeait de là jusqu'au Rhin. Cette tente vaste et commode était décorée avec une élégance qui frappa Phanie : c'é-

taient surtout des fourrures rares et précieuses qui en faisaient l'ornement, et il ne manquait pas de magnificence dans ces siéges d'osier revêtus de peaux du Nord, et dans le lit de mousse recouvert d'hermine. Sans doute le luxe romain eût découvert là bien des lacunes; mais rien n'y manquait pour satisfaire aux exigences du ciel rigoureux de la Germanie.

Dès que la jeune prêtresse se vit là en liberté, car il semblait que jusqu'alors la présence de son père l'eût intimidée, elle s'occupa d'envoyer avertir son frère du combat qu'elle avait accepté pour lui. Un esclave fut chargé de ce message, et il y avait tant de calme et de sérénité dans les traits de la belle Chérusque tandis qu'elle lui expliquait ce qu'il devait dire à Ségimund, qui était à deux lieues de là, que Phanie, qui ne comprenait point ses paroles, crut qu'il s'agissait de quelque commission indifférente, et qu'elle ne songeait plus au fatal défi du Lombard. Pour elle, quoiqu'elle n'eût aucune notion des habitudes des Germains, elle frémissait encore au souvenir des regards que le farou-

che Gérulfe avait jetés sur Hermann, et l'expression de la figure des deux adversaires lui avait assez appris que leur différend ne pouvait plus se terminer que d'une manière sanglante; mais elle se rassurait un peu en songeant que le Chérusque, jeune, agile et robuste, avait une immense supériorité sur le vieil ambassadeur. Elle ne doutait pas qu'il ne lui fût aisé de vaincre un pareil ennemi, et cette idée lui donnait assez de force pour se montrer, sinon tout-à-fait tranquille, au moins médiocrement inquiète.

Un repas simple fut servi par les femmes de la prêtresse de Teutsch qui se retirèrent ensuite, laissant aux deux amies la liberté de s'entretenir sans témoins. Alors seulement la jeune Marseillaise crut devoir rappeler à Thusvelda qu'elle avait donné un gage pour son frère, et son étonnement fut extrême d'apprendre qu'elle y avait pensé. Elle ne pouvait concevoir cette fermeté d'âme qui rendait la fière Chérusque capable de lui parler sans émotion d'un combat où un frère bien-aimé pouvait trouver la mort, et par un singulier effet de ces lois mystérieuses qui

gouvernent le cœur humain, plus elle voyait de courage dans sa compagne, plus elle-même se sentait alarmée. Il lui semblait qu'il y avait presque de la folie dans la confiance de Thusvelda; et plus elle arrêtait son attention sur l'incertitude du triomphe dont chaque parti se flattait d'avance, plus elle-même éprouvait de craintes pour le guerrier qu'un moment auparavant elle regardait comme invincible.

Quand la nuit fut venue, la belle Germaine reposa aussi tranquillement que si elle eût ignoré le combat qui s'apprêtait. Il n'en fut pas de même de Phanie; à peine put-elle goûter quelques instans de sommeil, et tourmentée par une vive agitation, en proie à une fièvre qui la dévorait, elle se leva aux premières lueurs du jour, avant que les yeux de sa compagne se fussent ouverts. Elle souleva le rideau qui fermait la tente, et promenant ses regards sur la plaine, elle essaya d'échapper aux sombres idées qui la poursuivaient.

Tout semblait mort dans la campagne; de cette foule immense qui, la veille, remplissait ces lieux, on n'apercevait qu'un petit nombre

d'étrangers qui s'étaient couchés au bord de la route, et qui dormaient auprès des feux qu'ils avaient allumés. Le silence profond qui régnait au loin n'était troublé que par le cri monotone des sentinelles placées sur les remparts de la ville, et qui s'avertissaient de bien veiller. Il y avait quelque chose de triste et de lugubre dans ce sommeil de la nature, sous ce climat froid, et dans cette saison encore peu avancée. La jeune Marseillaise se sentait frissonner aux bouffées de vent qui venaient du Nord; et loin de dissiper ses vagues inquiétudes, la scène inanimée qu'elle contemplait semblait plutôt redoubler son abattement.

Telles étaient les secrètes dispositions de son âme, lorsque le bruit des pas d'un homme se fit entendre à peu de distance; elle jeta les yeux de ce côté, et aperçut un Germain qu'elle crut voir pour la première fois : il était vêtu d'une simple tunique blanche, et une plume d'aigle, fixée parmi ses longs cheveux, annonçait son rang. Sa taille élancée était souple et majestueuse, sa figure noble, mais pâle; et il y avait de l'incertitude dans sa démarche, comme si, en s'approchant de la

jeune fille, il avait été retenu par quelque crainte. Cependant, la sentinelle chérusque qui gardait les tentes ne l'avait point arrêté.

Phanie pensa que ce devait être le frère de son amie; et voyant qu'il la regardait d'un air timide : « Êtes-vous Ségimund? dit-elle; est-ce la tente de Thusvelda que vous cherchez? »

Le guerrier soupira : « Non, répondit-il tristement; mais que ma présence ne vous effraie point, je ne suis pas un ennemi. »

A cette voix, à cet accent doux et mélancolique, la jeune fille tressaillit; elle venait de reconnaître Cariovalda, quoique le changement de son costume et l'extrême altération de ses traits semblassent faire de lui un autre homme. Elle fut effrayée du trouble qu'elle lut dans les yeux de ce chef, qui l'avait si généreusement protégée : « Qu'avez-vous! » s'écria-t-elle en faisant un pas en avant; car il lui avait inspiré trop de confiance pour qu'elle pût encore ne voir en lui qu'un étranger.

Le Batave baissa les yeux : « Je voulais,

dit-il, vous épargner quelques craintes : c'est moi qui combattrai Hermann. »

A cette nouvelle inattendue, Phanie jeta un cri de surprise et d'effroi. Elle savait combien Cariovalda passait pour un guerrier redoutable, et toutes les espérances qu'elle avait conçues, d'une facile victoire, s'évanouirent dans un moment. Une terreur mortelle vint décolorer sa figure et glacer son cœur; elle croyait déjà voir Hermann couvert de sang.

« Rassurez-vous! lui dit le chef en lui saisissant la main avec une expression d'amour et de désespoir qu'aucune parole ne saurait rendre; rassurez-vous, c'est moi qui succomberai! »

La jeune fille fit un pas en arrière; elle ne pouvait comprendre ce que le guerrier voulait dire, et pourtant il y avait quelque chose dans son accent qui la tranquillisait.

« Hermann est mon frère d'armes, continua le Batave, mon épée se briserait plutôt que de le blesser..... Cependant ne vous alarmez pas, si notre lutte se prolonge; moi tombé, il devrait en combattre un autre..... peut-être Gerrits ou Mallorix, qui se sont jadis

mesurés contre son père... il vaut mieux que je lui résiste aussi long-temps que je le pourrai; car moi, du moins, je ne lui ferai point de mal.

— « Oh! lui aussi vous aime, Cariovalda! s'écria Phanie; il ne se battra point contre vous. »

Le chef secoua la tête : « Il le faut, dit-il tristement; il faut que l'un de nous deux arrache la vie à l'autre, car les combats des chefs ne sont pas des jeux d'enfans; mais c'est à moi de mourir! car personne ne me pleurera. »

Son trouble en prononçant ces mots, son regard à la fois sombre et ardent, l'accent passionné de sa voix, tout révélait l'ardeur de cet amour sans espoir, qui n'aspirait plus qu'à un dernier sacrifice. La jeune fille lut dans son cœur, et quelque timide qu'elle fût, elle ne rougit point de se voir ainsi aimée; elle ne ressentit qu'une compassion profonde, une indicible douleur, un regret plein d'amertume; elle sentait qu'elle ne pouvait pas payer cet amour, et qu'il ne devait plus s'éteindre.

« Quelle implacable fatalité ! murmurait le Batave, en langue germanique, comme s'il se fût parlé à lui-même; un seul jour nous a perdus tous trois, car il ne l'aime pas, lui! ce n'est que l'ivresse d'un moment..... Oh! elle est plus à plaindre que moi, qui vais mourir. »

Phanie sanglotait : « Cariovalda, dit-elle en relevant la tête, il faut que vous viviez! votre perte me briserait le cœur. » Et voyant qu'il restait immobile, elle lui prit la main et la baigna de ses larmes.

Il tressaillit : dans un mouvement de délire il l'attira dans ses bras, et la pressa une seule fois sur son cœur; puis il bondit en arrière, et s'enfuit épouvanté.

Quelques minutes après, un grand bruit s'éleva des tentes des Lombards; c'étaient des acclamations de joie. Cariovalda venait d'être choisi pour remplacer Gérulfe, affaibli par l'âge, et pour combattre à la tête des hommes du Nord, comme Hermann à la tête du parti opposé.

Au lever du soleil, une foule innombrable se répandit dans les rues et sur les places pu-

bliques de Cologne; tous ceux qui étaient venus pour assister au combat des lions éprouvaient une curiosité plus vive encore pour le grand spectacle que leur promettait le défi de la veille, les uns s'attendant à une lutte à mort, les autres à un jugement solennel, mais tous à une cérémonie aussi imposante qu'était grave la querelle des deux nations.

Le prétoire se remplit de bonne heure de tous ceux qui devaient composer le tribunal, ou former la suite du gouverneur. Un repas était préparé pour leur donner des forces; car on prévoyait que la séance serait longue. Officiers ou hommes de loi, tous déjeunèrent gaîment; Varus triomphait d'avance, et sa bonne humeur se communiquait à ceux qui l'entouraient. Il envoya ensuite avertir les Germains d'entrer dans la ville, et lui-même se rendit à la place publique où le tribunal était situé en plein air, suivant l'usage de la Grèce et de l'Italie.

Des légionnaires armés de pied en cap formaient une double enceinte autour de ce vaste forum; les bancs de marbre destinés

aux juges ordinaires se couvrirent de magistrats d'un rang plus distingué; au-dessus s'élevait la chaise curule où s'assit le gouverneur : sa suite était debout derrière lui, tandis qu'en avant se tenaient les gens de loi, les avocats et les employés subalternes.

Installé sur son siége, d'où il dominait la place entière, Varus promena ses regards autour de lui, et fut charmé de voir une foule innombrable presser les soldats, et couvrir jusqu'aux terrasses qui faisaient le toit des maisons; c'étaient autant de témoins de sa gloire. L'appareil militaire qui environnait le tribunal, les centurions avec leurs ceps de vigne, les licteurs avec leurs faisceaux, tout cela lui parut rangé en bon ordre et convenablement disposé pour faire impression sur les Germains. Une seule fois son regard devint plus sombre : ce fut en s'arrêtant sur Androcare et sur Popilius, qui se tenaient l'un près de l'autre au pied de son tribunal. Une sorte de sympathie semblait rapprocher ces deux hommes vieillis l'un dans l'étude et dans les affaires, l'autre dans les camps et sous le harnois, mais qui avaient peut-être le

même fonds d'énergie et de droiture. Tous deux aimaient les Germains, et quoique chez le Marseillais cette affection naquît des pensées les plus hautes, tandis que chez le tribun elle était l'effet d'une sorte d'habitude routinière, ils paraissaient trouver plaisir à s'entretenir ensemble.

Le gouverneur aurait voulu que personne, dans cette multitude qui l'environnait, n'ignorât combien il avait pris de soins pour arriver au résultat qu'il attendait, et, dans cette intention, il se donna le plaisir de haranguer un moment l'assemblée. « Vous voyez, citoyens, dit-il d'une voix sonore et avec un geste imposant, le pouvoir de nos fêtes sur ces sauvages dont rien n'avait pu adoucir l'indomptable férocité; ils se soumettent à nos lois, ils prennent nos magistrats pour juges, ils nous reconnaissent pour maîtres. Et ce n'est pas la force des armes qui a fait ceci : non! non! il n'en a coûté que le sang de quelques esclaves. J'avoue que je me sens fier d'un pareil succès, quoique sans doute il soit moins dû à mes efforts qu'à la fortune de l'empereur.

« Cependant, comme la justice est une chose nouvelle pour les Germains, j'ai résolu de modifier à leur égard ce que ses formes ont de plus rigoureux; c'est pourquoi vous ne devez pas vous étonner d'apercevoir quelques innovations dans la manière dont on permettra aux deux parties et à leurs témoins de se conduire. La raison veut qu'on ne s'offense point de la différence qui règne entre leurs usages et les nôtres, et qu'on tolère les accessoires pour gagner le principal.

— « Cela sera pourtant d'un mauvais exemple, murmura une voix qui partait du milieu d'un groupe d'officiers; on ne pourra plus retenir les soldats qui sont déjà trop portés à vider toutes leurs querelles à la manière des barbares.

Varus offensé fronça le sourcil. « C'est encore vous, Popilius? dit-il d'un ton sévère.

— « Mais, général, répliqua le vétéran....

— « Silence! interrompit le gouverneur avec un geste impérieux; voilà les Germains qui arrivent; qu'on leur fasse passage! »

Aussitôt les soldats qui formaient l'enceinte se replièrent des deux côtés du tri-

bunal, et l'on vit déboucher par deux rues opposées les deux troupes ennemies, composées, l'une de vingt-cinq chefs de l'Ouest, l'autre d'un pareil nombre de Suèves et d'hommes du Nord. Le parti de Hermann fut celui qui arriva le premier sur la place; ses guerriers, couverts de leurs armes, et marchant en ordre de bataille, défilèrent lentement et d'un air solennel sous les yeux de la foule qu'étonnait cet appareil belliqueux. Mais l'étonnement redoubla lorsque parut la troupe du Lombard; il y avait là nombre de champions venus des bords de l'Elbe et de l'Oder, et qui, ne connaissant point l'usage du casque et de la cuirasse, étaient équipés à la manière sauvage de leur pays. Les uns portaient des boucliers de bois, les autres des corselets de peau de buffle. Les nattes épaisses de leurs cheveux blonds ou roux protégeaient seules leurs têtes. Plusieurs avaient la poitrine et le visage même tatoués. Un guerrier hérule, qui faisait partie des hommes du Nord, s'était peint en vert depuis les pieds jusqu'à la tête, et un Suève Arie, qui le suivait de près, offrait l'image

d'un Éthiopien d'un noir d'ébène. Le plus grand nombre des spectateurs s'imaginait que c'était là leur couleur naturelle, et croyait voir quelques uns de ces monstres dont l'opinion vulgaire peuplait alors les contrées septentrionales absolument inconnues.

Après que les deux troupes se furent rangées aux deux extrémités de la place, les soldats reprirent leur premier poste, de peur que la multitude ne serrât bientôt de trop près ces fiers étrangers qu'elle s'était contentée jusque-là de regarder de loin; ensuite, sur l'ordre de Varus, un héraut éleva en l'air les gages de l'accusateur et de l'accusé, et aussitôt deux guerriers s'avancèrent pour les reprendre.

Le gouverneur reconnut Hermann dans celui qui réclamait l'anneau d'or; mais il ne sut que penser en voyant un jeune homme s'approcher pour recevoir le gantelet de l'ambassadeur. « Lombard, arrêtez! s'écria-t-il; ce n'est pas là l'accusateur. Par les dieux! j'ai pourtant une idée de cette figure. »

Celui dont il parlait, et qu'il n'avait pu reconnaître sous son costume sauvage, répondit avec gravité : « Il n'est pas surprenant

qu'un guerrier encore jeune remplace celui dont les années ont affaibli le corps. »

« Cariovalda! s'écria Varus stupéfait; c'est Cariovalda! Eh! que faites-vous ici, Batave? je ne savais que penser de votre absence. »

Le chef inclina la tête et repartit : « L'on m'a décerné l'honneur de soutenir la cause de Gérulfe.

— « Comment! est-ce que vous comparaissez par procuration? Ma foi, Mugilan, il n'y a plus rien à apprendre aux Germains, et ils connaissent toutes les subtilités de la procédure. Mais vous, Batave, qui êtes un jeune homme de bon sens, vous devez concevoir que j'aimerais mieux voir Gérulfe comparaître en personne.

— « Je tâcherai de le bien remplacer, répliqua le guerrier avec modestie; nos usages le permettent. »

On entendit encore gronder dans la foule la voix du vieux Popilius. « Mauvaise affaire! disait-il assez haut pour être entendu des juges; quel que soit l'événement, l'empire va perdre un de ses auxiliaires les plus braves, et peut-être tous les deux. »

Varus lui jeta un regard de colère; puis se retournant vers Cariovalda, il reprit : « Ce n'est pas ici, mon brave, un simple procès civil où je puisse souffrir qu'on agisse par procureur ; il y a bien réellement action criminelle, et par conséquent les parties doivent y comparaître en personne. Vos coutumes, quelles qu'elles soient, ne peuvent l'emporter sur une règle si générale ; il faut que Gérulfe vienne lui-même reprendre son gage. »

A peine eut-il prononcé ces mots que les guerriers des deux partis firent entendre de violens murmures. Les hommes du Nord disaient que le gouverneur favorisait évidemment leur ennemi, puisqu'il voulait obliger un faible vieillard à tenir tête au plus redoutable des Chérusques ; ceux de l'Ouest s'écriaient qu'il leur était indifférent d'avoir pour adversaire Cariovalda ou Gérulfe, qu'ils ne craignaient pas plus l'un que l'autre, et que c'était les offenser que de croire le contraire.

Quand le Romain les vit tous mécontens, il se repentit d'avoir excité cet orage, et la crainte de ne point juger l'emportant sur celle

de violer les lois de la jurisprudence, il s'écria, non sans un peu d'aigreur : « Eh bien ! faites donc ce que vous voudrez. Mais vous, Popilius, vous auriez dû m'avertir. »

Le vétéran leva les épaules, sans daigner repousser autrement une accusation si injuste. Pour Varus, étendant la main vers le Batave, il reprit d'un air où le mécontentement se mêlait à la gravité : C'est donc vous qui accusez maintenant Arminius ?

Cariovalda tressaillit; mais, rassemblant tout son courage, il étendit la main, et dit d'un ton ferme : « Oui, j'accuse les Chérusques de l'enlèvement d'un homme libre, et je le prouverai contre tous ; » puis il baissa la tête, comme accablé.

« Et vous, vous niez le fait ? demanda le Romain en se tournant vers Hermann.

— « Je le nie, répondit avec effort le Chérusque, dont le trouble n'était pas moins grand que celui de son malheureux frère d'armes.

— « Appelez les témoins, » reprit le gouverneur.

Les hérauts élevèrent successivement tous

les gages, et les champions des deux partis allèrent l'un après l'autre reprendre ceux qui leur appartenaient. C'était un spectacle qui ne manquait pas d'une certaine pompe; car tous ces braves, décidés à soutenir au prix de leur sang la cause de leur nation, mettaient dans leur démarche et dans leur maintien une sorte de solennité qui répondait à la grandeur d'une pareille entreprise, et Varus lui-même fit observer à ceux qui l'entouraient qu'il n'avait jamais vu de témoins qui parussent comprendre aussi bien l'importance de leur rôle.

Après qu'ils eurent tous comparu, le gouverneur leur déclara qu'il était charmé de leur exactitude; puis il demanda si les avocats étaient choisis.

Sa surprise fut grande lorsqu'une question si simple fit changer de couleur Hermann et Cariovalda; tous deux comprenaient que le Romain se faisait encore illusion sur la nature du dessein qui les amenait, et quoiqu'ils fussent déterminés à persévérer jusqu'à la fin dans l'accomplissement des promesses fatales qu'ils avaient données, ils éprouvèrent un sentiment de joie à penser que le moment de

combattre l'un contre l'autre était plus éloigné que ne le supposaient leurs compagnons ; ils se regardèrent, ils sourirent, ils se tendirent les bras ; et cette première émotion fut si vive qu'elle ne leur laissa pas le sang-froid de songer à l'explication délicate et difficile qui devenait nécessaire.

Mais si ces deux chefs, familiarisés par l'usage avec les coutumes romaines, avaient deviné, au seul mot *d'avocats*, toute l'erreur de Varus, il n'en était pas de même du plus grand nombre des autres guerriers qui ne soupçonnaient nullement ce que le Romain voulait dire. Un beau jeune homme, à la la taille élancée, au teint brillant, aux traits fiers, et qui ressemblait trop à Thusvelda pour pouvoir être tout autre que son frère, se détacha du milieu des hommes de l'Ouest, et faisant quelques pas en avant, dit au gouverneur avec simplicité : « Nous ne savons pas de quoi tu parles. »

Varus sourit. « Voilà du moins quelque chose que nous leur apprendrons, murmura-t-il en se frottant les mains. Un avocat, mes amis, est un homme qui fera valoir votre

cause mieux que vous, parce qu'il a fait son étude spéciale et particulière des moyens d'y réussir. »

Le jeune homme répondit aussitôt : « Nous appelons cela un champion.

— « Le nom n'y fait rien, repartit le gouverneur; il est naturel que les termes de votre langue soient différens des nôtres; mais qui avez-vous pris pour champion ou pour avocat ? »

Le Chérusque releva la tête avec fierté et répondit en rougissant : « Les chefs combattent eux-mêmes, et savent manier les armes aussi bien que personne. » Et du geste, il sembla défier les guerriers de l'autre parti.

Ce fut alors Varus qui pâlit et qui se troubla. « Arrêtez, arrêtez, mon jeune ami ! s'écria-t-il en frémissant.

— « Cet homme nous prend pour des lâches, continuait Ségimund en langue germanique; mais nous lui ferons voir si nous avons besoin d'employer des bras mercenaires ! Prenons place et commençons. »

Aux cris de joie d'une partie des guerriers, à leurs gestes menaçans, au cliquetis de leurs

armes, le gouverneur n'eut plus aucun doute sur la nature de leurs intentions. « Grands dieux ! ils veulent se battre, murmura-t-il d'une voix étouffée; et vous, Popilius, qui saviez cela, vous ne m'en avez pas prévenu !

— « Je croyais que vous le leur permettiez, repartit le vétéran.

— « Moi ! consentir à cette horrible violation de toutes les lois divines et humaines ! Moi ! permettre qu'ils ensanglantent l'enceinte sacrée du tribunal ! » Et le pauvre Varus sentit ses cheveux se dresser sur sa tête à l'idée d'un tel sacrilége.

Popilius n'avait pas attendu sa réponse; seul capable d'agir au milieu des courtisans, des juges et des avocats, qui restaient tous pétrifiés, il se mit à la tête de la cohorte prétorienne qui gardait le gouverneur, et après avoir fait serrer les rangs et croiser les piques, il se jeta avec ses soldats au milieu de la place, étendant ainsi comme un mur d'airain entre les deux troupes ennemies. Alors commença le tumulte le plus épouvantable dont jamais le forum eût été la scène ; les Germains furieux criaient à la trahison et voulaient se

jeter sur les troupes; à peine quelques chefs plus calmes, parce qu'ils étaient plus instruits, pouvaient-ils les engager à différer du moins leur vengeance; les officiers romains couraient presque tous à leurs soldats, tandis qu'un petit nombre des plus intrépides se mêlait aux barbares pour les apaiser par leurs explications. Le plus empressé de tous, et celui qui se jeta avec plus de hardiesse au milieu des glaives et des poignards, fut l'exilé marseillais, qui déjà ne se souvenait plus qu'il fût d'une autre race que ces hommes de la nature; on eût dit que la conviction qu'il avait de son affection pour eux l'empêchait de croire à la possibilité qu'ils lui fissent le moindre mal. Animés d'un sentiment bien opposé, les conseillers du gouverneur avaient tous perdu la tête, et s'il en restait quelques uns à leur place, ce n'étaient que ceux à qui la frayeur avait ôté la force de fuir. Pour Varus, après être monté sur le dos de sa chaise curule, et avoir long-temps mesuré des yeux la distance et l'élévation, il se hasarda enfin à sauter hors du tribunal, et s'étonna d'y avoir réussi sans se casser les jambes.

## CHAPITRE XXIII.

---

### La Vengeance.

Quelque intérêt que prissent Phanie et Thusvelda à un combat où devaient se trouver Hermann et Ségimund, il aurait paru inconvenant aux Germains qu'elles y assistassent. Elles étaient donc restées dans leur tente, et n'avaient point été spectatrices de cette scène de désordre et de confusion ; mais le tumulte qu'elles entendaient de loin, les troupes de soldats qu'elles voyaient courir aux remparts, les cavaliers qui galopaient à travers la plaine, tout leur avait révélé qu'il se passait dans la ville quelque chose d'ex-

traordinaire et d'effroyable. Malgre son courage et la fierté de son caractère, la prêtresse de Teutsch avait à peine la force de renfermer dans le secret de son cœur les inquiétudes de sa tendresse fraternelle. Elle pressait en silence la main de son amie, et lui enviait peut-être les larmes qu'elle pouvait verser, lorsqu'un esclave vint leur apprendre comment les Romains avaient empêché le combat. Alors les craintes de la noble Chérusque firent place tout à coup à la plus violente indignation, et, tandis que Phanie remerciait les dieux qui n'avaient pas permis l'effusion du sang, elle, oubliant ses alarmes, frémissait de l'outrage qu'avaient reçu ses compatriotes.

« Et comment Hermann a-t-il souffert cette injure? demanda-t-elle à l'esclave en jetant sur lui un regard enflammé. Qu'a fait Ségimund? Que disent les hommes du Nord?

— « Ils paraissent vouloir quitter la ville, répondit le serf. Nos guerriers avaient encore du sang-froid; mais le Lombard jurait tout haut de se venger, et il accusait Hermann d'être d'intelligence avec Varus. »

Thusvelda pâlit : elle eût préféré la défaite

des Chérusques à la honte d'un pareil soupçon. « Et mon frère ! s'écria-t-elle ; tu ne parles pas de mon frère !

— « Il allait tuer un chef romain, repartit l'esclave, lorsque Ségeste lui-même l'a retenu. Votre père s'est montré l'ami des étrangers. »

A cette réponse accablante pour une âme aussi hautaine, la belle Germaine fit signe au serf de s'éloigner, comme si elle eût craint d'en apprendre davantage. Rentrant ensuite dans l'intérieur de la tente, elle abaissa le rideau qui la fermait pour que sa douleur n'eût pas de témoins, car elle ne voulait pas qu'on l'entendît accuser son père ; cependant elle ne repoussa point la jeune Marseillaise qui l'avait suivie et qui s'efforçait de la consoler. L'orgueil de son rang et les idées d'honneur de sa nation lui défendaient de laisser voir ses larmes aux Chérusques qui la servaient ; mais elle osait pleurer devant cette étrangère, pour qui la prêtresse de Teutsch pouvait n'être qu'une femme:

Seule avec son amie, elle s'assit sur son lit de mousse, se couvrit la figure de ses deux

mains, et cette fière prêtresse du dieu des combats, cette amazone intrépide que n'avait point effrayée l'aspect de la mort, se mit à sangloter amèrement, abattue et découragée par le sentiment de reproche qu'avait encouru sa famille. La gloire de sa noble race, cette source éternelle d'orgueil et de vertus, cet objet d'un culte aussi cher et aussi sacré que celui des dieux, venait de perdre son éclat et son prestige. Il y avait une tache sur le nom de Ségeste; une tache qui rejaillissait sur tous ceux de son sang. Cette cruelle conviction ressemblait, pour Thusvelda, au sentiment de dégradation, d'impuissance et de mort qu'éprouverait un ange déchu, une divinité ravalée aux faiblesses et aux misères de l'homme; mais, dans son désespoir même, dans cette affliction profonde qui brise et rabaisse le cœur, elle conservait je ne sais quelle ineffaçable caractère de force et de grandeur, qui empêchait sa timide compagne de lui adresser d'inutiles consolations. Phanie sentait que tous ses efforts ne pouvaient alléger le poids de cette douleur, et qu'il eût été plus facile aux flots du Rhin d'ébranler les bases

de granit des Sept-Montagnes, qu'aux paroles d'une jeune fille du Midi de soulever ce fardeau d'humiliation qui accablait l'âme de la noble Chérusque.

Cependant un bruit lointain, semblable à celui des pas d'une troupe d'hommes, s'était fait entendre. Thusvelda tressaillit : c'étaient peut-être son père ou son frère; elle se leva pour aller à leur rencontre, et s'approcha du rideau qui fermait la tente; mais elle n'eut pas le temps de l'ouvrir; un cri s'éleva, que répétèrent cent voix : « Les Lombards étaient là! »

A peine ce mot fatal avait-il été prononcé, que les femmes de la prêtresse se pressaient déjà autour d'elle pour lui faire un rempart de leur corps; mais déjà aussi le glaive avait fendu les parois de la tente, et les ennemis s'y précipitaient; c'étaient les gens de la suite du vieil ambassadeur. Au cri de guerre qu'ils avaient poussé, au fer qui brillait dans leurs mains, à la joie sinistre qui éclatait sur leur figure, on ne pouvait douter qu'ils n'eussent les intentions les plus hostiles; et, demi nus, comme ils l'étaient, armés de leurs lances

énormes, de massues et de coutelas hérissés d'ornemens sauvages et barbouillés de couleurs tranchantes, ces guerriers hideux ressemblaient moins à des hommes qu'à des fantômes infernaux.

A cette vue, Phanie, glacée de terreur, chancela, et serait tombée si l'une des femmes chérusques ne l'eût reçue dans ses bras; la prêtresse, au contraire, comme si l'aspect du danger lui eût rendu toute sa mâle énergie, releva sa belle tête, et jeta sur les ravisseurs un regard à la fois calme et dédaigneux. Cependant, il y avait dans l'expression de ses traits quelque chose de plus que de la fermeté; c'était presque la stoïque résignation de l'Indien captif qui brave ses bourreaux.

« Que voulez-vous, Lombards, fils de Wodan? » demanda-t-elle d'une voix encore majestueuse; et tel fut le pouvoir de son courage, de son innocence et peut-être aussi de sa beauté, que les sauvages qui l'entouraient restèrent comme interdits. Il n'y eut que leur chef, car il était là lui-même, qui secouant ses cheveux gris, et mettant sa main décharnée sur sa poitrine, répondit sans balancer :

« Je veux le prix du sang, fille de Ségeste! Tes compatriotes se sont ligués avec les Romains pour me dérober ma vengeance; j'ai cédé au nombre, mais l'heure de ma revanche ne devait pas tarder, et je savais que les hommes de l'Ouest pleureraient ta perte. »

Thusvelda n'avait pas changé de couleur; ce que le farouche ennemi de sa nation venait de lui déclarer, elle l'avait lu d'avance dans ses regards, et elle s'était sentie assez forte pour braver toute sa colère : « C'est bien, dit-elle; la fille d'un chef chérusque voit avec plaisir que les Lombards n'osent se venger que sur les femmes de son pays. »

Le vieillard grinça des dents; c'était en effet une grande douleur pour lui, une sorte d'humiliation poignante, que l'impossibilité où il se trouvait de satisfaire sa vengeance sur les guerriers de l'Ouest. Il jeta un coup d'œil rapide autour de la tente, comme s'il eût encore espéré d'y découvrir quelque ennemi séparé du gros de sa troupe : puis, mettant la main sur son poignard, il sembla vouloir frapper sa noble victime, qui se tenait immobile et calme devant lui. Mais se retenant

aussitôt, il reprit avec une ironie amère : « Wodan est un grand dieu ; il lui faut des victimes humaines, nous lui offrirons la prêtresse de Teutsch. »

A cette affreuse révélation, les femmes de la jeune prêtresse poussant un cri d'horreur, l'entourèrent toutes à la fois, s'attachant l'une à l'autre pour former devant elle comme une barrière impénétrable ; mais le féroce Gérulfe fit un signe, et elles tombèrent baignées dans leur sang.

Ce qui se passa depuis ce moment terrible fut pour Phanie un mystère que couvrit un voile pareil à celui du tombeau ; elle avait cru mourir elle-même. Quand elle reprit le sentiment de son existence, elle était au fond d'un bois, et entre les bras d'un cavalier lombard ; à quelques pas d'elle, Thusvelda semblait conduire elle-même un jeune cheval qu'on lui avait donné ; mais lorsque le vent soulevait le manteau suève jeté sur ses épaules, on voyait les courroies qui enchaînaient ses mains, et qui l'attachaient à sa selle ; tandis que l'animal, soigneusement dressé, n'obéissait qu'à la voix du vieux Gé-

rulfe. Lui, se tenait à côté de sa captive; sombre et inquiet dans son triomphe, il n'y avait pas un muscle de son visage ridé qui n'exprimât une haine mortelle, et jusque dans le sourire qui contractait ses lèvres, on voyait percer quelque chose de la plaie qui saignait dans son cœur.

La jeune Marseillaise n'eut besoin que d'un moment pour deviner à peu près ce qui s'était passé, car elle savait que ce bois s'étendait jusqu'auprès des tentes, et ce devait être par là que les Lombards s'étaient glissés pour les surprendre. Elle voyait aussi qu'ils avaient laissé dans cet endroit leurs chevaux et leurs esclaves; maintenant ils semblaient se préparer au départ; leur chef donnait ses ordres, en étendant le bras vers l'Est, mais en désignant tantôt un sentier, tantôt un autre. Bientôt la troupe entière se divisa en plusieurs groupes, qui se dispersèrent, et s'acheminèrent chacun de son côté vers le Rhin. Phanie fut alors séparée de Thusvelda; elle crut l'apercevoir de nouveau, un moment après, au passage du Rhin, que les cavaliers traversèrent à la nage; mais elle la perdit encore de

vue dans les forêts de la rive opposée. Il ne restait plus alors autour d'elle que quatre ou cinq des ravisseurs, avec celui qui la tenait dans ses bras; elle comprit qu'ils s'étaient ainsi divisés pour tromper ceux qui les poursuivraient. Peu de momens après ils parurent s'apercevoir que les Chérusques étaient sur leurs traces, et quoique Phanie ne découvrît aucun indice de leur approche, elle ne put en douter aux mesures que prirent les Lombards. Trois d'entre eux s'arrêtèrent et préparèrent leurs armes, comme s'ils avaient voulu combattre pour couvrir la retraite de leurs compagnons; les trois autres redoublèrent la rapidité de leur course.

Mais avec quelque précipitation qu'ils s'enfonçassent au plus épais du bois, les cris qui parvinrent jusqu'à leurs oreilles les avertirent bientôt du combat que soutenaient leurs compagnons restés en arrière. Il y avait quelque chose d'horrible dans ces accens de la voix humaine, altérée par la fureur, qui retentissaient seuls dans le silence de la forêt, comme un signal de destruction et de mort. Ils furent suivis d'une acclamation joyeuse : c'était le

*huzza* des vainqueurs ; puis, après quelques momens, pendant lesquels les Lombards avaient continué à presser leurs chevaux, on recommença à entendre les pas de ceux qui les poursuivaient ; alors le cavalier qui emportait Phanie resta seul, les deux autres se dévouant pour protéger encore sa fuite.

A ce nouvel incident succéda un long silence. Le cheval du ravisseur paraissait infatigable ; il franchissait avec la plus étonnante légèreté les obstacles qui entravaient la route. La jeune fille finit par renoncer à l'espérance d'être secourue, car il semblait que les Chérusques eussent perdu ses traces.

Mais au moment où le cheval arriva près d'un marais où la vue pouvait s'étendre, une flèche siffla, et vint le frapper au poitrail. Les hommes de l'Ouest n'avaient pas perdu leur temps à battre la forêt ; ils étaient venus attendre l'ennemi au bord de cette plaine, où il devait passer.

Au bruit de la détente de l'arc, le cavalier lombard avait poussé un rugissement sourd. Sa pensée rapide saisissait toutes les conséquences d'une rencontre inégale ; il devinait

qu'il était cerné, et il savait bien qu'il n'y avait plus de salut dans la fuite. Il sauta à terre, et déposa Phanie sur le gazon; alors seulement elle le reconnut : c'était le fils de Gérulfe. Affaibli par ses blessures de la veille, et seul contre un grand nombre d'ennemis dont on apercevait la tête au-delà des joncs du marais, il comprit que sa perte était certaine; alors il tira son poignard, et saisissant Phanie d'une main, de l'autre il appuya la pointe de l'arme sur sa poitrine, sans que l'infortunée jeune fille eût la force de faire un mouvement pour lui échapper.

« Wodan aime le sang humain, murmura-t-il en la regardant (et pourtant ce regard sombre s'adoucit en rencontrant les traits si délicats de sa faible victime); Wodan veut que je la tue... c'est un dieu cruel que le nôtre! »

Pendant que cette pensée traversait son esprit, sa figure, plutôt mâle que farouche, semblait perdre un peu de son expression menaçante. Il était jeune, brave, et ses idées d'honneur chevaleresque adoucissaient ce qu'il y avait de féroce dans le caractère de sa nation. Lui qui, la veille, avait combattu un

lion furieux, ne se sentait pas la force d'assassiner une femme. Phanie lut son indécision dans ses yeux, et, animée d'une vague sensation d'espérance, éleva ses mains suppliantes en murmurant le mot de grâce.

Il balançait; les ennemis accouraient, et l'heure fatale était venue pour lui-même : pourquoi n'aurait-il pas immolé une victime de plus, et peut-être la dernière que dût lui offrir le sort?

Quelque bref que fût ce moment d'irrésolution, il parut un siècle à celle qui voyait le poignard levé sur elle; mais quand elle entendit le sifflement d'une seconde flèche, quand elle vit le trait acéré s'enfoncer dans le flanc du Lombard, elle ferma les yeux, et une froideur mortelle se glissa jusqu'à son cœur; car elle ne douta plus de sa vengeance.

Le blessé tomba sur ses genoux; mais, faisant un dernier effort, il redressa la tête; et d'une main qui semblait de fer, il attira à lui la jeune fille tremblante. Cependant il y avait encore une sorte de pitié dans l'expression de sa figure, comme si la sensibilité du jeune homme et la générosité du Germain

luttaient en lui contre la soif de vengeance du guerrier mourant.

« Oh! ne me tuez pas! s'écria Phanie avec cette énergie soudaine et désespérée que donne au condamné l'aspect du supplice; que vous ai-je fait pour me tuer?

— « Tu sais quelle route ont prise ceux qui emmènent la prêtresse, répondit le Lombard avec l'accent du regret : il faut que tu meures; car, qui pourrait se fier aux promesses d'une fille du Midi? »

L'infortunée saisit de ses deux petites mains le bras robuste qui balançait le poignard sur sa tête, et, faisant un inutile effort pour le détourner, elle murmura : « Ayez pitié de moi; mon père est l'ami du guerrier qui vous a servi de parrain...... Oh! si Mallorix était ici! »

Quand le jeune homme entendit ce nom, ses traits, déjà contractés par la souffrance, semblèrent s'adoucir. « Jeune fille, murmura-t-il, ta nation a-t-elle un dieu? »

Elle fit un signe d'affirmation.

« Jure-moi donc par lui que tu ne révéleras point la route qu'a prise mon père.

— « Je le jure! s'écria-t-elle; je le jure par Hercule dont je descends!

— « Eh bien, repartit le guerrier dont la voix s'affaiblissait déjà, tu diras à Mallorix que j'étais reconnaissant. »

Tournant alors le visage du côté des Chérusques que l'on voyait accourir, il poussa un cri de guerre, et agita son poignard en signe de défi; puis il tressaillit et tomba.... il était mort.

L'impression qu'éprouva la jeune Marseillaise à cette vue fut celle d'un songe horrible qui arracherait la vie s'il pouvait se prolonger. Une sueur froide découlait encore de son front, quand ses regards reconnurent ceux qui l'avaient délivrée, et qui déjà se pressaient autour d'elle; c'étaient Hermann et Ségimund, suivis de quelques uns de leurs plus braves cavaliers : tous deux étaient pâles d'inquiétude et de colère; mais quand ils s'aperçurent qu'elle n'était point blessée, un vif sentiment de bonheur vint se peindre sur la figure de Hermann, et jetant un regard ému sur le corps du Lombard, comme s'il avait voulu le remercier d'avoir été généreux,

de la main il fit signe à ses gens de respecter ce cadavre. Pour le frère de Thusvelda, une seule pensée l'occupait : « Où est ma sœur! s'écria-t-il.

— « Oh! je ne puis le dire, repartit la jeune fille en frémissant; j'ai promis de me taire. »

Le visage du Chérusque devint sombre et livide. « Voilà leur reconnaissance, murmura-t-il d'une voix étouffée. Thusvelda, pourtant, avait bravé l'aurochs pour elle! »

A ce reproche amer, Phanie sentit des larmes rouler dans ses yeux; elle s'accusait elle-même d'ingratitude : car ce n'était, après tout, qu'un serment arraché par la violence qu'elle avait fait au Lombard; et souvent à Marseille on lui avait dit qu'une promesse était nulle quand elle n'était pas libre. Il est vrai qu'au fond de son cœur une voix secrète s'élevait contre ce mépris d'un engagement sacré; il est vrai qu'elle sentait confusément que c'était là le prix de sa vie, et que le Germain, en se fiant à sa parole, avait mérité qu'elle ne le trompât point. Mais elle était faible, timide, élevée chez un peu-

ple amolli : la colère du Chérusque l'effrayait. « Je vous apprendrai tout, balbutia-t-elle ; c'est vers le Nord qu'ils ont tourné : je les ai vus suivre les bords d'un ruisseau qui se jette dans le Rhin. »

Ségimund tressaillit ; à son étonnement elle vit qu'il ne s'attendait pas à ce qu'elle rompît sa promesse : il ne la remercia même point ; mais faisant sentir l'éperon à son cheval, il tourna bride et partit au galop.

Pour Hermann, il mit pied à terre ; mais son regard était triste et son front voilé, car elle venait de s'avilir à ses yeux.

« Phanie, lui dit-il d'une voix mélancolique, en lui tendant la main pour qu'elle se relevât, votre père est aussi un noble chef ; votre parole aurait dû être sacrée. »

Elle pâlit.

« Oh ! je sais que vos compatriotes pensent autrement, poursuivit le guerrier touché de sa douleur ; vous n'avez pu agir que comme une Romaine..... Mais (et ici sa voix devint plus faible), mais vous voilà en Germanie : et qui sait si vous devez revoir un autre ciel ! Phanie, ne pourriez-vous pas ressem-

bler à nos femmes?..... imiter Thusvelda?

— « Où en trouverais-je la force? » répondit-elle en baissant tristement les yeux, car une pensée de jalousie venait de se glisser dans son âme.

« On dit, répliqua Hermann d'un ton si bas qu'à peine put-elle l'entendre; on dit que le cœur d'une femme renferme plus de puissance que celui d'un guerrier. Peut-être, si vous aimiez un Germain.... si vous m'aimiez, Phanie! »

Il y avait, dans ce langage du chef si ardemment aimé, trop de douceur et trop d'amertume pour qu'elle pût y répondre autrement que par des larmes. Lui, la voyant pleurer, s'indigna contre lui-même; il la pressa dans ses bras, il tomba à ses genoux; et quoique les pleurs de la jeune fille coulassent encore, un sourire brilla sur ses lèvres, comme l'arc-en-ciel qui vient éclairer de ses riantes couleurs les derniers instans de l'orage.

Cependant les cavaliers de Hermann s'impatientaient de rester immobiles au lieu de reprendre la poursuite des ravisseurs. Il les comprit; il eut honte d'avoir oublié Thus-

velda, et se relevant avec précipitation : « A toi, dit-il; à toi pour la vie! Le combat m'appelle; mais ce n'est que pour un instant. »

— « Et vous me quittez! murmura Phanie avec effroi; n'est-ce pas assez de tant d'autres pour atteindre les Lombards? Thusvelda n'a-t-elle point Ségeste et Ségimund? »

L'amour est égoïste, et la jeune fille ne songeait pas qu'il y eût de la lâcheté dans ces paroles; mais elle s'en aperçut au nuage qui assombrit le front du chef. Hermann souffrait; cette incurable faiblesse de l'étrangère qu'il aimait jetait le découragement dans son âme; il prévoyait, et ce n'était qu'avec trop de certitude, que jamais il ne pourrait trouver en elle la compagne d'un guerrier. Son imprudent amour avait méprisé les obstacles que mettait entre eux la nature, et maintenant la nature lui faisait sentir qu'on ne peut méconnaître impunément ses lois.

« Adieu, dit-il à voix basse. Bérogast vous ramènera de l'autre côté du Rhin. Je reviendrai quand Thusvelda sera libre. »

Il la conduisit alors à l'un de ses cavaliers

qui la prit en croupe. Lui, sautant sur son cheval, et répétant son cri de guerre, poussa au plus profond du bois, suivi du reste de ses guerriers.

Quand Phanie l'eut perdu de vue, elle éprouva une tristesse profonde, qui ne lui laissait pas la force de penser à autre chose qu'à lui. Bérogast la ramenait lentement vers la frontière romaine; il était pensif lui-même, car ce n'était pas sans une sorte d'effroi qu'il avait vu le graaf de sa tribu aux pieds d'une femme du Midi.

Ils rencontrèrent, en approchant des bords du Rhin, des partis de cavalerie et des détachemens des légions qui s'étaient mis en mouvement pour poursuivre aussi les ravisseurs, mais dont la marche lente et mesurée ne paraissait pas pouvoir être fort inquiétante pour les cavaliers lombards. Bérogast en fit la remarque en souriant; il était fier de voir combien ses compatriotes avaient devancé ces soldats de l'Empire.

Tandis qu'il poursuivait sa route, regardant avec mépris ces troupes étrangères dont l'inutile secours ne devait avoir aucun effet,

Phanie crut reconnaître, au milieu d'un groupe de Romains, la noble et pâle figure de son père. Il était à cheval, devançant la plupart des officiers qui l'entouraient, et interrogeant des yeux l'épaisseur des bois et la profondeur des vallées, mais sans pouvoir encore distinguer sa fille que lui cachaient les rameaux des arbres, tandis que lui-même, placé au sommet d'un coteau découvert, se dessinait de loin sur les masses noires des rochers. Une pique grecque, au fer court et léger, mais aigu et tranchant, brillait dans sa main encore vigoureuse; et, quoiqu'il ne portât ni casque ni cuirasse, il y avait dans le feu de ses regards et dans la hardiesse de ses traits quelque chose de si fier et de si menaçant, que le soldat chérusque qui le reconnut aussi ne put s'empêcher de dire : « Oh! celui-là, du moins, est un chef, et saurait se venger; » puis, mettant sa main autour de ses lèvres pour que le son retentît plus loin, il s'écria de toute la force de sa grosse voix : « Par ici! par ici! les vautours de la tribu de Solling ont déjà coupé les ailes du Lombard. »

A cet appel, le vieillard tourna les yeux

de son côté, et entrevit, à travers les branchages, la robe et le turban de sa fille; alors le besoin de vengeance s'effaça de ses regards, et la pique tomba de sa main; il ne voyait plus que Phanie rendue à sa tendresse.

Un moment après, ils étaient dans les bras l'un de l'autre; mais Phanie n'avait pas la force de parler, et ses larmes seules exprimaient son émotion : plus maître de lui-même, l'Héraclide lui raconta le premier comment la nouvelle de son malheur ne lui était parvenue que bien tard; et tandis qu'il tâchait d'apaiser la colère de ceux des chefs qui étaient demeurés les derniers dans le forum. Depuis ce moment, il s'était mis à sa recherche, d'abord seul, et courant au hasard, puis rejoint et guidé par quelques militaires qui lui avaient donné un cheval.

En faisant ce récit, il semblait oublier toutes ses souffrances; car elle lui était rendue, il la voyait, il la touchait de ses mains; mais quand il la vit pâlir, se couvrir le visage et se pencher tremblante sur sa poitrine, alors ses inquiétudes se réveillèrent. Il n'osa pas l'interroger; mais, s'adressant au Chérusque, il

lui demanda en frémissant comment il l'avait retrouvée.

« La piste d'une troupe de guerriers est plus facile à suivre que celle d'un cerf, répliqua le Germain en souriant à demi ; nous avons couru après les Lombards, nous avons tué ceux qui osaient nous attendre, et Hermann m'a chargé de te rendre ta fille.

— « Hermann ! répéta le vieillard d'une voix émue ; c'est encore Hermann qui l'a sauvée ! »

Cette fois Bérogast prit un air grave : « Il l'aurait fait, dit-il en secouant la tête, mais il a été prévenu. Je ne sais quelle main a décoché les flèches qui ont abattu le ravisseur ; personne de nous n'avait d'arc ni de carquois, et nous n'avons pas vu d'archer.

— « Oui-dà ! reprit l'un des cavaliers qui arrivait en ce moment (c'était le vieux Popilius) ; est-ce que les coups étaient bons ?

— « L'une des flèches s'est enfoncée jusqu'aux barbes dans le corps du cheval.....

— « C'est cela, interrompit le vétéran. Par Jupiter ! je m'en doutais ; ce sera Cariovalda. »

Comme il achevait ces mots, l'on découvrit le Batave qui sortait du bois seul, et laissant aller son cheval au pas. De longues traces de sang sillonnaient sa poitrine nue; il avait un arc à la main, mais son carquois était vide.

Il tressaillit en voyant qu'on le regardait, et, au mouvement qui lui échappa, l'on eût dit qu'il voulait fuir; mais, comprimant bientôt son émotion, il continua à s'avancer au pas sans montrer ni empressement ni timidité; seulement il remit son arc derrière le dos, et ramena son manteau blanc sur ses épaules, comme pour ne pas laisser apercevoir les traces des combats qu'il avait livrés.

« Vous verrez, dit Popilius à l'Héraclide, qu'il ne nous dira pas ce qu'il a fait dans le bois : il y a des gens qui se vantent d'exploits imaginaires; mais un Germain, tant qu'il est de sang-froid, ne parlera pas plus de ses propres actions que s'il en avait eu honte.

En effet, le jeune chef, en arrivant près des cavaliers, les salua d'un air presque indifférent; et il allait continuer sa route sans leur

adresser la parole, lorsque le vétéran, élevant sa grosse voix, lui demanda si Thusvelda était sauvée, puisqu'il revenait.

« Non, répondit Cariovalda un peu confus; » et le regard timide qu'il jeta sur Phanie semblait dire : « Ce n'était que pour vous que je tremblais.

— « Et combien as-tu tué de Lombards? » reprit Popilius.

Il garda le silence.

« Oh! tu as beau faire, poursuivit le Romain en riant, ton carquois vide te trahit, et voilà un Chérusque qui a reconnu tes flèches. »

A la rougeur qui couvrit le front et les joues du Batave, on ne put douter que Popilius n'eût deviné juste. Androcare, touché jusqu'au cœur de ce nouveau bienfait et du soin généreux que le jeune homme avait voulu mettre à le cacher, s'arracha des bras de sa fille pour courir à lui et le presser sur sa poitrine. Pour Phanie, elle restait les yeux fixés à terre, la bouche muette, les joues décolorées; un froid mortel semblait glacer le sang dans ses veines; elle voyait combien elle

était aimée du Batave ; mais cet amour profond, dévoué, véritable, lui faisait mieux sentir que ce n'était pas là l'attachement qu'elle avait inspiré à Hermann. Celui qui l'aimait n'avait vu qu'elle dans le monde, tandis qu'auprès d'elle son heureux rival n'avait presque parlé que de Thusvelda.

---

## CHAPITRE XXIV.

---

### La Forêt de Teutsch.

Depuis le moment où les deux captives avaient été séparées l'une de l'autre, les ravisseurs de la jeune prêtresse s'étaient enfoncés dans les gorges des montagnes, alors désertes, qui forment aujourd'hui l'une des contrées les plus industrieuses et les plus intéressantes de l'Allemagne. Ils n'y rencontrèrent pas même de chasseurs ni de bergers, parce que cette partie de la Germanie venait d'être cédée à l'Empire par la nation des Sicambres, qui avait reçu en échange une nouvelle demeure de l'autre côté du Rhin. Il était

donc facile de le parcourir sans rencontrer d'obstacles; cependant, par surcroît de précaution, les Lombards se divisèrent encore : plusieurs petits groupes restèrent un peu en arrière pour se laisser apercevoir et donner encore le change aux Chérusques. L'ambassadeur, avec deux de ses plus braves guerriers, continua rapidement sa course, entraînant la malheureuse Thusvelda, dont le cheval, dressé par Gérulfe lui-même, n'obéissait qu'à la voix de son maître.

L'horreur de cette affreuse situation n'avait point abattu le courage de la fille de Ségeste; aucune frayeur ne se peignait sur sa figure noble et résignée. Souvent le Lombard lui adressait des railleries amères ou de cruelles menaces; mais elle ne répondait que par des regards dédaigneux.

Vers la fin du jour, ils arrivèrent au bord de la Lippe, et, après avoir traversé cette rivière, les ravisseurs donnèrent quelque repos à leurs coursiers; mais ils ne permirent point à Thusvelda de mettre pied à terre, et le cheval qui la portait resta chargé de son fardeau. L'ambassadeur, qui connaissait cette

partie de la contrée, savait qu'ils n'étaient pas très loin du territoire des Chérusques. « N'est-ce pas la forêt de Teutsch que nous apercevons là, sur la gauche? demanda-t-il d'un air de triomphe; notre prisonnière peut distinguer d'ici les arbres sacrés qu'elle ne reverra plus! »

La captive, levant les yeux dans la direction qu'il indiquait de la main, aperçut en effet les cimes de ces montagnes qui conservent encore, en allemand, le nom de *Teutoburger-Wald*. C'était là le grand temple des tribus de l'Ouest, la forêt sainte où elles se réunissaient pour adorer ensemble le Père commun de leur race. En reconnaissant ces lieux chers et sacrés, elle pâlit; elle avait eu la force de supporter son malheur, mais non pas le triomphe du Lombard sur sa nation.

Un sourire moqueur brilla sur les lèvres flétries du vieux Gérulfe; il était vengé. « Le dieu des Suèves est un grand dieu, reprit-il avec affectation; ce sera beaucoup d'honneur pour la prêtresse de Teutsch, si on lui fait la grâce d'être admise parmi les femmes qui conduisent les victimes à l'autel de Wodan! »

A ce nouvel outrage, la fière Thusvelda retrouva toute la fermeté de son âme; elle répondit d'une voix assurée : « Que les filles des Lombards aident à verser le sang humain dans les horribles sacrifices de leur nation! une femme Chérusque préférerait la mort à cette souillure.

— « Elle blasphème! s'écrièrent les deux serviteurs du vieillard; nous la livrerons aux prêtres de la forêt Sémane! Wodan est le père des dieux! »

La captive resta muette un moment, comme si quelque autre pensée eût absorbé son attention; ses yeux, à demi baissés, s'étaient tournés rapidement du côté de l'Ouest, et l'on eût dit que le vent qui gémissait sur les bords de la rivière apportait à son oreille attentive quelque chose de plus qu'un vain bruit. Elle releva enfin la tête, et, regardant en face les deux guerriers : « Enfans du père des dieux, dit-elle avec un sourire de mépris, préparez-vous à la fuite; les enfans de Teutsch vous ont aperçus. »

Elle parlait encore que l'on découvrit, de l'autre côté de la Lippe, et à une distance

d'un quart de lieue, deux hommes couverts de sang et de poussière; ils étaient à pied, soit que leurs chevaux n'eussent pu continuer à les porter jusque-là, soit qu'ils les eussent perdus dans un combat précédent; mais, à peine le meilleur coursier eût-il pu lutter de vitesse avec eux, tant on les voyait bondir légèrement par-dessus les buissons dont la plaine était hérissée. Cependant, la fière Thusvelda soupira en les apercevant; c'étaient bien des vengeurs, mais ce n'était pas son père ni son frère!

Peut-être quelques-uns des ravisseurs s'étaient-ils flattés d'abord que ces deux hommes qu'ils venaient d'apercevoir ne songeaient pas à les combattre, car ils les reconnaissaient pour des ennemis des Chérusques, pour des champions de leur maître, en un mot pour des chefs du Nord; mais ni Gérulfe ni la captive ne se méprirent un seul moment au dessein qui les amenait, car c'étaient Gerrits le Frison, et Mallorix le Cauque. A leur vue, le féroce vieillard frémit de colère et de crainte, tandis que la belle Chérusque attachait sur eux des regards pleins d'émotion et

de reconnaissance. Elle comprenait que ces deux braves guerriers, étrangers au complot de son ennemi, avaient senti leur honneur intéressé à prouver par des faits éclatans que l'appui qu'ils avaient offert au Lombard n'allait pas jusqu'à tremper dans son crime. Aussi avaient-ils fait des efforts incroyables pour atteindre les premiers ses ravisseurs, et déjà leur scramsax s'était teint plus d'une fois du sang des soldats de Gérulfe, qui essayaient en vain de leur disputer le passage.

Dans l'endroit où ils avaient enfin aperçu celui qu'ils poursuivaient, il leur eût été facile de le surprendre en se glissant le long des roseaux et des plantes aquatiques déjà hautes et touffues qui bordaient la rivière; mais ni l'un ni l'autre n'aimait à employer de semblables ruses. « Frère, dit le Frison au Cauque, c'est ici un marais, et les Suèves ne nous échapperont pas sur pareil terrain : faisons-leur donc beau jeu, puisque d'ailleurs l'avantage est pour nous; ils seront aussi gênés sur ce sol humide et glissant que nous pourrions l'être s'il fallait les poursuivre dans les montagnes où ils ont le malheur de vivre. »

Le Cauque ne répondit que par un sourire d'approbation, et tous deux, dédaignant de se cacher, sortirent des taillis qui les dérobaient aux regards de leurs adversaires. A mesure qu'ils s'avançaient, le marais devenait plus profond, et il aurait paru inaccessible à des hommes d'une autre race. Mais Gerrits et Mallorix, nés au bord de ces lacs sans nombre que formait alors le Rhin épanché à la surface de la Frise et de ce qu'on appelle encore aujourd'hui le Pays d'eau, savaient se frayer un chemin à travers tous les obstacles. Chacun d'eux portait outre son poignard une longue pique, dont il se servait pour sauter d'une touffe de joncs à l'autre, comme les habitans modernes des mêmes contrées emploient les grands bâtons qu'ils nomment spingstock. Leur coup d'œil était sûr, leur pied ferme, et leur agilité répondait à leur force; aussi la rapidité de leur course laissait-elle à peine à leurs ennemis le temps de la réflexion.

Le ravisseur n'hésita point. Un combat pouvait lui arracher sa proie, et sa haine était trop violente, sa vengeance lui avait coûté trop cher, pour qu'il voulût courir une

chance si douteuse. Il fit un signe à ses deux compagnons qui, mettant la lance à la main, se préparèrent à repousser ceux qui les poursuivaient. Pour lui, il s'élança sur son coursier, et prenant par la bride celui de Thusvelda, il la força de l'accompagner dans sa fuite.

Alors Gerrits et Mallorix regrettèrent, mais trop tard, leur confiante loyauté. S'ils avaient usé d'adresse, ils auraient pu forcer le ravisseur à se défendre; maintenant il leur échappait de nouveau, et peut-être pour longtemps : furieux, ils se jetèrent comme des lions sur les deux ennemis qui leur restaient.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Les chevaux du vieux Gérulfe et de sa victime étaient de cette fameuse race des coursiers sarmates qui passait pour infatigable; quoiqu'ils eussent fait plus de vingt lieues dans le cours de cette journée, ils semblaient encore dévorer l'espace, et Thusvelda, rapidement emportée vers les hauteurs couvertes de bois qui s'étendaient au nord de la rivière, ne put voir quel fut l'événement du combat entre les chefs du Nord et les deux Lombards. Renfermant dans son sein l'émo-

tion qu'elle éprouvait, elle se laissait entraîner en silence. La nuit s'approchait déjà, et un brouillard grisâtre s'élevait des marécages; il devenait difficile de distinguer les montagnes et de diriger la course des chevaux. Bientôt l'on ne put continuer à faire route au hasard; seulement la jeune prêtresse croyait quelquefois reconnaître de grands arbres, qui étendaient leurs rameaux gigantesques comme les bras d'un fantôme noir.

Le Lombard avait compté diriger sa course d'après les étoiles, mais le brouillard lui ôta cette ressource; et au bout de quelques heures, quand les chevaux épuisés tombèrent de fatigue, il se trouva complétement égaré. Il était alors dans un bois; il fit mettre pied à terre à sa captive, et l'attacha au tronc d'un arbre : puis, laissant les chevaux chercher quelque pâturage, et brouter les bourgeons des chênes, il attendit en silence, mais sans fermer la paupière, que la clarté reparût.

Si quelque lueur subite eût pu éclairer ce bois solitaire, c'eût été un étrange spectacle que celui de ce vieillard, assis à côté de sa proie, l'œil fixé sur elle, et trouvant dans sa

haine la force de ne sentir ni la fatigue, ni le sommeil. Thusvelda aussi, calme, résignée et fière encore; Thusvelda, plus belle peut-être de son orgueil germanique que de son éclatante beauté, eût offert aux regards d'un artiste un modèle presque inimitable. L'énergie égale du caractère de ces deux êtres si différens avait quelque chose de grand, de hardi, de sauvage, que la civilisation efface de notre âme et de nos traits : c'était comme ces ouvrages rudes et puissans de la nature, auprès desquels paraît si petite et si froide la symétrie compassée de nos monumens.

Quand les premières lueurs du crépuscule annoncèrent le jour, le Lombard s'aperçut que le bois n'offrait au loin aucune éclaircie, et il commença à craindre de s'être entièrement écarté de sa route. Il hésita un moment; son orgueil répugnait à consulter sa prisonnière; mais il y allait de la vie de ne pas prendre une fausse direction, car une erreur pouvait le jeter dans les mains des Chérusques; il se leva d'un air sombre, et s'approchant de Thusvelda, la tête baissée, il murmura, en rougissant de honte et de dépit : « Où sommes-nous? »

La prêtresse eût pu essayer de l'induire en erreur, mais son âme hautaine rejetait bien loin la pensée de l'artifice ou de la dissimulation; elle repartit sans balancer, et peut-être avec une secrète et orgueilleuse satisfaction : « Nous sommes dans la forêt de Teutsch! »

Le vieillard ne répondit pas un seul mot; mais les rides de son front semblèrent se creuser davantage. Il siffla, pour faire venir les chevaux qui s'étaient écartés; mais à ce signal il crut entendre au loin un bruit plus faible et moins régulier que celui des pas d'un quadrupède. Il allait se coucher à terre, pour mieux le distinguer, quand Thusvelda sourit d'un air dédaigneux, et lui dit : « Épargne-toi cette peine; ce que tu cherches, je te l'apprendrai. L'oreille des Suèves est bien sourde, puisqu'ils ont tant de peine à reconnaître les pas d'un Chérusque! »

A ce nom, les cheveux du Lombard se hérissèrent, et un sang enflammé revint colorer ses joues, car son premier sentiment était de haine, et non pas de crainte. Toutefois, le danger d'une telle rencontre se représentant

à son esprit, il retourna la tête vers sa prisonnière, et reprit d'une voix rauque : « Est-ce pour m'abuser, ou pour me fléchir, que tu profères ces mensonges? »

Pour toute réponse, elle le regarda fixément; et lui, lut dans ce regard tant de mépris et de hauteur, qu'il acquit la conviction qu'elle n'aurait pas même daigné le tromper. Il pâlit, mais incapable de renoncer à sa vengeance, il ne songea plus qu'à jouir des tortures de celle qui le bravait si audacieusement. « Espères-tu donc, lui dit-il, que ton Dieu va t'arracher de mes mains, ou que pour éviter peut-être un péril momentané, je vais te rendre à tes compatriotes? Non! non! fille de Ségeste; tu mourras!

— « Teutsch est le plus grand des dieux, répondit la jeune fille avec sérénité, il a choisi cette forêt pour son temple, et sa prêtresse a trouvé grâce devant lui, puisqu'il a voulu que son tombeau fût dans ce sanctuaire. Où est l'autel de Wodan, et la forêt des Suèves? Teutsch n'a pas permis qu'on lui enlevât celle qui le reconnaît pour aïeul : je mourrai contente. »

Le Lombard rougit de fureur, car il voyait sa victime triompher encore au moment même où elle allait tomber sous ses coups, et il savait bien qu'elle n'avait pas peur de mourir; il tira son glaive ; mais l'idée qu'une prompte mort ne la ferait pas souffrir retenait son bras. Tout-à-coup il sourit. « Tu vivras, dit-il; mais tu vivras mutilée ; je te rendrai hideuse, incapable de servir ton dieu! insupportable à toi-même! Tu seras la honte de ta famille et l'horreur de ta nation! » Puis il ajouta avec un grincement de dents : « Une belle prêtresse! sans oreilles et sans nez! »

L'impitoyable vieillard était assez cruel pour exécuter cette horrible menace, et il allait infliger à l'objet de sa haine ce supplice dont la barbarie souriait à son cœur envenimé. Déjà son glaive brillait! déjà il levait le bras!....... Par un raffinement de férocité, il se retourna en ce moment pour voir si le Chérusque, qu'il avait entendu, s'approchait déjà et pouvait être témoin de sa vengeance; peu lui importait d'être ensuite égorgé lui-même.

Une joie infernale brilla dans ses yeux en

découvrant une tête haute et blonde qui se dessinait au-dessus des branches du taillis ; et quand ses regards rencontrèrent ceux de celui qui s'approchait, ils tressaillirent et semblèrent tous deux comme accablés, l'un d'horreur, l'autre de l'excès de sa surprise et de son triomphe ; car celui qui allait assister au supplice de Thusvelda, c'était Hermann.

« Regarde ! regarde ! lui cria de loin Gérulfe. Oh ! si tu avais ton arc et tes flèches ! Mais ton épée ne porte pas si loin, Hermann ! et tu vas voir comment je me venge !.... »

En parlant ainsi, il porta un coup qui devait mutiler à jamais la plus belle et la plus noble des filles des Chérusques ; mais un mouvement de Thusvelda fit glisser le fer, et elle ne fut atteinte qu'à l'épaule où la lame acérée s'enfonça profondément.

A ce spectacle horrible, Hermann, que la surprise et la douleur semblaient d'abord avoir pétrifié, saisit tout-à-coup sa hache d'armes par un mouvement presque machinal, et, quoique le Lombard fût trop éloigné pour qu'il pût se flatter de l'atteindre, cependant le désespoir lui fit tenter un effort dont

sa raison ne prévoyait que trop l'inutilité. La fureur qui l'animait en ce moment avait quelque chose de fébrile et de convulsif qui donnait à son bras une force si prodigieuse que l'instrument de mort s'échappa de sa main en sifflant, et que les branches d'arbres qui se trouvèrent sur son passage tombèrent comme brisées par la foudre. Étonné lui-même de l'effort qu'il avait fait, le guerrier conçut une légère espérance ; il suivait des yeux la courbe que décrivait la hache, et tressaillit en voyant qu'elle dépassait de beaucoup sa portée ordinaire ; un moment même il crut qu'elle atteindrait son ennemi ; mais il la vit toucher terre à quelques pas seulement du farouche vieillard..... et alors il ferma les yeux pour échapper à l'effroyable tableau du meurtre de Thusvelda ; une sueur froide baignait son front, et ses genoux chancelaient.

Après un instant d'angoisse et de souffrance inexprimable, il releva la tête en tremblant, et crut être le jouet d'un rêve, quand il aperçut la prêtresse encore vivante et sans autre blessure que celle qu'elle avait reçue à l'épaule. Le Lombard était tombé à la ren-

verse, et un grand dogue noir le tenait à la gorge. Comment ce prodige s'était-il opéré, et à quel inconcevable hasard Thusvelda devait-elle la vie ? Ce fut ce qu'il ne put comprendre ; car il paraissait inexplicable qu'un guerrier tel que Gérulfe, armé comme il l'était, se fût laissé terrasser par un chien, et la distance ou l'émotion avaient empêché le Chérusque de s'apercevoir que sa hache, au lieu de s'enfoncer dans la terre en tombant, avait rebondi plus loin et blessé au talon le farouche vieillard. Telle avait été la cause de sa chute. Le chien de Mallorix l'avait trouvé à terre, et n'avait pas eu de peine à l'empêcher de se relever ; il allait même l'étrangler, si son maître, qui accourait, ne lui eût fait lâcher prise.

Couper les liens qui enchaînaient la jeune prêtresse, et garrotter avec de fortes courroies les pieds et les mains de son cruel ennemi, ce ne fut pour le Cauque et pour son frère d'armes qui le suivait que l'affaire d'un moment. Leurs cris, leurs gestes animés, leurs bonds joyeux attestaient le plaisir que leur faisait éprouver le double succès ; et à les

voir, il eût été impossible de soupçonner que ces deux hommes, qui montraient tant de vigueur et de souplesse, n'eussent pas pris un instant de repos depuis près de vingt-quatre heures. Pour le Lombard, il ne faisait aucun mouvement, il ne donnait aucun signe de vie ; en perdant l'espoir d'échapper aux vengeurs de Thusvelda, il avait repris la fermeté stoïque du sauvage vaincu, et la force d'âme avec laquelle il étouffait jusqu'à sa fureur eût encore pu satisfaire l'orgueil des Lombards.

Pendant ce temps, Hermann restait immobile à l'endroit où il s'était arrêté pour lancer sa hache. Les diverses sensations d'une nature si opposée qui venaient d'émouvoir tour à tour son âme ardente, l'avaient jeté dans un trouble qui semblait engourdir ses sens ; ses regards étaient attachés sur celle qu'il avait vue conserver, dans une situation si horrible, un courage plus grand que le danger. Il suivait des yeux tous ses mouvemens, et il éprouvait une sorte d'admiration religieuse, tandis que Thusvelda, faible et pâle, rejetant avec modestie ses longs cheveux sur ses épaules, car elle s'était dégagée

avec empressement de son manteau lombard, remerciait de sa délivrance, d'abord le dieu de son pays vers lequel s'élevaient ses mains ensanglantées, puis les vaillans chefs du Nord qui l'avaient secourue. Elle rougit ensuite en rencontrant les regards du jeune Chérusque, auquel elle n'adressa qu'un timide sourire; mais le guerrier se sentit heureux de cette simple marque de reconnaissance; c'était le remercîment d'une sœur à son frère, et Thusvelda n'avait pas confondu son compatriote avec les étrangers.

« Fille de Teutsch, lui dit le bon Gerrits avec l'expression d'une bienveillance toute paternelle, ce prisonnier que nous venons de faire pourrait nous être disputé par Hermann.....; mais, en te le donnant, nous serons sans doute d'accord avec lui; le Lombard est à toi..., tu peux en faire ton esclave ou le livrer à la vengeance de tes proches.....! Cependant, n'oublie pas qu'il a aussi beaucoup souffert et que ses cheveux sont gris; une mort lente serait un double supplice.....

— « Ne perds pas de vaines paroles, chasseur, interrompit la voix rauque du prison-

nier, les Chérusques sont de lâches ennemis; mais un Lombard défie leur rage impuissante! »

Sans montrer ni colère, ni émotion, Thusvelda s'approcha de lui, et le féroce vieillard resta stupéfait de ne plus voir sur cette belle figure l'expression de hauteur et de dédain qui l'avait naguère animée. La jeune prêtresse semblait avoir oublié son injure et ses périls, pour ne plus voir dans son ennemi qu'un homme souffrant. « Gérulfe, lui dit-elle avec douceur, ne sais-tu pas que c'est ici le temple de Teutsch? Ces arbres, que nous révérons, protégent celui qu'ils couvrent de leurs rameaux, et le mettent à l'abri de notre ressentiment. Quel homme de l'Ouest oserait souiller d'un meurtre la forêt sainte? Teutsch a horreur de ce sang humain dont se repaît votre Wodan; les liens, les chaînes, l'esclavage, blessent aussi les regards de notre dieu. Tu es libre.

— « Libre! répéta le captif en faisant un brusque effort comme pour se relever.... puis, laissant retomber sa tête sur le gazon, il murmura d'une voix sourde : « Insensé que je suis, de l'avoir pu croire un seul moment! »

Sans lui répondre, la belle Germaine se tourna vers ses libérateurs. « Mallorix, dit-elle, je vous prie de couper ses liens ; et vous, Gerrits, donnez-lui son coursier. »

Le moment d'après, Gérulfe était libre, et, après avoir mis un premier appareil sur sa blessure, les deux chefs l'avaient aidé à remonter à cheval. Il était muet de surprise et d'humiliation, et aussi de reconnaissance : « Jeune fille, s'écria-t-il enfin, tu m'as vaincu !..... » Puis, se penchant sur le cou du noble animal qui le portait, et l'encourageant de la voix, il le lança au plus profond de la forêt et ne tarda pas à disparaître.

Gerrits et Mallorix l'avaient suivi des yeux; quand ils retournèrent la tête, ils virent Thusvelda pâlir, chanceler et tomber à la renverse. Jusqu'alors elle avait caché les souffrances atroces que lui faisait ressentir sa blessure, dans la crainte que rien ne pût empêcher ses libérateurs de la venger; mais, quand elle vit Gérulfe à l'abri de leurs coups, elle cessa de faire effort pour lutter contre la douleur, la nature reprit son empire, et elle tomba sans connaissance.

Les deux chefs poussèrent un cri de surprise et de crainte; ils ne savaient à quoi attribuer cette chute imprévue, et s'effrayaient du sang qui jaillissait sur les vêtemens de la prêtresse. Mais avant qu'ils eussent le temps de se pencher pour la secourir, Hermann était là. A peine la hache du vaillant Chérusque avait-elle naguère traversé l'espace avec plus de rapidité que lui-même ne franchit la distance qui le séparait de la jeune fille. Gerrits et Mallorix le virent tomber au milieu d'eux, s'agenouiller à côté de Thusvelda; soulever sa tête et la déposer sur son genou; puis, d'une main tremblante, il écarta ses cheveux épais, et il frémit en découvrant la large blessure d'où le sang jaillissait à gros bouillons. « Du secours! du secours! murmura-t-il d'une voix altérée; où sont les prêtres de Teutsch? où sont les matrones des Chérusques?

— « Hermann, balbutia Gerrits, je vais chercher de l'eau fraîche dans ma gourde... »

Le graaf secoua la tête; il ne partageait pas la confiance de l'honnête Frison dans les vertus de son élément favori, et il eût donné la

moitié de sa vie pour voir arriver un prêtre ou une femme de sa propre nation. Ses yeux erraient au hasard sur les vieux chênes d'alentour, comme s'il eût voulu leur demander des souvenirs ou des indices. Tout à coup il tressaillit, soit qu'il vînt de reconnaître l'endroit où il se trouvait, ou que sa vue perçante eût découvert une route à travers l'épaisseur du bois. « Nous pouvons être entendus, murmura-t-il en saisissant avec un mouvement presque convulsif le cornet suspendu à sa ceinture; je sais où nous sommes : ma mère n'habite pas loin d'ici. » Et appuyant sur ses lèvres le cornet d'ivoire, il en tira un seul son, rauque, prolongé, terrible; un son si fort, que sa puissance brisa et fit éclater le fragile instrument qui l'avait rendu; puis, épuisé d'un tel effort, il laissa retomber sa tête sur sa poitrine.

Au nom de la mère de Hermann, bien des souvenirs s'étaient réveillés dans l'âme de Mallorix; il prêtait l'oreille avec inquiétude aux moindres sons qu'apportait le vent, et bientôt on vit une rougeur foncée colorer sa mâle figure, tandis qu'il murmurait : « Tu

ne t'étais pas trompé; le cor de Siginer a été entendu. »

Un faible sourire passa sur les lèvres du Chérusque. « Quinze ans se sont passés, dit-il, depuis que mes pas ont foulé pour la dernière fois le sol de la Germanie; et cependant mon cœur avait conservé le souvenir de ces arbres. Nous ne sommes ici qu'à une demilieue de Tanfane : c'est le territoire que les gardiens de la forêt ont assigné à ma famille, et ma mère y séjourne chaque fois qu'elle vient de ce côté du Wéser. » Puis reportant les yeux sur celle dont il soutenait la tête décolorée, il reprit en soupirant : « Pourvu qu'il ne soit pas trop tard ! »

Le son des cors retentissait déjà au loin. On ne tarda guère à distinguer les pas des chevaux et les aboiemens des chiens. Puis apparurent des cavaliers montés à poil, armés de javelines, et suivant la trace des grands lévriers qu'ils animaient de la voix. Un étranger les eût sans doute pris pour des chasseurs; mais Hermann reconnut sans peine les coureurs de sa tribu. Il était évident qu'ils avaient

entendu son appel, et qu'ils le cherchaient.

« Ici! ici! enfans de Solling, s'écria-t-il avec transport; ici, pour Thusvelda! » Et les cavaliers qui entendirent sa voix répondirent par des acclamations.

« A présent, dit Mallorix, en s'efforçant d'étouffer son trouble, à présent, Hermann, je te quitte. J'ai vu flotter une robe de pourpre, et ta mère guérira cette jeune fille, cette fée, que nos mains grossières ne doivent pas toucher. »

En achevant ces mots, il fit un pas comme pour se retirer; mais soit que ses jambes engourdies après une si longue course refusassent de le soutenir, soit que sa faiblesse eût quelque autre cause, il chancela et fut obligé de s'appuyer sur Gerrits.

« Écoute-moi, Mallorix! s'écria Hermann d'un ton ferme et résolu; si tu t'éloignes, si tu t'exposes à traverser seul le pays des enfans de Teutsch, je jure que je t'accompagnerai pour veiller à ta défense, dussé-je abandonner Thusvelda et ne pas embrasser ma mère. Veux-tu donc que je passe pour le

plus ingrat des hommes, ou désires-tu mettre encore du sang entre les Cauques et les Chérusques? »

Le plongeur ne répondit que par un léger mouvement de tête : un grand combat se livrait dans l'âme de ce guerrier intrépide; l'orgueil, la haine nationale, et peut-être aussi la raison, lui disaient qu'il fallait éviter les Chérusques; mais il avait aperçu la robe d'une femme, et la puissance d'un souvenir d'amour était plus forte que sa raison, sa haine et son orgueil. Il se décida à demeurer auprès de la jeune blessée, quelles que pussent en être les conséquences.

Le spectacle qu'offrit quelques minutes plus tard cette partie sauvage et reculée de la forêt de Teutsch eût fait l'admiration et le désespoir d'un artiste; à mesure que les coureurs chérusques s'approchaient du graaf de leur tribu, dont ils avaient reconnu le cor, et qu'ils distinguaient déjà à sa longue chevelure et à sa ressemblance avec son père, quelques uns s'arrêtaient en jetant des cris de joie, les autres poussaient à lui en agitant leurs javelines au-dessus de leurs têtes; mais

à l'aspect de la prêtresse évanouie, leurs fronts se rembrunissaient, l'inquiétude et une vague défiance, une colère encore sans objet, succédaient à leur premier transport; ils ralentissaient leur course, et une morne douleur éclatait jusque dans le cri de guerre dont ils saluaient leur chef. Lui ne les voyait pas; il n'apercevait que les femmes qui apparaissaient au loin, et dont les voiles flottans se dessinaient sur les troncs noirs des chênes. Une de ces femmes, montée sur une cavale aussi blanche que la neige, précédait les autres; ses yeux brillaient: ses bras s'étendaient en avant; toute l'âme du guerrier s'élançait vers elle. Plus d'une fois il sembla près de se lever pour voler à sa rencontre, comme s'il eût oublié que sur ses genoux reposait la tête de Thusvelda; puis il baissait les yeux en frémissant, et paraissait ne plus songer qu'à la jeune fille.

Vêtue de pourpre et de blanc, comme les plus nobles des Germaines, et suivie d'un nombreux cortége de femmes et de guerriers, celle qui partageait avec la prêtresse mourante les pensées, l'attention, et peut-être

aussi le cœur du Chérusque, paraissait encore jeune, tant elle conservait de fraîcheur et de beauté; mais dans ses regards pleins d'amour et de bonheur, on ne pouvait méconnaître l'âme d'une mère. Grande et majestueuse, les anneaux d'or de sa chevelure et l'azur brillant de ses yeux semblaient adoucir ce que le sentiment de sa dignité répandait de hauteur sur sa figure; car ce ne pouvait pas être un cœur faible et timide qui battît dans la poitrine de la veuve d'un chef comme Sigimer. Quel que fût l'empressement avec lequel elle s'était élancée à la rencontre de son fils, elle retint bientôt la bride de sa cavale, et parut vouloir s'arrêter comme si elle eût attendu qu'il vînt lui-même au-devant d'elle. Déjà elle sentait une sombre rougeur se répandre sur son front, déjà sa fierté blessée luttait contre sa tendresse maternelle, lorsqu'elle distingua ce qui le retenait immobile. Elle tressaillit alors; elle accourut; elle sauta à terre et prit la jeune fille dans ses bras. Hermann à son tour était oublié.

Un cercle de femmes se forma autour d'elle : aucune ne prononça une seule parole; elles

semblaient retenir leur haleine, tandis que la mère du guerrier sondait la blessure de la prêtresse, et mettait un premier appareil sur la plaie. Tous les regards l'interrogeaient, et la même inquiétude se peignait dans tous les yeux; déjà l'expression altière de la figure de la noble Germaine avait fait place tout à coup à un sentiment profond de tendresse, de pitié, de dévouement. C'est que l'orgueil germanique de la mère de Hermann n'était pas comme notre vanité mesquine, le fruit empoisonné de l'égoïsme et de la bassesse, mais qu'il prenait sa source dans l'exaltation d'une âme forte et pure, dans la religion de l'honneur et dans la conscience de la vertu. Penchée sur Thusvelda évanouie, la veuve de Sigimer, épiant un mouvement de ses lèvres, invoquant un battement de son cœur, se fût offerte, même aux yeux d'un Romain, comme la plus belle et la plus sublime des femmes, tandis qu'il fallait un Germain pour reconnaître la même âme, ardente et généreuse, dans la mère qui s'arrêtait pour attendre les caresses de son fils. Mais dans l'une et l'autre situation, Hermann l'avait également com-

prise, et l'avait contemplée avec le même amour. Debout derrière lui, Mallorix en proie à l'agitation la plus violente ne pouvait cacher l'impression que faisait sur son cœur la vue de cette Aurinie si long-temps et si sincèrement aimée. Ses genoux tremblaient et ses yeux se remplissaient de larmes. Plus calme, quoique bien loin d'être indifférent au danger de Thusvelda et à l'agitation de son ami, Gerrits-le-Frison sentait se hérisser les poils de sa barbe quand son regard rencontrait le coup d'œil menaçant ou railleur des jeunes Chérusques, dont l'antipathie pour les hommes du bord de la mer éclatait encore même dans ce moment de joie et d'inquiétude.

Quand l'appareil eut été mis sur la blessure, et que la prêtresse eut repris connaissance, la noble Germaine se leva et tourna les yeux vers son fils. Il était déjà à genoux devant elle. Un moment elle demeura immobile et tremblante, car toute la force de sa volonté suffisait à peine pour retenir l'élan de son cœur et pour l'empêcher de tomber dans les bras de ce fils bien aimé, qu'elle retrouvait enfin après quinze ans d'absence. Mais la veuve de

Sigimer sut rester maîtresse d'elle-même. Elle posa lentement les mains sur le front du jeune homme, et le bénit avec une pieuse solennité; puis faisant un pas en arrière, tandis qu'il se relevait, et baissant la tête comme si son rôle de mère eût cessé, et que celui de femme et de sujette commençât : « Monseigneur, dit-elle, soyez le bienvenu dans la tribu de Solling, et dans la maison dont vous êtes le protecteur. »

— « Je vous remercie, ma mère, balbutia le chef d'une voix étouffée par les larmes. Frères, je vous remercie, reprit-il en regardant les guerriers, qui élevaient leurs bonnets au bout de leurs javelines; j'ai été bien loin, mais mon cœur restait ici. »

Alors de nouvelles acclamations le saluèrent. Lui agita la main pour y répondre, puis, incapable de résister plus long-temps aux mouvemens de son cœur, il attira sa mère dans ses bras, la pressa sur sa poitrine, et se livra tout entier au bonheur de la revoir.

« Ne pleure donc pas, Mallorix! murmura le Frison en essuyant lui-même une larme; ces Chérusques nous regardent. »

Le Cauque soupira ; lui aussi aurait pu avoir des fils de cette femme, et maintenant il était seul au monde, car les enfans que lui avait donnés une autre épouse n'avaient pas vécu. Il se cacha dans les plis de son manteau brun pour se dérober non pas aux regards des guerriers, mais à celui d'Aurinie.

Quelques momens encore un voile sembla étendu autour du fils et de la mère : toute cette foule qui les entourait n'existait pas pour eux. Quand leurs bras entrelacés se détachèrent enfin, ils continuèrent à tenir les yeux fixés l'un sur l'autre, comme s'ils n'eussent pu se rassasier du bonheur de se voir. Hermann contemplait avec surprise la beauté encore si imposante de celle qui lui avait donné la vie : Aurinie reconnaissait tout Sigimer dans ce premier fruit de leur amour. L'émotion qu'elle éprouvait en le regardant, sa joie naïve et l'espèce d'admiration orgueilleuse que lui inspiraient la grandeur, la beauté et la force du jeune chef, tout cela formait un tableau aussi touchant que varié, mais dont les nuances étaient trop fugitives, le mouvement trop rapide, et l'effet trop puissant pour ne pas échapper même au

pinceau créateur d'un peintre ou d'un poète : car s'il y a eu des paroles et des couleurs qui représentassent quelquefois dans toute sa force gigantesque le fier enfant de la Germanie, tel que l'admirait le plus sublime des Romains, jamais les affections vierges de ces cœurs simples et ardens n'ont pu se réfléchir qu'à demi dans l'imagination déjà ternie des hommes d'un monde vieux et corrompu.

Qu'est-il arrivé? d'où vient cette blessure? que font ici ces chefs du Nord? toutes ces questions, Aurinie ne les adressa au jeune guerrier qu'après un long intervalle de silence et de bonheur. Hermann lui raconta en peu de mots l'enlèvement de Thusvelda et sa délivrance inespérée, et la noble Germaine ne put s'empêcher de rougir en lui entendant prononcer le nom de Mallorix-le-Cauque. Un murmure d'admiration succéda aussi alors aux regards menaçans des jeunes Chérusques. Tous connaissaient les grandes actions du plongeur et de son ami ; tous savaient ce qu'ils avaient fait pour la veuve de Sigimer ; et en apprenant que ces deux étrangers, dont l'aspect semblait d'abord blesser leurs yeux, étaient

Gerrits et Mallorix, ils avaient passé subitement de la malveillance à l'enthousiasme. Un sourire de satisfaction brillait sur les lèvres du brave chasseur; non qu'il s'enorgueillît pour lui-même de ce triomphe, mais parce qu'il lisait dans le cœur de son ami. Le Cauque, plus maître de lui-même, restait les yeux baissés, comme s'il eût craint en les levant de laisser découvrir les espérances et les craintes qui l'agitaient.

Aurinie ne s'approcha point des chefs du Nord; mais, prenant la main de son fils, elle lui dit avec une douceur pleine de dignité : « Monseigneur, vous êtes maintenant le chef de la maison de Sigimer, c'est à vous à donner des ordres et à choisir vos hôtes; » puis elle se pencha sur la prêtresse encore évanouie, et l'on ne put voir si sa figure avait changé d'expression.

Le jeune homme, se tournant vers ceux qu'il ne regardait déjà plus comme des étrangers, leur adressa, avec une politesse grave, mais chaleureuse, l'invitation de l'accompagner dans la demeure de sa famille. Un regard de sa mère rendit cette prière irrésistible.

Mallorix et Gerrits acceptèrent les chevaux qu'on leur offrit pour accompagner les guerriers de la tribu, tandis que plusieurs jeunes Germains mettaient pied à terre pour porter sur leurs épaules le brancard formé à la hâte, sur lequel on venait de déposer la prêtresse de Teutsch.

---

## CHAPITRE XXV.

---

### La Maison paternelle.

Avant de quitter le bois, Hermann détacha encore quelques uns des coureurs pour répandre la nouvelle de la délivrance de Thusvelda, puis la cavalcade s'ébranla et se mit en route en aussi bon ordre que le permettait la nature des lieux qu'il fallait traverser.

Les chefs chevauchaient les premiers, entourés des grands chiens qui se jouaient autour d'eux, et qui, comme s'ils avaient deviné leur rang, semblaient ne pas vouloir reconnaître d'autres maîtres ; à quelque distance, et assez loin pour qu'ils pussent s'entretenir librement,

venaient les jeunes guerriers; puis l'on voyait Aurinie, retenant sa blanche cavale pour ne pas quitter un moment la prêtresse. Il y avait quelque chose de maternel dans la tendre sollicitude avec laquelle ses regards s'attachaient sur Thusvelda; et qui aurait pu être surpris, en les voyant toutes deux si belles, et portant dans tous leurs traits le même caractère de noblesse, de grandeur et de fierté, qu'une secrète sympathie les entraînât l'une vers l'autre?

La petite troupe se dirigea vers le sud, et, quoique la forêt parût d'abord si épaisse et si touffue qu'elle ne permettait pas à la vue de s'étendre d'aucun côté, cependant elle ne tarda pas à s'éclaircir; et, après avoir fait route pendant un quart d'heure dans une espèce de labyrinthe où la sombre verdure du lierre, du houx, et quelquefois du pin, se mariait seule aux branches nues des vieux chênes, et à leur tronc bigarré de mousse et de plantes parasites, l'on finit par découvrir un endroit, sinon tout-à-fait défriché, du moins à peu près dépouillé d'arbres. C'était Tanfane, le hameau, ou, si l'on veut, le cam-

pement des chefs de la tribu de Solling de ce côté du Wéser (car ils en avaient plusieurs autres sur la rive opposée, et surtout dans le voisinage du Hartz, où le Sollinger-Wald conserve encore leur nom).

Au premier coup d'œil, on eût pu douter que ces lieux fussent moins déserts que la forêt elle-même; car ils n'offraient aucun de ces indices de la présence de l'homme, qui annoncent le voisinage de nos demeures; pas de chemins, pas de barrières, nulle trace de culture; cependant la beauté du paysage était remarquable; la plaine formait une petite vallée autour de laquelle s'élevaient en amphithéâtre, d'une part, les dernières collines de ce système de montagnes appelé l'Egge, avec leurs sommets arrondis et leurs croupes verdoyantes; de l'autre, des hauteurs appartenant à la même chaîne, mais d'une forme et d'une composition différente, âpres, rocailleuses, découpées en pics inégaux. Les torrens et les ruisseaux qui descendaient de ces terrains élevés venaient se réunir dans une espèce de lac qui occupait le centre du vallon, et qui donnait lui-même naissance à une

petite rivière. Le tapis de verdure qui régnait sur ses bords charmait les yeux de ses nuances tendres et riantes; plus loin, s'élevaient de grandes touffes de houx au feuillage bigarré, et par-dessus ces masses sombres l'on distinguait çà et là quelques vieux troncs ébranchés qui conservaient toute leur rugosité primitive. C'étaient là (un Romain ne l'eût pas soupçonné) les maîtresses poutres de l'habitation d'un chef.

Accoutumés à ce genre de demeures, les deux chefs du Nord ne montrèrent aucune surprise de l'émotion que parut éprouver Hermann à l'aspect de ce vallon inculte et de ces arbres mutilés; ils savaient que c'était là le séjour de ses pères, et ils comprenaient cette espèce de culte des souvenirs, qui se gravait si profondément au cœur de tous les Germains. Ils gardaient le silence, respectant le trouble religieux de leur hôte à la vue de ce berceau de son enfance. Lui dévorait des yeux ces rochers, ces collines, ce lac, cette prairie, et de grosses larmes s'échappaient de ses paupières. Plus d'une fois il lâcha la bride à son coursier, comme s'il eût voulu devancer ses

compagnons ; puis, honteux de cette inattention et de cette impolitesse, il ressaisissait les rênes et retenait le cheval, étonné de ces caprices. Des paroles entrecoupées erraient sur ses lèvres ; ses mains pressaient convulsivement sa poitrine, son cœur battait avec violence. Il y avait dans l'impression que faisaient sur lui ces beaux lieux une puissance inconnue aux hommes de la civilisation ; car la vie du Germain n'était pas d'apprentissage, de vague théorie, de routine, de généralités : elle était toute de sensations et de souvenirs.

Autour des touffes de houx, que l'on pouvait reconnaître pour une sorte d'enceinte étendue et impénétrable, paissaient livrés à eux-mêmes des troupeaux de génisses et de cavales, qui animaient cette scène solitaire ; la plupart avaient autour du cou des grelots de cuivre qui retentissaient au moindre mouvement, et dont le bruit formait de loin une sorte d'harmonie plaintive. Il y avait aussi des canards et des cygnes qui nageaient sur le lac. Mais nulle part ne se montrait la main de l'homme, et ce bizarre abandon semblait ajouter au charme du paysage. Oh ! qui ne

l'a pas quelquefois partagé ce sentiment de bien-être qui se répand dans le cœur lorsque rien ne nous rappelle qu'il existe entre la nature et nous une barrière..... des ambitions, des soucis, des préjugés, des malheurs que nous nous faisons, et dont nous avertit incessamment l'aspect de nos semblables!

Peu à peu ce doux et tranquille spectacle ramena dans l'âme du jeune homme un calme bienfaisant; il sourit, et tourna les yeux vers sa mère, dont tout ici lui retraçait la tendresse et les soins empressés. Elle était penchée sur le brancard de Thusvelda, et la joie brillait aussi sur sa figure : car la jeune prêtresse semblait reprendre toutes ses forces.

Elles étaient trop loin pour qu'il pût entendre les paroles qu'elles échangeaient; mais il était facile de les deviner au jeu de leur physionomie; on ne pouvait douter que la jeune fille ne demandât : « Où suis-je? que m'est-il arrivé? » et que la mère d'Hermann ne répondît avec autant de tendresse que d'orgueil maternel : « Vous êtes chez mon fils, et il vous a retirée des mains des Lombards. » Puis Thusvelda rougit; et pourtant ce n'étaient

ni des regrets ni de la douleur qu'exprimaient ses beaux yeux.

Le Chérusque tomba dans une profonde rêverie; Thusvelda pâle et languissante faisait sur son âme une impression profonde: c'était sans doute de la pitié; cependant il se dit aussi qu'elle était belle, et que si Cariovalda parvenait à obtenir sa main, son sort exciterait l'envie des chefs les plus orgueilleux. « Mais que m'importe après tout, murmura-t-il en étouffant un soupir; j'en aime une autre ! » et il détourna la tête.

L'on était arrivé sur les bords du lac; les cygnes s'approchèrent en battant des ailes comme pour saluer les nouveau-venus. Le guerrier sourit. « Phanie aimera ces oiseaux, » se dit-il à voix basse. Mais quand les cavales accoururent de son côté, quand les chiens se mirent à tourner autour des génisses en aboyant, et que le fier taureau mugit, il pensa que ce spectacle effraierait et rebuterait la jeune Marseillaise, élevée dans les raffinemens du luxe méridional. Alors son cœur se serra.

L'on ne découvrait pas encore l'habitation

que cachait la haie de houx ; mais une partie du toit se dessinait au-dessus, et c'eût été lui faire honneur que de le comparer, non pas au faite d'un édifice même médiocre, mais au sommet de ces baraques de planches qui figurent dans nos foires; les pièces de bois qui le composaient n'étaient ni équarries, ni même ajustées; les bouts passaient l'un par-dessus l'autre, sans que les constructeurs se fussent inquiétés de scier ce qu'il y avait de trop. Les liaisons étaient faites avec des cordes plus souvent qu'avec des clous; en un mot, l'on eût dit l'extrémité d'une de ces grandes piles de bois que l'on voit si souvent entassées dans les chantiers de Paris, et que la loi de l'équilibre empêche seule de s'écrouler au moindre vent.

Le mécanisme de cette étrange construction se découvrait dans toute sa simplicité, lorsque l'on s'approchait davantage, et que l'on franchissait la première enceinte de verdure ; l'on voyait alors que la haie de houx environnait un large carré de gazon sur lequel étaient comme éparses de petites huttes rondes, de forme assez semblable à celle de nos ruches ;

puis d'autres cabanes plus grandes, quoique également basses, qui paraissaient destinées à servir d'écuries et d'étables; et enfin, une sorte de corps-de-logis du maître dont les principaux appuis dépassaient la hauteur des arbres de l'enceinte. Il suffisait d'un coup d'œil pour reconnaître que ce dernier édifice avait pour soutien quatre vieux chênes dont l'on avait laissé les souches là où les avait jadis plantées la nature. Ces quatre grands troncs, imparfaitement ébranlés, se trouvaient en ligne à peu près directe; on avait placé en travers, de l'un à l'autre, des sapins d'une longueur et d'une force extraordinaire; puis l'on avait appuyé des deux côtés, sur cette première charpente, d'autres troncs d'arbres dont l'extrémité inférieure venait reposer sur deux rangées de poteaux. Ainsi avait été formée la carcasse du bâtiment : des planches, façonnées avec la hache, avaient ensuite rempli les intervalles; et l'on avait fini par enduire le tout, à l'exception du toit, d'une sorte d'argile rouge et luisante.

C'était, il faut l'avouer, un singulier contraste que celui de cette habitation, ainsi

ébauchée, avec les palais que l'architecture élevait de l'autre côté du Rhin. Hermann, lui-même, quoique élevé dans ces lieux, fut frappé de cet aspect grossier et misérable. Quinze ans d'absence l'avaient accoutumé aux merveilles de Rome, et son imagination s'était habituée à agrandir les mesquines proportions de la demeure paternelle. Il rougit en voyant que la maison de Sigimer était, si peu de chose; car il songeait à l'impression que ferait sur Phanie la pauvreté d'une pareille habitation, et il lui semblait même que les deux chefs du Nord devaient la trouver bien chétive.

Mallorix comprit sa pensée; car l'œil du brave Cauque était perçant, et il semblait que les douleurs de sa vie, sitôt désenchantée, eussent donné à son âme la puissance de sonder tout ce que les replis du cœur cachent de faiblesse. « Chérusque, dit-il d'un ton grave et solennel, tandis que son regard affectueux semblait vouloir racheter ce qu'il y avait de sévère dans son langage; moi aussi, j'ai vu les palais du Midi; mais c'est en vain que j'y ai cherché une épée comme celle de ton père,

ou une femme comme celle qui t'a donné le jour. Relève donc la tête, fils de Sigimer; tu peux t'enorgueillir de ce toit de chêne.

— « Ce n'est pas pour moi, balbutia le guerrier confus. Oh! les dieux me sont témoins que j'honore, que je révère cette demeure..... Mais tous les voyageurs ne sont pas des Germains.

— « S'ils cherchent les colonnes de marbre de ton palais, répliqua le Cauque avec une sorte d'emphase, montre-leur ces pieux sur lesquels blanchissent les têtes des ennemis de ta famille; les dépouilles d'un ennemi ne sont-elles pas pour Rome elle-même le plus glorieux des monumens, et n'adore-t-on pas au Capitole le vieux trophée de Romulus? »

Il y avait en effet, vis-à-vis de la porte principale du bâtiment, des pieux enfoncés en terre, dont l'extrémité supérieure supportait des ossemens humains; c'étaient de grosses têtes, devenues blanches comme la neige, et qui avaient presque toutes conservé leur mâchoire inférieure et leurs dents, preuve remarquable de la force des guerriers dont elles étaient le dernier reste. En les contemplant, le Chérusque

sentit se réveiller dans son âme ces idées d'orgueil barbare qui avaient plané sur son berceau, et inspiré les premières rêveries de son ardente jeunesse : ces crânes, blanchis par le temps, étaient les trophées de sa race; la grandeur et le courage de ses pères restaient inscrits sur ces dépouilles fatales. Toutes ces têtes il les connaissait; il savait les noms des ennemis dont elles attestaient la défaite; il se retraçait encore la légende de ces victoires. Ses yeux s'animèrent, son front devint rayonnant; et, se livrant tout entier aux passions de la Germanie, le jeune chef que Rome avait en vain nourri pendant quinze années, étendit les bras vers ces têtes de mort, comme à des amis de son enfance.

Mais au milieu de ce farouche transport, un souvenir l'arrêta et vint glacer son cœur; il avait pensé à Phanie. « Malédiction! s'écria-t-il en se frappant le front avec violence, la maison de mon père lui fera horreur! »

Involontairement il porta ses regards d'un autre côté, et les arrêta de nouveau sur sa mère; elle s'entretenait avec la jeune blessée, et lui montrait de la main ces trophées de la

famille de Sigimer. On voyait qu'elle lui nommait les guerriers les plus fameux dont c'était là la dépouille; Thusvelda l'écoutait d'un air respectueux, et semblait révérer en elle la fille, la compagne et la mère des héros de sa nation. « Oh! se dit Hermann, si c'était elle que j'aimais! » et il tressaillit, comme si c'eût été là quelque chose de plus qu'une vague supposition.

Arrivé à la porte de l'édifice devant lequel s'était rangée à la hâte une troupe de serfs attachés au service de sa mère, et qui poussaient des cris de joie en le voyant, il engagea les deux chefs du Nord à mettre pied à terre, et les introduisit dans l'intérieur. Presque tout le bâtiment ne formait qu'une grande chambre, enduite de cette même argile rouge, l'unique stuc que connussent les Germains. Cependant cette vaste pièce, quoique faiblement éclairée par les lucarnes pratiquées dans le toit, ne laissait pas que d'offrir un aspect assez imposant, grâce aux bois de cerfs, d'élans et de daims, aux cornes d'aurochs, aux têtes de loups et de sangliers qui en tapissaient les parois. Il y avait aussi vers le haut

bout (si l'on veut nous pardonner ce mot) une sorte de grand trophée d'armes, surmonté de la bannière héréditaire; toute la salle était traversée dans le sens de sa longueur par une table immense, solidement enfoncée dans la terre battue qui servait de plancher; c'était comme un immuable emblème de l'hospitalité germanique.

Recouvrant toute sa présence d'esprit pour remplir son devoir d'hôte, le jeune homme remercia de nouveau Gerrits et Mallorix d'avoir accepté son invitation, et les engagea à faire honneur au modeste repas qu'on allait leur servir; mais lorsqu'il vit Thusvelda descendre de son brancard à l'entrée de la salle, et s'avancer appuyée sur Aurinie, sa voix trembla en lui adressant la parole, et il ne put que murmurer quelques mots inintelligibles.

Les serviteurs de la maison n'eurent besoin que de quelques minutes pour couvrir d'une immense profusion de mets et de liqueurs la grande table autour de laquelle s'assit toute la troupe; Gerrits et Mallorix, Aurinie et Thusvelda, ainsi que Hermann, s'étaient pla-

cés à l'extrémité la plus voisine du trophée d'armes : c'était la place des chefs; les simples guerriers occupaient les bancs qui régnaient plus bas.

Si la civilisation a donné à l'homme policé quelques avantages personnels sur le sauvage, c'est surtout dans la modération et dans la décence dont elle nous enseigne à nous parer dans nos habitudes domestiques. Sous ce rapport, les Germains étaient bien au-dessous de ces peuples du Midi, qu'ils méprisaient d'ailleurs à tant de titres. Le bon Gerrits, et le Cauque son compagnon, qui depuis trente-six heures s'étaient passés de toute nourriture, n'affectèrent pas de se contraindre quand on plaça devant eux des quartiers de daim et de cerf; ils se jetèrent sur cette proie avec une vivacité qui prouvait leur appétit, et ils firent une brèche si considérable aux plats qui les entouraient, qu'il devint impossible de douter que la force de leur estomac n'égalât au moins celle du reste de leur corps. Mais, comme si la nature eût partout donné aux femmes l'instinct de la modestie et des convenances, ni Aurinie, ni

la prêtresse, ne montrèrent moins de sobriété que n'eût pu faire une dame romaine. Hermann lui-même admira la dignité et la réserve de leurs manières; sous ce rapport du moins, il retrouvait les usages de sa patrie, tels et plus nobles encore que ne les lui avait représentés son imagination. Plus il regardait sa mère, et plus il se sentait fier de lui devoir le jour; plus il regardait Thusvelda, et plus il la trouvait semblable à sa mère.

Quand le festin se fut prolongé quelque temps, les deux femmes se levèrent; mais lui ne put les suivre, retenu par la présence de ses hôtes. Ceux-ci toutefois, simples et sans affectation dans leur grossièreté, ne l'engageaient point à faire comme eux, et ne paraissaient pas surpris de le voir si sobre. Il put donc s'abstenir de vider trait sur trait les vastes coupes de vin qui semblaient impuissantes à troubler la tête solide des vaillans chefs du Nord; et lorsqu'après avoir tenu table pendant quelques heures, les deux braves avouèrent qu'ils sentaient le besoin de se reposer, ayant passé la nuit entière à la recherche du

Lombard, il les conduisit à leur couche, sans éprouver lui-même le désir de les imiter.

Resté seul, il s'approcha du trophée d'armes dont la salle était décorée, et il se mit à examiner avec une sorte de vénération mélancolique et religieuse ce monument de la gloire de ses pères. Il y avait là des casques et des cuirasses de toutes sortes de formes, conquis sur les Gaulois, sur les Germains et sur les hommes du Midi; mais la hache chérusque en avait effacé les insignes des autres nations, pour y graver imparfaitement le vautour noir, qui était l'emblème de la tribu de Solling. Cette remarque qui frappa le jeune homme fit monter la rougeur à son front : « Et mes armes, se dit-il, et les armes romaines que j'ai portées, où oserai-je les mettre? ce serait comme la marque ignoble d'un esclave à côté de l'écu d'un homme libre; mes fils en rougiraient un jour : ils auraient honte de moi.

« Mais je suis jeune, reprit-il à demi-voix; je prendrai une autre armure, et j'aurai encore le temps de lui faire porter les marques de mes combats contre les ennemis de ma nation! Oui, l'on parlera aussi de moi comme

d'un chef..... » Et il soupira en songeant à Phanie, car il avait déjà éprouvé combien les dangers de la vie germanique prépareraient de souffrances à la jeune étrangère.

Sans pouvoir se rendre compte de ce qu'il ressentait, il ne laissait pas que d'entrevoir confusément qu'il y avait comme une barrière de plus entre elle et lui depuis qu'il était rentré dans cette maison paternelle, si sauvage, si glorieuse, si germanique : c'est qu'il aimait aussi cette grandeur barbare, ces souvenirs guerriers, ces monumens de force et de victoire qui remplissaient cette demeure grossière ; c'est que son âme se replongeait tout entière et avec délices dans cette vieille atmosphère d'héroïsme et d'honneur, où avait grandi son enfance ; c'est qu'il se sentait renaître à la vie de ses aïeux et de sa nation. Sa poitrine lui semblait s'élargir, sa taille se hausser, sa main frémir plus puissante, tandis qu'il murmurait avec orgueil : « Je suis aussi un chef chérusque ! »

« Mais elle ! se demanda-t-il, et ses cheveux se dressèrent sur sa tête, oh ! que deviendra-t-elle ici ? et pourtant je ne veux pas changer.

Cariovalda se trompait en disant que mon amour durerait peu; les hommes de l'Ouest ne sont pas aussi inconstans que le croient leurs ennemis. »

C'était avec une sorte de frayeur secrète qu'il avait prononcé ces derniers mots. Il tremblait de découvrir dans le secret de son cœur quelque chose qui ne justifiât que trop la prédiction de son frère d'armes, et le reproche que l'on faisait aux guerriers de sa race.

En ce moment, sa mère rentra dans la salle, belle, imposante, et telle qu'un poète eût dépeint la reine de ces forêts sauvages. A l'expression de sa tendresse maternelle se joignait, en le regardant, le doux et vif éclat d'une autre joie; c'est qu'elle avait trouvé dans Thusvelda l'épouse qui méritait le cœur de son fils. « Hermann, dit-elle en s'approchant de lui, tu seras heureux : elle est digne de toi. »

Lui frissonna et baissa la tête.

« Pourquoi te troubler, mon fils? reprit-elle avec une douceur mêlée de regret; ne sais-je pas qu'elle t'est destinée ? Je pensais que tu

ne craindrais pas d'avouer à ta mère les secrets de ton cœur. N'ai-je pas vu avec quel amour tu la regardais? et elle-même, a-t-elle pu me cacher son émotion quand ses yeux rencontraient les tiens?

— « Elle! ma mère! » s'écria le guerrier en pâlissant et se couvrant la figure de ses deux mains, comme un homme au désespoir.

Surprise, inquiète, presque tremblante, la noble Germaine l'attira sur son sein en murmurant : « Oh! quel est donc ce mystère que tu me caches? Malheureux enfant! n'ai-je pas droit de tout savoir? »

Il répondit à ses caresses en la pressant sur son cœur; puis se laissant tomber à ses genoux, il balbutia d'une voix suppliante : « J'en aime une autre!

— « Hermann! mon fils, cela ne se peut pas! s'écria-t-elle en reculant d'un air effrayé.

— « J'aime une jeune fille du Midi, reprit le Chérusque avec émotion, mais d'une voix déjà raffermie.

— « O malheureux! c'est un sort qu'ils t'ont jeté! répondit sa mère en fondant en

larmes. Toi, fils de Sigimer, tu voudrais mêler ton sang à celui des lâches! Non, tu ne le veux pas : j'ai été une épouse fidèle, et tu dois ressembler à ton père.

— « Mais elle est noble aussi dans sa patrie, murmura le jeune homme.

— « Noble, répéta Aurinie avec un sourire amer; ne profane pas ce mot comme les Romains!.... Est-ce que tu crois qu'elle mérite d'être la compagne d'un guerrier! qu'elle aurait des paroles pour animer ton courage! qu'elle préférerait ta mort à ton déshonneur ! »

Hermann rougit et baissa les yeux; il se rappelait la timidité et la faiblesse qu'avait montrées Phanie.

« Quand tu étais un enfant, reprit sa mère, je t'ai donné pour jouets un arc et une épée; ta fille du Midi serait-elle capable de le faire? »

Il garda le silence, et la honte passa sur son front comme sur celui d'un coupable.

« Quels fils te donnera-t-elle? poursuivit Aurinie les yeux étincelans.

— « Ma mère, épargnez-moi, balbutia le chef accablé ; j'ai donné ma parole. »

Frappée comme d'un coup de foudre, elle ne répondit pas un seul mot ; mais après un moment de stupeur et d'immobilité, elle s'enfuit en pleurant.

Hermann resta long-temps encore à l'endroit où il était tombé à genoux; quand il se releva, il sortit de la salle, et alla cacher sa douleur et son désespoir dans les bosquets déjà verdoyans qui s'étendaient derrière la maison. Là, il errait silencieux et sombre, lorsque tout-à-coup, au détour d'un sentier, il aperçut, à dix pas de lui, une jeune femme assise sur un banc de gazon : c'était la prêtresse de Teutsch.

A cet aspect inattendu, il s'arrêta comme pétrifié; son premier mouvement fut de fuir; mais elle le regarda, et ce regard était si doux, qu'il ne put trouver la force de s'éloigner brusquement et avec l'apparence d'une grossièreté dédaigneuse : il s'approcha donc à pas lents, et comme s'il eût été sous le charme d'une fascination qui l'entraînait malgré lui.

« Hermann, lui dit Thusvelda avec le sourire de la reconnaissance, c'est vous qui m'avez sauvée.

— « Moi, murmura-t-il ; » et il éprouva une sensation indéfinissable : c'était presque le même éblouissement que lui avaient quelquefois causé dans la mêlée les coups qui tombaient sur son casque. « Non, Thusvelda, reprit-il, ce n'est pas cette faible main qui aurait lancé la hache à une distance si prodigieuse ; non, les branches d'arbres l'auraient arrêtée..... c'est un dieu..... »

Il n'acheva pas, car il rougissait lui-même de cette idée superstitieuse ; à demi Romain par les habitudes, par les lumières, par les opinions, il s'étonnait d'avoir pu penser un moment (comme un sauvage crédule) que l'ordre immuable de la nature eût été troublé en faveur d'une femme.

La jeune fille avait tressailli ; ses grands yeux se fixèrent un instant sur le guerrier comme si elle eût voulu lire dans son âme ; puis elle baissa la tête et dit tristement : « Quand cela serait, vous ne le croiriez pas ; oh ! Hermann, vous n'êtes plus un Germain. »

Il y avait tant de mélancolie dans la voix qui prononçait ces paroles, que le chef sentit

son cœur ému : « Thusvelda, reprit-il avec douceur, vous êtes la prêtresse de Teutsch, et vous devez croire à sa puissance..... Moi, j'ai souvent regretté que le sort m'eût jeté sur une terre où régnaient d'autres cultes que celui de mes aïeux.

— « C'est un grand malheur, fils de Sigimer, repartit la prêtresse avec une sorte de gravité solennelle; c'est un malheur pour toute notre nation; vous autres guerriers, vous commencez par cesser d'être Chérusques..... puis vous devenez Romains.

— « Romain! moi! s'écria le jeune homme en bondissant en arrière; Thusvelda, l'avez-vous jamais pensé! » Et une vive rougeur colora ses joues, tandis que ses sourcils jetaient une ombre épaisse sur ses yeux.

La belle Chérusque soupira. « Où sont ceux qui partirent avec les Cimbres? demanda-t-elle douloureusement; où sont les Ubiens? où sont les Sicambres?

— « Dans l'esclavage, murmura le guerrier. Mais, moi!....

— « Toi, Hermann, tu penses déjà : mes pères étaient aveugles ou menteurs; les hom-

mes de l'autre rive du Rhin sont plus sages que nous..... Ne le penses-tu pas?.... Eh bien, Rome t'offrira de l'or, et tu le préféreras à la pauvreté de nos lois. Qui sait si déjà tu n'as pas rougi de la demeure de tes pères? »

Il n'eut pas la force de répondre, car il sentait un froid mortel se glisser de veine en veine et pénétrer jusqu'à son cœur. Le scepticisme qu'il avait puisé dans la vie des camps eût été sans doute à l'épreuve des attaques d'une jeune fille sauvage, si Thusvelda n'avait parlé qu'à sa raison; mais lorsque cette voix mélancolique et pleine de larmes s'était apitoyée sur le sort de la patrie, qui perdait en lui le plus noble de ses enfans; lorsque les mots de liberté, d'honneur et de Germanie avaient retenti si douloureusement sur ses lèvres prophétiques, alors il avait eu comme une de ces merveilleuses révélations d'avenir qui se présentent à l'âme, si nettes, si pures, si dégagées des ténèbres humaines; il avait senti qu'il ne pouvait pas être Germain à moitié, et qu'il n'y avait point de milieu entre toute la simplicité de ses pères et toute la corruption de Rome. Étrange d'abord pour son esprit,

effrayante pour ses souvenirs, cette conviction subite le plongea dans une sorte de stupeur; mais bientôt l'âme du fier Chérusque retrouva sa force; et, réagissant sur lui-même avec une indicible puissance de volonté : « Je croirai, dit-il en essuyant la sueur froide qui baignait son front; je crois, je suis le fils de Sigimer. »

Des larmes de joie jaillirent des yeux de la jeune fille. « Oh! noble Hermann, s'écria-t-elle en lui prenant la main, puissent les ombres de tes aïeux entendre ces paroles! le mot que tu viens de prononcer est le salut de la patrie. Oui, nous avons tous le même dieu, le même père; nous sommes la même famille, et l'étranger ne nous trouvera pas désunis : le Germain doit être le bouclier du Germain; tous pour chacun, et chacun pour tous. »

Se tournant alors du côté de la forêt sainte, elle étendit les bras vers le temple de sa nation, et remercia le dieu qui venait de rendre un guerrier à la Germanie. Hermann la regardait avec une vénération muette, tandis qu'oubliant sa présence, et laissant flotter au gré des vents ses cheveux épars, elle s'aban-

donnait au pieux enthousiasme de sa religion et de son patriotisme; mais quand la belle prêtresse eut achevé sa prière, et qu'elle se rapprocha de lui le sourire sur les lèvres, il frémit du changement qui s'était fait dans son cœur.

---

## CHAPITRE XXVI.

---

### La Rancune.

Ce que Varus avait éprouvé de dépit et de rage quand il lui avait fallu fuir de son tribunal, ne pouvait être apprécié que par lui-même ; car il y a de ces outrages dont l'offensé seul comprend la portée. Le prêtre avili dans l'objet de son culte, l'amant dans l'idole de son amour, le père dans son enfant, ressentent une fureur moins profonde et moins insatiable que n'avait été celle du malheureux juge, réduit à sauter à bas de cette chaise curule d'où il dominait le forum. C'était là une de ces grandes catastro-

phes qui suffisent à changer tout un caractère ; lui se trouva dans le cœur une rancune, un ressentiment, un besoin de vengeance qu'il n'avait jamais connus. Rentré au prétoire et renfermé dans son cabinet, il ne prononçait qu'un seul mot : « Mort ! mort ! mort ! je les tuerai tous ! »

Pour la première fois de sa vie, il se décida à cacher au fond de son sein la résolution qu'il venait de prendre de se venger. « Je n'ai pas besoin de conseils, murmurait-il en déchargeant sa colère sur les meubles qui l'entouraient ; c'est du sang qu'il me faut, et j'en aurai ! A moi ! mes militaires ! Je tirerai raison de ces barbares, ou j'y laisserai la vie ! »

Ce dessein arrêté, il laissa entrer ses conseillers qui remplissaient la galerie. « Qu'ils parlent, disait-il, cela étourdit ! je sentirai moins ma blessure. » Et se jetant sur un lit de repos, il écouta d'une oreille distraite les exclamations et les doléances de ces magistrats désappointés qui se récrièrent longuement sur la stupidité des barbares et sur la perfidie de ces prétendus alliés. Quelques uns allèrent même jusqu'à dire que c'était là un cas de

guerre; mais, effrayés de la prépondérance qu'un pareil événement n'eût pas manqué de donner aux officiers leurs rivaux, ils n'eurent garde d'insister sur ce point. Varus, de son côté, ne parut point les avoir entendus; il était plongé dans une froide et sombre apathie, et pas un muscle de son visage ne s'ébranlait à leurs paroles.

Cependant, peu à peu son caractère habituel sembla reparaître, et quelques épigrammes lancées contre Popilius finirent par lui arracher un sourire; sa haine restait désormais forte, vigoureuse et muette; mais sur tous les autres points, il demeurait le même que de coutume : faible, petit, chancelant et verbeux. Sortant de son long silence, il s'informa minutieusement de tout ce qui s'était passé depuis son départ de la place publique, trouva à redire à tout, hormis à sa fuite, et ne manqua pas d'imputer aux soldats la malheureuse issue de son jugement; mais au lieu de se consoler en parlant ainsi, il sentait son abattement redoubler; il y avait réellement quelque chose de changé au fond de lui.

Comme il avait couru de la place publique au

prétoire sans attendre que l'ordre se rétablît, il ignorait encore que le Lombard, dans son ressentiment, eût attaqué les tentes de Segeste, et enlevé Phanie et Thusvelda. Ses conseillers le lui apprirent, et furent étonnés de l'indifférence avec laquelle il reçut cette nouvelle; seulement l'on eût dit qu'il savait bon gré au Marseillais d'avoir été presque aussi malheureux que lui. Il donna l'ordre qu'on le fît venir, et ajouta quelques expressions bienveillantes qui surprirent d'autant plus ses auditeurs, que la veille ils l'avaient entendu déprécier si fort le vieillard; mais l'esprit mobile et faible du gouverneur changeait d'opinion et d'avis suivant l'impression du moment.

Toutefois, quand il vit l'Héraclide entrer dans son cabinet, il éprouva une sorte d'embarras et de honte; car il se rappelait ses sages prévisions. « Hé! vous n'aviez pas tout-à-fait tort, seigneur Marseillais, lui dit-il en essayant de sourire; ces brutes me comprenaient mal! je me laissais aller à les juger trop favorablement, parce que le jurisconsulte est toujours porté à suivre la règle « *favores*

*extendendi;* » mais vous qui ne les connaissiez pas, et qui raisonniez rigoureusement d'après le portrait que je vous avais fait d'eux, vous aviez rencontré vrai. Je ne crois pas, cependant, que vous vous fussiez attendu à une scène aussi scandaleuse. Par Jupiter! leur violence a passé toutes les bornes! c'est une espèce de trahison! »

En parlant ainsi, le pauvre Varus était encore si pâle et si défait, qu'il inspira de la pitié au proscrit. « Votre Grandeur, répliqua ce dernier en s'inclinant, n'a sans doute rien à se reprocher dans cette malheureuse affaire, si ce n'est peut-être d'avoir supposé ces enfans des forêts moins sauvages qu'ils ne le sont; et c'est une erreur dans laquelle tout homme du Midi devait tomber. Les peuples, comme les productions de la nature, ne mûrissent que lentement; le temps seul leur enlève leur verdeur et leur âpreté primitives; il n'est pas au pouvoir de l'homme de les adoucir avant leur saison, et les efforts que l'on ferait dans ce but seraient inutiles ou même destructifs. »

Quelque soin que le vieillard eût mis à

tempérer la sévérité de cette réflexion, quelque déférence que peignît son maintien, quelque respectueuses que fussent les inflexions de sa voix, la vérité de ses paroles n'en blessa pas moins l'amour-propre du gouverneur : « Comment, s'écria-t-il en se levant à demi de son siége; comment, vous croyez que j'aurais dû attendre qu'ils se civilisassent d'eux-mêmes! tous mes plans vous semblent donc faux?

— « Je ne dis pas cela, répondit l'Héraclide, qui ne voulait point l'offenser; votre influence peut sans doute hâter le moment où doit s'opérer cette grande métamorphose; mais ce ne sera qu'avec le temps que les effets en deviendront sensibles. »

Plus ce langage était raisonnable, et plus il faisait souffrir l'homme qui avait si follement attiré la honte sur sa tête. En proie à une agitation fébrile, le malheureux Romain, trahissant malgré lui la soif de vengeance qui le brûlait, s'écria d'un ton impatient : « Le temps! le temps! tout cela serait bon si j'avais encore un ou deux siècles à vivre.

— « J'espère que Votre Grandeur pourra

au moins commencer avec succès l'exécution de ce vaste dessein, dit le vieillard.

— « Oui-dà! commencer, et préparer le triomphe d'un autre (et Varus sourit amèrement)! moi, j'aurai subi les contrariétés, les revers, le ridicule ; un autre aura la gloire! Vous me supposez un désintéressement admirable, mon cher Androcare. »

L'exilé garda le silence : il sentait que ce serait folie de vouloir opposer le raisonnement à la passion.

« Par Jupiter! reprit le Romain, c'est à moi que ces Germains ont fait injure, c'est à moi qu'ils doivent des dommages-intérêts, et c'est à moi aussi qu'ils les paieront... » Puis se laissant entièrement emporter à la rage qui le dévorait, il s'écria d'une voix tremblante, et avec un éclat de rire sardonique : « Hé! hé! avez-vous donc cru que la vengeance n'était pas douce pour un homme civilisé comme pour un barbare?

— « Et sur qui Votre Grandeur pourrait-elle se venger?

— « Comment, sur qui! sur tous; sur Arminius, sur le Lombard, sur Cariovalda... »

Comme il prononçait ce mot, il entendit retentir sur le pavé de la galerie la pique du soldat qui gardait l'entrée du cabinet, et ce bruit guerrier le troubla. « Mugilan, dit-il, voyez ce que c'est. »

Le jeune patricien se leva, entr'ouvrit la porte, et après avoir regardé, il répondit que c'était le chef batave à qui la sentinelle venait de présenter les armes.

Varus tressaillit. Quelle que fût sa fureur contre ceux qui l'avaient bravé, il s'était tellement habitué à voir, à consulter, à craindre même Cariovalda, que contre celui-là du moins il ne se sentit pas de courage.

« Votre Grandeur veut-elle que je le fasse arrêter par ses licteurs ? demanda Mugilan, jaloux depuis long-temps de cet autre favori.

— « Arrêter Cariovalda ! » répéta le gouverneur stupéfait ; car il pensait en même temps au rang que le Batave tenait dans son pays et à l'armée, à ses anciens services, à sa douceur, à son attachement pour lui, et surtout à son formidable scramsax ; « vous ne savez pas ce que vous dites, Mugilan. » Puis il ajouta d'un air honteux et embarrassé : « Après

tout, le pauvre jeune homme n'était pas le plus criminel. Qu'on le fasse entrer. »

S'il restait encore dans l'âme du magistrat quelque rancune contre le coupable qu'il venait ainsi d'absoudre, elle s'effaça entièrement en le voyant paraître couvert de son armure romaine : « Oh ! oh ! s'écria-t-il d'une voix qui n'avait plus rien d'aigre ni d'impérieux, je vous reconnais, archer ; vous nous revenez donc, après cette belle absence ! N'avez-vous pas eu peur de mon ressentiment ? Par la tête de l'empereur ! si je vous aimais moins...... Savez-vous bien que vous êtes dans le cas de la loi *per duellis ?* »

Cariovalda ne changea point d'attitude ni de visage ; il était pâle, mais il y avait autant de fierté que jamais dans son maintien et dans son regard.

« Çà, poursuivit Varus, je vous pardonne en faveur de votre retour parmi nous ; les autres chefs n'ont pas été si prompts, à ce qu'il paraît ! »

Le Batave soupira : lui aussi serait resté à la poursuite des ravisseurs, si son cœur n'eût été captivé par une passion fatale.

« Combien de Lombards avez-vous tués ? » reprit le Romain ; et ne recevant point de réponse, il crut que le guerrier n'en avait abattu aucun ; car il n'imaginait pas qu'il pût se taire par modestie ou par indifférence. « Eh bien ! continua-t-il, le chasseur ne peut pas toujours réussir à trouver le gibier ; mais consolez-vous, Cariovalda ! nous aurons peut-être bientôt la guerre, et vous pourrez alors signaler votre courage. »

A cette nouvelle inattendue, une sorte de joie mélancolique vint se peindre sur la figure du jeune homme : ce n'était plus que dans les combats qu'il y avait pour lui de l'avenir.

« Voyez comme ce seul mot l'anime ! s'écria Varus enchanté. Oui, mon brave, nous aurons la guerre..... »

A cette déclaration subite et imprévue, tous ses conseillers tressaillirent ; car leur astre allait s'éclipser devant celui des militaires, et ils craignaient de perdre pour longtemps l'influence dont ils avaient joui. Pour la première fois, peut-être, ils se trouvaient complétement d'accord, leur intérêt person-

nel étant le même ; mais aucun n'eut le courage d'ouvrir la bouche.

Il n'en fut pas de même d'Androcare; le proscrit, qui avait lu dans cette âme aigrie et blessée, prévoyait les conséquences fatales de son ressentiment. Trop fier pour dissimuler sa désapprobation, et trop ferme pour avoir peur de la colère du Romain, il dit d'une voix assurée : « Votre Grandeur a-t-elle bien réfléchi à l'immensité d'une telle entreprise? Ce ne sont pas ici des Syriens voluptueux, ni de molles populations de la Grèce et de l'Ionie; ce sont des hommes d'une trempe plus forte que la nôtre, et dont la liberté sera plus difficile à soumettre que toute la puissance des rois de l'Asie. »

Le gouverneur fit un pas en arrière, et le regardant d'un air sombre : « Votre fille est souffrante, dit-il, et il ne faut pas la laisser seule : tenez-lui compagnie, seigneur Marseillais. Vos connaissances, je le vois bien, ne s'étendent qu'aux affaires civiles..... » Puis se retournant de nouveau vers le jeune chef, tandis que l'Héraclide se retirait en silence, il lui demanda d'un air plus vif et plus animé

que de coutume : « Vos Bataves seraient-ils prêts à être passés en revue ?

— « Jour et nuit, en tout temps et en tout lieu, répondit Cariovalda dont l'orgueil militaire s'était réveillé à cette question.

— « Eh bien! poursuivit le magistrat, il me prend envie de les inspecter. Par les dieux! ce sont de bons cavaliers que vos Bataves; je veux leur montrer combien je les estime. »

A ce langage qui contrastait si fort avec les habitudes du gouverneur, les jurisconsultes se regardèrent d'un air interdit; mais Varus n'y prit point garde, et se levant de son lit de repos, il descendit dans la cour du prétoire et se fit amener un cheval.

Tout le reste du jour, les rues et les places de Cologne retentirent du son des trompettes, du cliquetis des armes, du bruit des pas des chevaux; car dans l'ardeur belliqueuse qui venait de s'emparer de lui, le gouverneur fit successivement manœuvrer toutes les troupes qui se trouvaient sous sa main. Il ne connaissait presque rien des divers exercices que l'on fit exécuter aux soldats devant lui; mais à la grande surprise des officiers, il approuva

tout, donna des éloges à chaque corps, fit galoper son cheval de rang en rang, et s'enivra jusqu'au soir du bruit des armes et des instrumens de guerre.

La nuit venue, il tint conseil dans l'intérieur du prétoire, non plus avec ses jurisconsultes, mais avec les principaux chefs de l'armée du Bas-Rhin. A la suite de ce conseil, qui n'avait duré qu'une heure, des courriers furent expédiés dans toutes les directions : il devint évident que l'on préparait des mesures d'une haute importance.

Le lendemain, des mouvemens de troupes signalèrent déjà les effets de cette mystérieuse activité. La garnison de Bonn arriva à Cologne. L'on vit venir aussi la cavalerie des Trévires et les piquiers espagnols. D'autres corps passèrent le Rhin au-dessus et au-dessous de la ville, grâce à la présence d'une flotte de guerre, dont les nombreux navires étaient mouillés dans le fleuve.

L'on ignorait encore quel avait été le succès des poursuites de Ségeste et de Hermann; mais Phanie et son père étaient les seules personnes qui parussent s'en inquiéter. Des dépê-

ches arrivées d'Italie, avec des ordres secrets et de nombreuses promotions, redoublaient la préoccupation générale, et tenaient le pauvre Varus si affairé qu'il en perdait le manger et le boire. L'enlèvement de Thusvelda semblait donc oublié, du moins pour le moment, lorsque dans la soirée du troisième jour, un cavalier chérusque traversa le Rhin vis-à-vis de Cologne, et, entrant dans la ville, se dirigea vers le prétoire : son cheval paraissait épuisé d'une longue course, et lui-même, lorsqu'il mit pied à terre, monta les degrés de l'édifice d'un pas lourd et fatigué. Il se fit conduire au gouverneur, qui se trouvait dans la cour du bâtiment, occupé à dresser ses plans de campagne au milieu d'une foule d'officiers avec lesquels il discutait si chaudement, qu'il ne remarqua pas l'approche du messager avant que Popilius l'en avertît.

Quand Varus aperçut le Chérusque, dont la démarche encore roide et les vêtemens poudreux indiquaient assez qu'il venait de loin, son regard s'anima, et il lui cria le premier : « Eh bien, mon brave, quelles nouvelles de la prêtresse? Massacrée, sans doute ;

assassinée par ce vieux coquin!.... Mais sois tranquille ; je la vengerai. »

Le Germain, qui n'avait pas la parole assez prompte pour l'interrompre, le laissa dire ; puis il répliqua gravement : « Elle est délivrée ; les hommes de l'Ouest ont le pied léger et le bras long. »

Au lieu de paraître charmé de cette réponse, Varus secoua la tête et ne put cacher une sorte de désappointement et de dépit ; on eût dit que la délivrance de Thusvelda dérangeait ses plans.

« Elle est à Tanfane, reprit le messager ; Ségeste et Ségimund l'ont rejointe chez la mère de Hermann, et le jeune graaf les retient dans sa maison pour quelques jours.

— « Bien ! c'est assez ! interrompit le Romain ; va te reposer. » Puis se retournant d'un air soucieux vers les militaires de sa suite, il ajouta d'un ton décidé : « Cela ne doit rien changer à nos préparatifs. »

Il ne tarda pas à faire appeler dans son cabinet Mugilan, Cornificius, Labéon et la plupart de ses autres conseillers ; mais ce n'était plus, comme à l'ordinaire, pour demander

leur avis ; il y avait dans son air et dans son regard quelque chose de décidé qui les déconcerta ; et quand il se fut assis au milieu d'eux sur sa chaise curule, ils attendirent avec une sorte de crainte qu'il prît la parole.

Il s'aperçut lui-même de ce changement, et son amour-propre en fut flatté. « Par les dieux, se dit-il, ces gens-là croyaient que je n'étais bon, comme eux, qu'aux affaires de cabinet ! ils ne me connaissaient pas encore ! » Et élevant la voix d'un ton brusque, il ajouta : « Il me faut une lettre pour l'empereur ; je n'ai pas le temps de la faire. »

Tous les conseillers s'inclinèrent d'un air de soumission, d'empressement et de curiosité.

« Vous lui manderez en mon nom, poursuivit-il, non sans redresser sa tête, que je vais faire la guerre aux Germains ! » Et souriant de leur surprise, il continua fièrement : « Vous trouverez vous-mêmes les prétextes les plus convenables ; car il faut en assigner quelques-uns : c'est un soin que je vous laisse. »

Les exclamations qui s'élevèrent à ces mots lui prouvèrent qu'en effet il ne pouvait pas

mieux s'adresser pour cette tâche. Ses amis les jurisconsultes avaient tout un arsenal d'argumens à son service, soit qu'il fallût prouver le pour et le contre, et ils donnèrent un échantillon de leur savoir-faire à cet égard en produisant de suite une foule de motifs de guerre improvisés. « Les Lombards, s'écria l'un, sont responsables du fait de leur ambassadeur, et les autres Germains sont solidaires pour les Lombards en vertu de leur contrat tacite d'association, dont l'existence n'est que trop manifeste! — Les Chérusques, dit un autre, nous ont enlevé des captifs, et ne les auraient pas rendus s'ils ne s'étaient évadés d'eux-mêmes : c'est un crime de lèse majesté divine, humaine, dont il faut tirer vengeance ! » Vingt autres griefs de même force furent énumérés presque à la fois : au besoin, les doctes conseillers en auraient trouvé mille !

« Doucement ! doucement ! reprit Varus avec gravité; distinguons, s'il vous plaît ! Je n'ai pas dit que je voulusse combattre tous les Germains à la fois; au contraire, j'ai fait sentir à mes officiers qu'il vaudrait mieux les

attaquer les uns après les autres. Par exemple, nous pourrions commencer par les Suèves, et alors les peuples de l'Ouest nous aideraient ; puis nous chercherions querelle aux hommes de l'Ouest, et nous aurions pour auxiliaires ceux du Nord. Il faut de la politique dans le rang que j'occupe ! »

Les magistrats lui répondirent par un cri d'admiration ; ils se sentirent vraiment subjugués.

« J'espérais, poursuivit-il avec une importance soucieuse, que ce Gérulfe massacrerait la prêtresse de Teutsch ; cela aurait fait naître une guerre terrible entre les deux confédérations de l'Ouest et du Midi, et nous aurions paru y intervenir tout naturellement ; mais ce maudit Chérusque, cet Arminius à la tête de fer, est parvenu à délivrer la jeune fille : c'est un malheur !

— « Un grand malheur ! répéta tristement l'écho des conseillers.

— « Il faudra peut-être maintenant que nous soyons les premiers à attaquer ces Lombards....... ou, ces Chérusques, si la chose paraît plus faisable en commençant par eux.

— « Votre Grandeur en triomphera sans peine ! se hâta de dire Mugilan.

— « Les troupes brûlent de marcher sous ses ordres ! ajouta Cornificius.

— « Avant deux jours, vous pouvez envahir le territoire des barbares ! » reprit Labéon.

Varus secoua lentement la tête, tandis qu'un sourire de vanité se dessinait sur ses lèvres minces. « Vous avez raison, mes amis, dit-il ; mais il ne faut rien précipiter. Souvenons-nous que nous ne sommes pas des sauvages sans règle et sans frein ; l'homme juste n'agit jamais qu'avec la lenteur prudente et les formalités conservatrices que les lois et l'équité commandent. Ainsi, tout en faisant partir dès aujourd'hui les troupes, je me propose d'envoyer en avant quelqu'un qui s'abouche avec les Germains, qui examine l'état des choses, sonde les dispositions des esprits, et statue ensuite pourquoi et comment nous conquerrons le pays de ces barbares. »

Tous s'inclinèrent, saisis d'admiration pour la bonne foi et la justice du représentant de l'empereur.

« Mais qui Votre Excellence nommera-t-elle ? demanda Mugilan.

— « César, répondit Varus ; Jules César, à présent dieu, et il baissa la tête en signe de respect, ne dédaignait pas de reconnaître lui-même les positions des ennemis qu'il avait à combattre. Un tel exemple a force de loi à mes yeux ; je l'imiterai. La tâche est pénible sans doute, et même dangereuse ; mais c'est à ceux qui commandent à montrer le plus de hardiesse.

Alors retentirent dans tout le prétoire les acclamations des honnêtes conseillers ; et Varus, se levant de son siége, sortit de la salle avec l'air d'enthousiasme et d'orgueil d'un homme qui s'immole à la patrie.

Il rencontra, sur l'escalier de marbre qui conduisait vers le portique de l'édifice, l'exilé marseillais, qui, heureux de l'espèce de disgrâce où il était tombé, avait passé les deux derniers jours dans une solitude presque absolue. « Oh! oh! seigneur Androcare, lui cria-t-il de loin, qu'y a-t-il de neuf en Afrique ? »

Le vieillard répondit d'un ton où la gravité se mêlait à la soumission : « Votre bonté

m'ayant laissé l'usage de mes momens, je les consacre à ma fille qui est encore souffrante, et je suis le dernier auquel parviennent les nouvelles. »

« Eh bien, *exultare*, sautez de joie; nous avons des lettres de l'empereur qui révoquent votre condamnation; vous êtes libre! »

La fermeté que le proscrit avait montrée dans le malheur lui manqua tout à coup en apprenant ce retour inespéré de fortune; il pâlit, il balbutia; il serait tombé, s'il ne se fût appuyé contre une des colonnes du portique.

« Vous voilà bien content de nous quitter, n'est-ce pas? reprit le gouverneur d'un ton où perçait un secret mécontentement. « Ah! ah! vous ne voudriez pas courir les risques de vous associer à mes desseins : vous êtes trop prudent, vous! »

Puis, souriant avec une expression de malice et de rancune, il ajouta : « Je veux pourtant que vous me donniez encore quelques jours; vous qui vous mêlez d'écrire, je vous prépare de la matière; il faut que vous veniez avec moi chez les Chérusques. »

Androcare savait qu'une invitation de Varus

équivalait à un ordre; cependant il lui était si cruel de consentir à une prolongation d'esclavage, qu'il ne put dissimuler combien il aurait désiré s'y soustraire : « Votre Grandeur, dit-il avec un trouble qu'il déguisait mal, ne peut être assez impitoyable pour me séparer de ma fille, quand je crains encore pour sa santé. »

Varus se mit à rire; il triomphait de cette petite vengeance. « Vous en séparer! s'écria-t-il; point du tout : amenez-la; nous allons rendre visite à son amie la prêtresse qui est retrouvée : ce sera une occasion pour vous de prendre congé du Chérusque Arminius, votre défenseur; elle est chez lui. »

Ces derniers mots rendirent au vieillard toute son énergie; car il semblait que son cœur puisât une nouvelle force dans le souvenir des bienfaits du Germain et dans sa reconnaissance. Quoiqu'il eût bien compris que l'intention du magistrat était de le punir, il feignit de ne pas s'en apercevoir, et répondit en relevant la tête : « Vous m'annoncez aujourd'hui tout ce que je désirais au monde, seigneur Varus! Être libre, savoir que ceux qui

m'ont protégé sont heureux, pouvoir leur exprimer ma reconnaissance, c'est trop de bonheur à la fois! Je vous remercie du fond du cœur.»

Varus se mordit les lèvres, et repartit d'un ton sec : « Faites donc vos préparatifs sans délai; nous partirons dans une heure. »

Ce qui se passa dans l'âme de Phanie, lorsque son père lui répéta les paroles du gouverneur, resta mystérieux et incompréhensible, même pour elle; la joie et l'inquiétude, l'amour et la jalousie, l'espoir et le regret, semblaient régner à la fois dans son cœur. Accablée de tant d'émotions, elle pleura; et ses larmes n'étaient pas encore taries au moment où il fallut partir.

Trois litières seulement étaient commandées : celle de Varus, où se plaça aussi Mugilan; celle de Cornificius et de son collègue Labéon, et enfin celle d'Androcare et de sa fille. Le reste de la suite se composait de quelques esclaves à cheval; Cariovalda et ses Bataves formaient l'escorte.

On fit route tout le jour à travers le pays presque désert qui s'étendait du Rhin à la Lippe, et qui était comme un terrain neutre

entre la Germanie et l'Empire, quoique les Romains l'eussent acquis de l'ancienne tribu des Sicambres, passée depuis quelque temps sur la rive gauche du fleuve. L'on ne rencontrait que des détachemens de troupes romaines, en mouvement depuis la veille, et se dirigeant tous vers l'extrême frontière. Le soir on s'arrêta au campement de la vingt-et-unième légion, sur les bords de la Lippe, où Drusus avait construit la forteresse d'Elsen. Telle était l'admirable organisation des armées de l'Empire, que déjà cette légion et ses auxiliaires, formant un corps de douze mille hommes, étaient prêts à marcher en avant, quoiqu'ils n'eussent reçu que depuis vingt-quatre heures la nouvelle de l'expédition que méditait Varus.

Le lendemain l'on dépassa la dernière limite, et l'on se trouva sur le territoire des Tenchtères, l'une des petites tribus de l'Ouest. Plus l'on avançait, et plus le pays devenait sauvage : « Il y aura beaucoup à faire ici, disait le gouverneur entre ses dents; par les dieux ! nos chevaux enfoncent jusqu'au jarret dans ces marécages ! et comment parvien-

drons-nous tout à l'heure à traverser ces montagnes? A quoi donc a songé la nature, de préparer tant d'obstacles à la civilisation! Je crois que la Germanie n'a pas été faite pour être habitée. »

Une mélancolie profonde se peignait sur la figure et dans le maintien de Phanie; à mesure qu'elle s'enfonçait dans ces parages presque inaccessibles, elle éprouvait les mêmes sensations qui l'avaient assaillie en descendant le Rhin. La tristesse s'emparait d'elle avec le froid; ces vastes solitudes lui faisaient peur, et elle frémissait en songeant que telle était la patrie de l'homme qu'elle aimait.

Tandis qu'elle se livrait à cette douloureuse idée, Cariovalda s'approcha de la litière; c'était la première fois que la jeune fille le voyait depuis son enlèvement. Il avait repris ses belles armes romaines; mais les vives couleurs de la jeunesse n'étaient pas revenues sur ses joues pâlies, car le trait qui l'avait blessé restait enfoncé dans son cœur.

« Nous ne sommes plus très loin, dit-il d'une voix faible, tandis qu'un léger sourire errait sur ses lèvres, comme si du moins il

eût trouvé de la douceur à revoir bientôt son ami : si vous voulez monter à cheval, je vous montrerai Tanfane, la forêt de Teutsch, le Weser... » Et la parole lui manqua, en songeant qu'elle aimerait cette contrée inconnue comme une seconde patrie.

Mais Phanie le remercia; elle aurait voulu pouvoir dérober à ses regards le pénible spectacle de ces lieux incultes, qui lui rappelaient sans cesse que l'épouse de Hermann ne pourrait être rien de plus que la compagne d'un sauvage. Cette pensée la poursuivait si cruellement, que des larmes venaient mouiller ses paupières, et glisser sous ses longs cils.

Le Batave comprit cette douleur de femme, et quoiqu'elle déchirât son cœur, il en eut pitié : « Rassurez-vous, reprit-il à voix basse, il peut quitter ce pays, et retourner à Rome; l'empereur, qui l'aime, lui a offert le commandement perpétuel de sa garde. Vous aurez là des champs bien cultivés, une riche demeure, tous les agrémens de la vie, tout le bonheur de vos habitudes.... ce n'est pas vous qui souffrirez. »

A la riante perspective que lui offraient ces

paroles, la jeune fille releva ses beaux yeux; mais bientôt elle les reporta vers la terre, en murmurant : « Non! il ne voudra pas quitter la Germanie.

« Oh! s'il aimait! » pensa le Batave; et craignant de trahir toute sa pensée, de révéler à l'infortunée le sort qu'il prévoyait pour elle, de briser le premier sous ses pas la glace fragile sur laquelle elle avait hasardé sa vie, il tira à lui les rênes de son cheval, qui bondit en arrière : « Va, disait-il, berce-toi d'illusions jusqu'au dernier moment, puisqu'il n'y a plus pour toi d'autre bonheur sur la terre; il ne t'aime pas! »

L'on fit bientôt halte au sommet d'une colline; car Varus n'était pas homme à voyager long-temps à jeun. Pendant que ses esclaves préparaient à la hâte un repas, dont ils avaient apporté avec eux les élémens, le gouverneur se faisait expliquer par Cariovalda la position des diverses peuplades de cette partie de l'Allemagne. Le jeune Batave, auquel était familière toute l'organisation fédérale des races germaniques, oubliait quelquefois que le Romain n'en avait aucune connaissance; et il

résultait de là que Varus croyait le voir tomber dans une foule de contradictions; alors il le reprenait lui-même, non sans s'étonner que les barbares fussent si mauvais logiciens.

« Comment! dit-il en interrompant le jeune chef, vous nommez ces grands bois la forêt de Teutsch!

— « Oui, général.

— « Mais vous me disiez tout à l'heure que c'était celle des hommes de l'Ouest!

— « C'est la vérité.

— « Et le moment d'avant vous l'appeliez la forêt des Marses!

— « J'avais raison de le faire, quelque singulier que cela doive vous paraître.

— « Singulier! dites donc absurde; la même chose ne peut pas être et n'être pas, ou être en même temps de deux manières opposées. De deux contraires, la supposition de l'un est l'exclusion de l'autre; toutes les écoles sont d'accord là-dessus, excepté peut-être l'école germanique. »

Cariovalda, sans être piqué de l'éclat de rire qui accompagnait ces derniers mots, reprit tranquillement : « Teutsch est le dieu des

hommes de l'Ouest, sa forêt est leur forêt.

— « Mais les Marses?

— « Chaque grande race de Germains a, comme une famille, ses enfans jeunes et vieux; l'aîné n'est pas toujours le plus robuste, et cependant il représente toujours le père, et les plus forts le respectent même dans sa faiblesse. Ainsi nous honorons les tribus qui passent pour les plus anciennes de chaque confédération : ce sont les Cimbres dans le nord, les Semnons au midi, les Marses à l'ouest; les aînés de la race germanique sont dépositaires du culte national. L'île de Kertha, quoique tous les peuples du bord de la mer la regardent comme leur temple, est cependant la propriété spéciale des Cimbres; la forêt de Wodan, quoique sacrée pour tous les Suèves, n'est possédée que par les Semnons; celle de Teutsch n'appartient de même qu'aux Marses.

— « Voilà une étrange complication d'intérêts! murmura le Romain en branlant la tête; mais à quoi servent à chaque espèce de Germains ces forêts saintes?

— « Nous nous y réunissons, répondit Cariovalda, pour consacrer le souvenir de notre

origine commune, et de notre fraternité. Tous les ans chaque peuple envoie ses députés à cette fête de famille, et l'on y délibère aussi sur les intérêts généraux. »

Le gouverneur fit une grimace : « Par les dieux ! dit-il, voilà une institution singulièrement dangereuse ! » Et oubliant que la Germanie n'était pas encore sóumise, il ajouta d'un air inquiet et mécontent : « Ah ! vous vous réunissez là pour comploter ensemble ! et si quelqu'un abattait ces bois?

A cette question inattendue, l'on vit tressaillir Cariovalda : « Général, dit-il en faisant un pas en arrière, ce serait l'arrêt de mort du profanateur. Il n'y a pas un homme entre l'Elbe et le Rhin qui ne prît les armes contre lui ; et la vengeance des enfans de Teutsch ferait encore trembler dans mille ans ceux qui pourraient vouloir marcher sur ses traces. »

Quoiqu'un peu déconcerté par l'énergie de cette réponse, Varus reprit avec un ton railleur : « Mais avant que tous vos sauvages fussent avertis et rassemblés, on aurait eu le temps de raser la forêt et de regagner la frontière.

— « Ne le croyez pas, général. Là-bas, sur ces montagnes, un bûcher de bois résineux est toujours prêt, et toujours un prêtre veille à côté, muni d'une torche ardente. Au premier danger d'une profanation, il allumerait le bûcher, et à l'aspect du *Nod-fyr* (c'est le nom de ce signal), les guerriers sortiraient de terre. »

Cette réplique parut contrarier le Romain, comme s'il avait eu lui-même quelque velléité de tenter l'aventure. « Ce serait pourtant un grand pas de fait pour les civiliser, dit-il d'une voix rêveuse; ces réunions-là, ce culte commun, ces forêts saintes, doivent être de vrais foyers de révolte et de barbarie: on ne peut pas souffrir cela si près des frontières de l'Empire. »

Tandis qu'il se livrait à ces réflexions, l'on vit sortir de derrière les dernières hauteurs de l'Egge-Gebirge, une troupe de cavaliers : c'étaient des Germains qui venaient à sa rencontre ; car quoique Varus n'eût aperçu personne sur sa route, il n'en avait pas moins été vu, observé, deviné par les chasseurs, les pâtres, les pêcheurs même, qui, s'enfonçant

a son approche dans les gorges des vallées, se cachant dans l'épaisseur des bois, ou derrière les roseaux des marais, avaient ensuite couru donner avis au loin de son passage. A cette nouvelle, Ségeste le chérusque avait fait monter ses gens à cheval, et c'était lui qui s'avançait à la rencontre du Romain.

Lorsqu'il fut arrivé au pied de la colline, et que l'on put distinguer facilement son costume et son équipage, Phanie pâlit et poussa un cri d'horreur. Deux têtes encore saignantes étaient attachées à la crinière de son cheval noir; c'étaient celles de deux Suèves qu'il avait rencontrés sur la route, et qu'il avait immolés à la vengeance de sa fille.

Le gouverneur, de son côté, avait aussi remarqué avec une sorte d'effroi ce hideux trophée du Germain : « Notre ami Ségeste, dit-il en vidant une coupe de falerne pour se remettre, porte là un gibier dont la vue ôterait l'appétit, surtout quand on pense que ces deux malheureux ont été mis à mort sans jugement, comme il est plus que probable. J'espère, Cariovalda, que ce ne sont pas de vos alliés?

— « Des hommes du Nord! répliqua le Batave avec feu; non, non ; la chevelure est longue et tressée : ce sont des Suèves. Ségeste sait bien qu'il paierait cher d'autres têtes. »

Le Chérusque mit pied à terre. Il n'avait avec lui que les serviteurs dont le rang n'était pas assez élevé pour qu'ils l'accompagnassent dans la conférence qu'il allait avoir avec Varus. Il s'avança donc seul, marchant d'un pas ferme, mais avec des mouvemens brusques, et tâchant en vain de cacher sous un sourire contraint les sombres dispositions que trahissaient ses regards. Son costume était celui des chefs ; mais il portait par-dessus sa tartane une cuirasse romaine, et c'était sur le cimier d'un casque d'airain que flottait la plume d'aigle qui indiquait son rang.

A peine eut-il salué le gouverneur, que celui-ci lui demanda des nouvelles de sa fille. Alors le front du Chérusque se rembrunit encore, et il répondit d'un ton rauque et bref : « Elle est guérie ; son frère Ségimund l'a emmenée à la chasse sur les montagnes.

— « Arminius est sans doute avec elle, reprit Varus ; ce sera une belle alliance, et je

vous en félicite, mon cher : car on en a parlé à Cologne. »

Le Germain ne répondit pas; mais tous les muscles de son visage se contractèrent.

Quelque peu de pénétration que possédât le gouverneur, il comprit qu'il avait touché une corde douloureuse. « Oh! oh! se dit-il, est-ce qu'il y aurait désaccord? Par Jupiter! il serait bon que ces barbares fussent brouillés entre eux; nous n'aurions que la moitié de la besogne à faire! (et souriant de satisfaction à cette idée, il se hâta de reprendre) : Ce serait une chose fâcheuse que ce jeune homme eût quelque répugnance à un mariage si convenable. Eh! eh! votre fille est belle, quoique singulièrement fière! il aurait bien mauvais goût s'il ne s'en contentait pas. »

Il s'arrêta à ces mots, effrayé lui-même de la fureur qui éclatait sur les traits de Ségeste. Le chef grinçait des dents, et ses yeux enflammés semblaient chercher une victime, tandis que sa main pressait convulsivement la poignée de sa hache.

« Il le tuera s'il m'aime, » murmura Phanie; et elle tomba sans connaissance.

---

## CHAPITRE XXVII.

---

### La Revanche.

Sans attendre que la jeune fille eût repris connaissance, Varus se remit en route avec la plus grande partie de son escorte, ne laissant que quelques esclaves autour de la litière de l'exilé ; mais Cariovalda ne l'accompagna point. Ni ordres, ni menaces, n'avaient pu décider le Batave à s'éloigner de Phanie : il semblait qu'elle lui devînt plus chère à mesure qu'elle était plus malheureuse, et qu'il trouvât encore une sorte de douceur à partager ses souffrances.

Quand elle reprit l'usage de ses sens, elle

se vit entourée de son père et du jeune chef, et lut dans leurs regards une douleur et une tendresse égales; Androcare la pressa sur son sein, et la soulevant ensuite dans ses bras encore vigoureux, il la porta dans la litière. Pour Cariovalda, ses yeux seuls exprimèrent le profond attachement qu'il avait voué à cette infortunée, et l'émotion violente qui faisait palpiter son cœur.

Le chemin qu'il fit prendre à ceux qui conduisaient la litière, n'était pas le même qu'avait suivi Varus. Le gouverneur, toujours jaloux de faire parade de son rang, avait bien recommandé à Ségeste de le conduire par une route où ses gardes pussent cheminer en bon ordre, sans que son cortége fût obligé de se rompre à chaque pas. Pour se conformer à son désir, le Chérusque avait été forcé de prendre un détour, et de remonter jusqu'au-delà des hauteurs qui couvraient la vallée. Le Batave, au contraire, qui n'avait à cœur que d'épargner à Phanie la fatigue et les délais, choisit pour elle le sentier le plus court; et il résulta de cette différence que, quoique partie assez long-temps après le gros de la

troupe, cette faible arrière-garde fut la première qui arriva en vue de la maison de Sigimer.

Là se renouvela pour l'Héraclide et pour sa fille le spectacle qui avait frappé les yeux de Hermann. Toutes les scènes de ce tableau rustique et grossier se déployèrent sous les regards de Phanie comme naguère à ceux du jeune Chérusque, et produisirent sur elle les impressions qu'il avait prévues. Ces cavales qui accouraient librement sur son passage, et qui la saluaient de leurs hennissemens; ces taureaux au large poitrail, dont les pas s'enfonçaient dans le sol humide de la vallée; ces noires enceintes de houx, et cette demeure à peine ébauchée, semblaient lui dire : « Que viens-tu chercher ici, que la souffrance et la mort? » Et quand elle aperçut les ossemens humains qui blanchissaient aux deux côtés de la porte, elle crut sentir elle-même le froid glacial du tombeau.

Avertie de son arrivée, Aurinie elle-même était venue la recevoir à l'entrée de la maison; mais la vue de cette fière Germaine, au front hautain et au port majestueux, ne fit que re-

doubler l'abattement de la jeune fille ; car elle croyait lire dans ses yeux l'indignation qu'éprouvait la mère de Hermann à l'aspect de celle qui avait surpris les affections de son fils. Tremblante, elle laissa tomber sa tête sur la poitrine d'Androcare ; tandis que Cariovalda offensé hésitait s'il ne ferait pas tourner bride aux esclaves qui conduisaient la litière.

Mais si la belle Chérusque n'avait pu cacher la première émotion de son cœur maternel, il n'avait fallu qu'un instant pour la ramener au sentiment des devoirs de l'hospitalité ; elle s'approcha des voyageurs, leur souhaita la bienvenue avec une courtoisie pleine d'empressement ; et dès que Phanie eut mis pied à terre, elle la reçut dans ses bras comme si c'eût été sa fille ; car la tristesse et la douleur de la jeune étrangère lui avaient inspiré une compassion devant laquelle s'effaçait toute autre pensée.

Quand elle se sentit pressée sur le sein de la mère de Hermann, la jeune fille fondit en larmes. Loin que ce témoignage de bonté lui rendît quelque confiance en elle-même et dans l'avenir, elle n'éprouvait qu'un regret

amer d'avoir aussi déchiré le cœur de cette noble Germaine ; elle la regardait d'un œil suppliant comme pour implorer son pardon. Aurinie en parut touchée, et quoique ses sentimens de Chérusque et de mère ne pussent être ébranlés par cette sympathie naissante, elle appuya ses lèvres avec une douloureuse émotion sur le front de Phanie ; puis, Androcare et Cariovalda ayant exprimé l'intention d'attendre l'arrivée de Varus avant d'entrer dans la maison, elle prit la jeune fille par la main, et la faisant passer, non pas par la grande salle, mais par une longue suite de chambres étroites et basses, elle la conduisit dans son propre appartement, et s'y enferma avec elle.

Là se montrèrent d'abord presque également troublées l'une et l'autre, ces deux femmes dont la vie, les habitudes, les idées, la nature même, avaient si peu de ressemblance, mais que rapprochait leur tendresse pour le même objet ; car l'amour de la mère ne le cédait pas à celui de l'amante. Elles ne parlèrent point ; mais leurs regards disaient leurs pensées. Aurinie pressait en vain la timide

étrangère de s'asseoir; elle restait debout, tremblante, et sentait ses genoux mal assurés se dérober sous elle : « Oh! ne m'en veuillez pas! s'écria-t-elle enfin; les dieux savent que cet amour a été involontaire, et que je serais contente de mourir.

— « Vous! murmura la noble Chérusque avec étonnement, vous qui êtes du Midi! oh! non; les femmes de votre race ne savent pas aimer! »

Phanie tressaillit et détourna la figure. Hélas! elle eût presque voulu mériter ce reproche; mais elle ne sentait que trop combien il était injuste.

« Pourriez-vous vivre ici? » reprit la mère de Hermann.

Elle releva les yeux et sembla reprendre courage pour lui répondre : « Non.

— « Eh! quel est donc votre espoir? »

Elle se tut; mais ses regards se portèrent sur ce sol de la Germanie que foulaient ses pieds, comme si elle y eût cherché un tombeau.

Cette muette résignation acheva de désarmer le cœur généreux d'Aurinie; elle sentit des larmes rouler sur ses joues, et n'essaya

point de les cacher. « Oh ! cette destinée est assez fatale sans moi ! balbutia-t-elle avec effort. Que Teutsch et les fées achèvent de filer ou de trancher ce fil ! ma main le respectera, dût-il ne me laisser que deuil et amertume. »

Alors elle s'efforça elle-même de consoler et d'encourager la malheureuse jeune fille dont l'amour lui causait presque autant de pitié que de regret et de crainte. Tout entière à cette noble tâche, le bruit de l'arrivée de Varus ne lui fit point quitter Phanie : il y avait assez de chefs dans la grande salle pour accueillir le Romain, tandis qu'elle seule pouvait adoucir les larmes de l'étrangère.

Ce fut Inguiomer qui, en sa qualité d'oncle de Hermann, remplit envers le gouverneur les devoirs d'hôte et de chef de la famille ; car son neveu avait accompagné à la chasse Thusvelda et Ségimund, et ils n'étaient pas encore de retour. Le vieux Chérusque alla recevoir le magistrat à l'entrée de la maison, lui présenta le vin d'honneur, et le conduisit dans la salle où étaient réunis la plupart de ceux qui avaient poursuivi les ravisseurs de Thusvelda. Gerrits et Mallorix, toujours inséparables ;

Mellobaud le Sicambre; Œgeste et Œgimer, cousins de Hermann; Maloband le Catte, Boiocale l'Ansibare, et plus de vingt autres guerriers du même rang, formaient cette assemblée sauvage, imposante par la renommée, par le courage, par la force et par l'expérience de ceux que l'on y voyait figurer. Varus, qui ne s'attendait pas à cette rencontre, frissonna de surprise et de terreur en apercevant tout à coup devant lui tous ces champions redoutables, l'élite des peuples dont il méditait la ruine; il s'arrêta sur le seuil de la porte, et ce ne fut qu'en jetant les yeux sur Cariovalda, toujours calme et froid, qu'il retrouva lui-même un peu de sécurité.

Son entrée dans l'intérieur de la salle offrit un tableau qui n'eût pas été sans intérêt pour un observateur. Tandis que tous les chefs, qui s'étaient levés pour lui faire honneur, le saluaient avec une joyeuse et franche cordialité, lui, partagé entre la crainte, la haine et le désir de cacher ce qui se passait dans son cœur, décomposait ses traits pour tâcher de sourire, s'inclinait d'un air humble et bas, et ne pouvait chasser de son front les rides et les

soucis. Mugilan et les deux jurisconsultes qui l'accompagnaient (c'étaient Cornificius et Labéon), imitaient sa politesse contrainte, mais avec moins de gaucherie et de timidité, peut-être parce qu'ils se sentaient moins coupables. Il n'y avait que l'exilé dont le maintien fût ferme, et le visage ouvert. Aussi les Germains, moins insensibles et moins calculateurs que des hommes civilisés, paraissaient-ils voir avec plus de plaisir ce malheureux proscrit que les magistrats avec lesquels il était venu. Plusieurs larges mains s'étendirent vers la sienne; mais c'était d'un air de mélancolie qu'il recevait ces témoignages de bienveillance. Il n'avait pas vu les préparatifs commandés par Varus, sans en deviner le but secret; il comprenait que cette visite amicale n'était elle-même qu'un piége et une perfidie, et son cœur saignait à l'idée que s'il n'en était pas le complice, du moins il semblait peut-être manquer lui-même à la sainteté des lois de la bonne foi en venant s'asseoir avec des traîtres à la table de l'hospitalité.

Lorsque ces nouveaux hôtes eurent pris place au banquet des chefs, la salle entière se

trouva remplie par la foule des convives et de leurs serviteurs, quoique les officiers des Bataves fussent restés avec leurs soldats dans la cour qui entourait la maison. La table se couvrit de mets et de ces grandes cruches d'argent dans lesquelles les Germains servaient les boissons spiritueuses. La scène s'anima, et bientôt elle offrit un coup d'œil aussi singulier que pittoresque. Varus et ses trois conseillers, jetés au milieu de cette foule de guerriers à demi-sauvages, qui leur présentaient leurs cornes vastes et profondes, remplies jusqu'aux bords de vin et d'hydromel, et qui les pressaient de boire avec eux, se défendaient avec une sorte d'opiniâtreté craintive contre les instances de ces convives incommodes. Chaque fois qu'un Germain, joignant le geste à la parole, saisissait de sa main vigoureuse l'épaule ou le bras d'un des jurisconsultes, on voyait l'homme civilisé se replier sur lui-même avec un effroi invincible, et se confondre en remercîmens et en politesses, tandis qu'au fond de l'âme il maudissait ces grossiers compagnons. Ceux-ci, au contraire, simples et sans détour, se gorgeaient

gaîment des viandes et des boissons fortes que leur présentaient leurs écuyers, debout derrière eux. Leurs figures animées, leurs yeux brillans, leur pantomime rapide et expressive, formaient le contraste le plus complet avec la gravité froide et compassée de leurs hôtes; ils parlaient, ils gesticulaient, ils chantaient, ils poussaient des cris; et leur extérieur farouche rendait réellement assez formidable la joie bruyante de ces grands enfans, dont le jouet favori était la hache ou le poignard.

Assis au haut bout de la table, entre Ségeste et Inguiomer, le gouverneur s'était remis peu à peu de son trouble, et l'on voyait à sa physionomie sérieuse, pensive et empreinte de fausseté, qu'il était revenu à s'occuper de son grand dessein. Il ne tarda pas à remarquer que ses deux voisins évitaient les regards l'un de l'autre, comme s'il y avait eu entre eux un commencement d'inimitié; et il en savait déjà assez pour deviner le motif de cette froideur mutuelle. L'union projetée entre Hermann et Thusvelda tardait trop à s'accomplir pour que la bonne intelligence pût se prolonger entre les deux familles;

l'orgueil de Ségeste en souffrait, et il prévoyait déjà que si, à son retour de la chasse, le jeune homme ne lui demandait pas la main de sa fille, il faudrait que du sang fût versé.

Fort de cette découverte, le Romain ne songea plus qu'à envenimer la plaie qui saignait dans le cœur du Chérusque. Se tournant donc vers Inguiomer, au moment où celui-ci lui présentait les morceaux les plus délicats d'un jeune daim, il lui demanda avec une feinte indifférence : « Dites-moi, mon brave ami, est-ce que votre neveu prendra bientôt une épouse? »

A cette question, le chef laissa tomber le couteau qu'il tenait à la main; puis, pour cacher son embarras, il prit sa corne, pleine d'un vin spiritueux, et la vida d'un seul trait.

« Je veux être des noces, mon cher Ségeste, » poursuivit Varus avec un sourire perfide.

Le père de Thusvelda baissa les yeux, et, comme son compatriote, il eut recours à la vertu consolatrice du vin pour cacher sa confusion et sa haine secrète.

« Comment se font vos mariages? » reprit

l'impitoyable gouverneur en s'adressant à tous deux.

Il ne reçut pas de réponse, mais il les vit frémir; et alors il ajouta, d'un ton où perçait la joie : « Je serais curieux d'en voir un. »

Inguiomer vida encore une fois sa coupe; puis il repartit, en hésitant un peu : « Il se pourrait bien que, d'ici à quelque temps, Hermann te donnât ce spectacle.....

— « Ou celui d'un combat plus sérieux qu'à Cologne, murmura Ségeste.

— « Un combat! répéta son adversaire en jetant sa corne sur la table; un combat!.... Sont-ce là les paroles de fiançailles de ta famille? »

Le père de Thusvelda sut comprimer sa fureur, quoique l'insulte fût déjà sur ses lèvres, et le défi dans ses yeux : il avait résolu d'attendre le retour de sa fille pour déclarer l'alliance ou la guerre.

Varus crut que c'était la crainte qui le retenait : « Je vous soutiendrai, mon brave, lui souffla-t-il à l'oreille, tandis qu'il donnait à sa figure l'expression pacifique d'un médiateur;

non seulement j'ai là mes Bataves, mais toute une division de l'armée du Bas-Rhin nous suit à marches forcées.

— « C'est bien, repartit Ségeste d'une voix que faisait trembler la haine; je suis l'ami des Romains. »

Le gouverneur se frotta les mains. Il voyait les nuages s'amonceler, et s'attendait à une tempête prochaine. Il chercha des yeux Mugilan pour lui faire un signe d'intelligence; car il avait besoin d'épancher la joie de son succès. Son regard rencontra alors celui de l'Héraclide, et l'indignation qui éclatait sur les traits du vieillard le surprit et l'effraya. Il vit qu'il était observé, compris, jugé, et il baissa la tête sous le mépris accablant d'un homme de bien.

Pendant ce temps, Inguiomer paraissait mal à son aise : mécontent de lui-même et du Romain, le vieux sauvage éprouvait un véritable tourment de ne pouvoir faire éclater sa mauvaise humeur, quoiqu'il sentît que rien ne justifiât encore une rupture ouverte. Son intelligence médiocre et sa loyauté inflexible s'opposaient également à ce qu'il soupçonnât

les arrière-pensées du Romain ; mais une sorte d'instinct vague l'avertissait qu'on n'agissait pas franchement avec lui ; un moment il voulut provoquer une scène plus violente, et on le vit lever le poing comme pour frapper sur la table; mais il s'arrêta, et, se ravisant, il donna ordre à son écuyer de lui apporter la coupe de Sigimer.

Au murmure qu'excita cet ordre, Varus ne douta point qu'il ne s'agît de quelque vase précieux qui devait faire partie du trésor de la famille, et il fut confirmé dans cette opinion en voyant l'écuyer poser à côté de son maître une coupe immense montée sur un pied d'or et bordée d'un cercle du même métal; mais ce qui le surprit, ce fut la forme irrégulière du calice; il formait comme une demi-sphère oblongue, d'une matière blanchâtre, et des cavités de diverses grandeurs se dessinaient à sa surface; il semblait qu'il n'y eût aucun rapport entre le reste de l'ouvrage, travaillé avec le plus grand soin, et cette partie du vase, désagréable à la vue et inégale au toucher.

Inguiomer remplit la coupe de vin, puis

il y porta ses lèvres, et la présenta ensuite au Romain, en l'invitant à boire à la durée de leur bonne intelligence.

Varus ne s'attendait pas à cette proposition; il tressaillit, comme si on lui tendait un piége; mais, se remettant aussitôt, il balbutia : « Très volontiers, mon brave Chérusque; je bois.... mais de quelle singulière poterie vous vous servez là!

— « C'est le crâne d'un ennemi, » répondit fièrement le chef.

La coupe trembla dans la main du gouverneur. S'il ne s'était senti coupable d'aucune perfidie, il eût repoussé avec horreur ce vase sacrilége; mais la trahison qu'il avait commise lui ôta le courage de le faire : il craignait de révéler, en refusant de boire, ses intentions hostiles et son projet déloyal; il se fit donc violence, et, approchant ce crâne humain de ses lèvres, non sans frémir, il essaya de surmonter le dégoût et la répugnance qu'il éprouvait.

Il réussit en effet à avaler quelques gouttes de vin, mais il en répandit davantage sur sa toge; et ce présage sinistre, que tous les spec-

tateurs remarquèrent, le remplit lui-même d'une profonde terreur.

Après lui, Ségeste, puis les autres convives, se passèrent de main en main cet horrible vase, sans que Mugilan, Labéon, ni Cornificius, osassent le refuser quand on le leur présenta : c'eût même été un spectacle plaisant que de voir les grimaces de ces hommes du Midi, luttant à la fois contre l'horreur qu'ils ressentaient, contre le cri de leur conscience et contre la religion de leurs doctrines, pour complaire à leur patron, s'il n'y avait aussi eu quelque chose d'affligeant dans la dégradation de ces magistrats, de ces juges, de ces graves et doctes personnages, reniant ainsi leur dignité, leur science et leur civilisation.

De main en main la coupe arriva à Mallorix. Le chef à la peau d'ours et au rude visage semblait celui de tous les convives qui devait avoir le moins de répugnance pour cet usage barbare; cependant, loin d'imiter l'indifférence des Chérusques ou la lâcheté des Romains, lui refusa de toucher à ce reste ainsi profané d'une créature humaine. « Ma

nation, dit-il, aime la paix, et regarde la guerre comme un fléau : aussi n'emploie-t-elle jamais de pareilles coupes. »

A l'étonnement que causa cette déclaration inattendue, succéda parmi les hommes de l'Ouest une sorte de fermentation. Le Cauque semblait blâmer leurs usages, et c'était une insulte qu'ils n'étaient pas disposés à souffrir. « Oh! oh! murmurèrent quelques voix, le plongeur méprise nos coutumes; mais il ne méprise pas les femmes des Chérusques..... C'est une tache sur la maison de Sigimer que la présence de cet étranger. »

Mallorix était trop éloigné de ceux qui parlaient ainsi pour les comprendre; mais une rougeur foncée couvrit le visage d'Inguiomer, car le reproche rejaillissait directement sur lui; il se leva, sombre comme la tempête, et dit d'une voix âpre : « Nous ne savions pas que le chef du bord de la mer fût si pacifique! Autrefois il est venu combattre sur nos bruyères; mon frère et moi, nous l'avons vu en face : il faut qu'il soit changé depuis lors. Peut-être a-t-il trouvé que la hache des Chérusques était trop tranchante! »

Le Cauque pâlit, ramena sur ses épaules sa peau d'ours, et, sans proférer un seul mot, se leva pour sortir; car il n'oubliait pas que celui qui le provoquait était l'oncle de son hôte, et c'était ailleurs qu'il voulait se mesurer avec lui.

« Qu'il ne revienne plus ! s'écrièrent quelques uns des guerriers : qu'il oublie que Sigimer a laissé une veuve ! »

Mallorix se mordit les lèvres jusqu'au sang pour ne pas répondre ; mais son ami Gerrits, placé à côté de lui, et qui avait imité son action, quoique avec sa lenteur et son flegme ordinaires, redressa par degrés sa haute taille, et souriant d'un air de triomphe : « Quand les parens d'Aurinie sauront la protéger, dit-il, mon frère ne songera plus à la défendre. »

C'était le plus cruel outrage que pût essuyer un Germain, que ce reproche de n'avoir pas su protéger une femme. Aussi Inguiomer, hors de lui-même, mit-il la main sur sa double hache : échauffé par les fumées du vin, il ne songeait plus au lieu où il se trouvait, à la sainteté de l'hospitalité, à l'iso-

lement des deux chefs du Nord ; il ne voyait que l'offense, et son arme alla en sifflant frapper le Frison à l'épaule.

Gerrits, blessé, ouvrit ses grands yeux avec une sorte de stupeur. « Courage, Frison ! disait Varus en lui même ; en avant, Naborix ! tirez vos saracasses, mes enfans ! » et par prudence il s'écartait avec précipitation d'Inguiomer.

Toutefois, ni Mallorix ni son ami ne bougèrent; il y avait trop d'inégalité entre eux et la foule d'hommes de l'Ouest qui les entourait : « C'est une trahison, dit le blessé d'un ton de dédain; les enfans de Teutsch sont sans foi ! »

Personne ne répondit : tous les parens et les compatriotes d'Inguiomer avaient la rougeur sur la figure ; ils se sentaient déshonorés. Lui-même, baissant la tête, et appuyant ses deux mains sur son front, parut en proie au plus violent remords.

« Ils ne se battront pas ! » dit Varus consterné. Puis, frappé d'une idée subite, il s'élança vers la porte de la maison; et voyant les soldats de son escorte rassemblés pour la

plupart dans la cour, il s'écria de toute sa force : « A moi, Bataves ! on égorge le Frison ! »

A ce seul mot, un cri de fureur et de menace retentit dans toute l'enceinte. Accoutumés à combattre à pied comme à cheval, les gardes bataves saisirent leurs grands boucliers et leurs glaives à double tranchant, et se serrant les uns contre les autres, comme pour monter à l'assaut, ils se précipitèrent dans la salle, renversant tout ce qui se trouvait sur leur passage. Armés de toutes pièces, comme ils l'étaient, préparés au combat, nombreux, aguerris, expérimentés, il leur était facile de se rendre maîtres des convives plongés dans la surprise et dans le désordre, et qui n'avaient d'autres armes que leurs haches et leurs poignards. Cependant, ce ne fut pas sans éprouver une résistance désespérée qu'ils parvinrent jusqu'à Inguiomer. Les écuyers du Chérusque se firent tuer sur la place, avant qu'on ne pût saisir leur maître. Il y eut aussi plusieurs des chefs qui reçurent des blessures profondes : d'autres s'échappèrent pour aller chercher du secours et rassembler leurs guerriers ;

mais le plus grand nombre resta captif.

« Victoire ! s'écria Varus quand il les vit tous désarmés, la trahison est punie ! »

Un homme qui était tombé mourant sur la table hospitalière, releva sa tête à ce mot, et lui jeta un regard où brillait encore l'indignation.

Androcare ! murmura le gouverneur en pâlissant; le seigneur marseillais est blessé ! »

Un Batave s'approcha de l'Héraclide dont la tête était retombée, et après l'avoir regardé un moment, il dit, en levant les épaules : « Il est mort !

— « Mort ! répéta Varus ; et un secret remords vint étouffer sa voix : Mort ! oh ! ce n'est pas ma faute ! Je le vengerai.

— « Celui qui l'a frappé est déjà tombé lui-même, reprit le soldat. C'était un esclave blessé qui a voulu nous faire payer son sang. Votre Grandeur ne pourra punir que l'auteur de la querelle. »

Le magistrat frémit à cet arrêt fatal que semblait prononcer la destinée ; l'auteur de la querelle, c'était lui.

On jeta un manteau sur le corps du mal-

heureux vieillard auquel la perfidie du Romain venait de coûter la vie, et on l'emporta de la salle à la hâte, de peur que ce spectacle ne frappât les yeux de sa fille. Ce fut Mugilan qui prit ce soin; car le gouverneur, effrayé lui-même du mal qu'il avait fait, demeurait immobile, les yeux égarés, et les cheveux dressés sur la tête, tandis que les chefs désarmés gardaient un morne silence, et fixaient sur le plancher de la salle leurs regards chargés de haine et de ressentiment; ils supportaient avec une fermeté stoïque le coup qui les avait frappés, et l'on ne voyait de honte que sur le front de Gerrits et de Mallorix, confus d'une vengeance qu'ils n'avaient pas demandée, et qui leur paraissait aussi perfide que l'attaque du Chérusque.

« Lâchez celui-là, dit Varus en désignant Ségeste. Eh bien, Frison, êtes-vous content? Vous voyez, Naborix, que je suis votre ami! »

Les deux guerriers baissèrent les yeux.

« Où est Cariovalda? » reprit le Romain.

Personne ne répondit.

« Est-ce que ces barbares l'auraient aussi assassiné! s'écria-t-il en tâchant de prendre

le ton d'un homme qui a reçu de graves injures. Oui, sans doute..... on nous préparait ici un guet-apens, et sans ma prudence.... »

Il s'interrompit à ce mot, et la parole expira sur ses lèvres ; car à la porte de la salle venaient de paraître Cariovalda et Hermann.

---

## CHAPITRE XXVIII.

---

### Le Dévouement.

Le daim que les chasseurs chérusques avaient lancé dans la vallée de Tanfane avait entraîné les jeunes gens au-delà des vertes collines qui protégeaient la demeure de Sigimer. Montés sur des coursiers fougueux, Ségimund et Thusvelda le poursuivaient avec une ardeur infatigable, franchissant les rochers et les ruisseaux, s'exposant sur le bord des précipices, se hasardant au milieu des marécages. La jeune prêtresse déployait dans cet amusement favori de sa nation une grâce, une adresse, une intrépidité sans égales; et

Hermann, qui la suivait, les yeux toujours fixés sur elle, s'enivrait d'amour et d'oubli.

Tout à coup, au détour d'une vallée, il aperçut un homme qui accourait à toutes jambes, et qui faisait signe aux chasseurs de s'arrêter : c'était un esclave de sa mère. On ne pouvait douter qu'il n'apportât quelque message d'Aurinie, et les jeunes gens retinrent aussitôt leurs coursiers. Mais leur surprise fut grande quand le messager leur annonça l'arrivée de Varus à Tanfane.

« Pourquoi pâlir, Hermann! s'écria Ségimund; ce Romain est trop lâche pour que nous gardions quelque ressentiment contre lui : oublie ses folles idées de jugement et de tribunal; il veut faire sa paix avec toi, puisqu'il vient te demander l'hospitalité.

Le fils de Sigimer fit un effort pour cacher son trouble, et ce fut d'un air assez calme qu'il demanda au messager si la suite de Varus était nombreuse; mais quand il apprit qu'Androcare et sa fille en faisaient partie, il sentit un froid mortel se glisser jusqu'à son cœur.

Ségimund le regardait en souriant; car,

loin de deviner l'émotion cruelle de son ami, il croyait que cette nouvelle l'avait rendu heureux. « Eh bien! reprit-il, lance donc ton cheval au galop. Va, cours, devance-nous! nous te le permettons, puisque tu nous as dit toi-même combien cette Phanie t'est chère.

— « L'ai-je dit? murmura le graaf en frémissant; oui, j'ai dû le dire. » Et en effet, il avait voulu mettre cet aveu comme une barrière entre son cœur et la fille de Ségeste.

En proie à une agitation brûlante, il enfonça l'éperon dans les flancs de son cheval. Ségimund voulait le suivre; mais sa sœur le retint. Quoiqu'elle eût assez de force pour étouffer son trouble, Thusvelda n'était pas si calme et si indifférente qu'elle n'eût deviné ce qui se passait dans le cœur du chef. « Laissons-le, dit-elle à son frère, il a besoin d'être seul; nous retournerons à Tanfane par un chemin différent. » Et elle l'entraîna loin du chef.

Lorsqu'il se vit au milieu des bois, où aucun regard ne pouvait plus l'épier, Hermann, laissant son cheval ralentir sa course, ras-

sembla toutes les puissances de son âme pour s'interroger lui-même et pénétrer le mystère de ce changement qui s'était fait en lui. « Pourquoi tremblé-je ? se demanda-t-il ; d'où vient que la nouvelle de son arrivée m'a été douloureuse? Est-ce que je ne l'aimerais plus ?

Il frissonna en murmurant ces derniers mots ; car il se sentait dégradé par cette inconstance qui ressemblait à ses yeux à de la perfidie : « Quoi ! s'écriait-il dans son désespoir, on accuse les enfans de Teutsch de changer de sentimens et d'affections plus vite que les vents ne changent de cours ! l'on nous reproche d'être légers, mobiles, variables, comme des femmes sans force, ou des enfans sans raison ! et moi qui appelais nos ennemis des menteurs, moi qui riais de leurs paroles, il faut maintenant que je me condamne moi-même! Le fils de Sigimer n'est-il donc qu'un roseau que fait plier le moindre souffle? Oh ! que les hommes du Nord se croiraient grands auprès de moi, s'ils le savaient !

« Mais ils ne le sauront pas, reprit-il tout à coup en relevant la tête ; ce secret ne sortira

jamais de mon sein. Hermann a donné sa parole; il la tiendra. »

En se parlant ainsi le Chérusque mit son cheval au galop, comme s'il eût voulu exécuter sans le moindre retard la résolution qu'il venait de prendre.

Quand il arriva sur les collines qui dominaient la vallée, Cariovalda l'aperçut et accourut à sa rencontre : les deux amis se jetèrent dans les bras l'un de l'autre; mais ils échangèrent peu de paroles : tous deux avaient le cœur oppressé.

« N'as-tu pas poursuivi comme nous les Lombards? demanda Hermann.

— « Non, répondit le Batave; assez de chefs songeaient à Thusvelda, moi j'avais pitié d'une autre.

— « Cariovalda! s'écria le Chérusque hors de lui-même, que me disais-tu donc sous l'arbre de Teutsch?

— « Ce que tu n'as pas compris,... ce que tu ne devais pas comprendre. N'en demande pas davantage, mon frère; il fallait que je fusse malheureux. »

Une émotion presque convulsive fit trem-

bler les mains du graaf, tandis qu'une sueur froide baignait son front. Il devinait maintenant l'amour et le sacrifice de son ami; et en même temps le voyant si beau, le sachant si généreux, il éprouvait comme une vague espérance..... Phanie ne pourrait-elle pas aussi changer!

Ce qu'il n'osait dire, le Batave le lut dans ses yeux; il secoua tristement la tête, et répondit : « Il est trop tard; l'amour d'une femme, c'est sa vie. Hermann, je savais bien que tu changerais; mais à présent tu la ferais mourir. »

Le Chérusque rougit et pâlit tour à tour. « Cariovalda, murmura-t-il, elle sera ma compagne.

— « C'est bien, répliqua son ami. Mais, écoute; ce n'est pas dans nos forêts qu'elle est née; il lui faut un autre ciel, un autre air, une autre demeure : ramène-la au Midi, à Rome, à la cour d'Auguste.

— « Et je quitterais ma patrie! s'écria Hermann avec une sorte d'effroi et d'horreur.

— « La Germanie a d'autres chefs, repartit le Batave : Phanie n'a que toi.

— « Mais ma mère, mais ma famille, mais ma tribu!....

— « Il fallait y songer avant de gagner le cœur de cette étrangère; maintenant tu n'as plus à choisir.

— « Ah! frère, reprit le Chérusque en baissant la tête, quel sacrifice! »

Cariovalda ne répondit point; mais un soupir qu'il ne put étouffer trahit sa souffrance. Il aurait été si heureux, lui, de tout sacrifier pour elle!

Ils approchaient de la maison : des esclaves leur dirent que le gouverneur était à table avec Ségeste et les autres chefs. Tout à coup ils virent les Bataves épars autour de l'édifice s'élancer vers l'enceinte intérieure; ils entendirent des cris et comme un bruit d'armes; puis tout cessa, et il ne leur resta que la conviction qu'un grand malheur venait d'arriver.

« Ami, dit le Batave en frémissant, tu es un homme; aie du sang froid!

— « M'as-tu donc vu trembler? repartit le Chérusque avec un sourire amer.

— « Le gouverneur est un insensé, reprit

Cariovalda avec une profonde tristesse; voilà que le sang des guerriers va couler pour un homme qui n'a jamais manié un glaive! « Frère, je le connais mieux que toi; il faut t'attendre à tout. »

Redressant sa tête hautaine, Hermann répliqua fièrement : « Je suis prêt. »

Et ils poussèrent leurs chevaux vers la maison.

Le spectacle qui s'offrit à eux, à leur entrée dans la salle, fit rougir et trembler Cariovalda; il voyait quels misérables satellites on avait faits de ses Bataves, et son cœur se gonfla d'indignation. Pour Hermann, pâle, mais calme en apparence, il marcha droit au gouverneur, et lui demanda gravement : « Qu'est-ceci? »

Varus fit un pas en arrière, et répondit en balbutiant : « On a voulu m'égorger, moi et mes alliés. » Et il lui montra de la main Gerrits couvert de sang.

Le jeune homme chercha des yeux Inguiomer; il vit son oncle baisser la tête : c'en fut assez pour qu'il reconnût que tous les torts n'avaient pas été pour les étrangers; et alors,

pour la première fois, son courage sembla faiblir un moment.

« Où est ma mère? » demanda-t-il à un esclave.

Le serf lui montra du doigt la chambre où Aurinie s'était retirée avec la jeune Marseillaise; et lui, laissant là le Romain, traversa la salle d'un pas lent et grave, pour se rendre auprès d'elle.

« Nous..... nous ne sommes pas en sûreté ici! balbutia Varus, qui restait à côté de la porte, comme s'il eût craint de s'exposer de trop près aux regards des Germains : Est-ce que l'on ne voit pas encore venir le reste de nos troupes? »

Un des Bataves répondit qu'un corps de cavalerie s'était montré sur les hauteurs.

— « Eh bien! nous irons à leur rencontre; qu'on selle les chevaux, et qu'on s'apprête au départ! »

Les soldats obéirent; et tandis qu'ils exécutaient cet ordre, les conseillers du gouverneur, qui étaient restés plongés dans une muette stupéfaction, se rapprochèrent de lui, mais sans trouver encore de paroles à pronon-

cer. Il était visible que malgré le triomphe de leur patron, ils avaient peur. Pour Ségeste, que les soldats avaient relâché, il marchait à grands pas, le front sombre, les bras croisés sur la poitrine, comme un homme que des sentimens opposés agitent avec une égale violence. Germain et Chérusque, il était blessé jusqu'au fond du cœur de l'injure faite à ses compatriotes; mais sa haine contre Inguiomer lui faisait aussi trouver quelque douceur dans l'humiliation de son ennemi.

Tandis qu'il semblait encore balancer, il aperçut dans la cour extérieure Thusvelda et Ségimund, qui venaient d'arriver. Il s'élança aussitôt à leur rencontre, et prenant son fils à part, il lui demanda avec impatience : « A-t-il parlé de son mariage?

— « Oui, répondit le jeune homme, qui ne connaissait pas le dessein de son père; il nous a dit qu'il voulait épouser une Romaine. »

Ségeste bondit en arrière; il lança ensuite un regard de fureur sur la maison du jeune chef, comme s'il eût voulu pouvoir la renverser sur ceux qu'elle abritait, et courant à

Varus, il lui dit d'une voix altérée : « Si tu lâches un seul de tes captifs, tu es perdu!.... puis il ajouta, en frémissant de rage et de honte : Fais-moi garder comme eux; il ne faut pas qu'ils sachent que j'ai embrassé ta querelle.

— « Comment, mon vaillant ami, murmura le Romain, vous voudriez subir cet affront!

— « Oui, dit le Chérusque avec un rire infernal; oui, pour me venger! »

Pendant ce temps, Hermann était entré dans la chambre de sa mère; une émotion plus douce, un sentiment d'amour, de respect et de piété, pénétra jusqu'au fond de son âme en la voyant qui soutenait Phanie dans ses bras : non que la jeune fille connût déjà le malheur de son père, mais assez d'autres douleurs passaient encore sur elle. Le jeune chef fut touché jusqu'aux larmes à ce spectacle; il comprenait toute l'étendue de cette tendresse maternelle, qui avait encore des consolations et des caresses pour l'amante infortunée de son fils, au milieu de la sanglante catastrophe qui répandait l'horreur et l'effroi dans ses

foyers. Son premier mouvement fut de se jeter à ses pieds; mais il s'arrêta au souvenir du motif qui l'amenait, et rassemblant tout son courage : « Ma mère, dit-il avec un accent énergique et passionné, il faut quitter cette maison! elle est souillée. Laissez-moi le soin de rendre Phanie à son père; vous devez partir à l'instant. »

A cette voix fière, à ce regard ardent, à ce geste impérieux, Aurinie reconnut l'image vivante du chef qu'elle avait aimé, et elle se sentit frappée d'une surprise respectueuse, comme si la même déférence, la même docilité, la même soumission qu'elle avait eues pour Sigimer, se fussent reportées en ce moment sur son fils : « Chef des enfans de Solling, lui répondit-elle avec un mélange de joie, d'orgueil et de douleur, votre langage est celui d'un noble Chérusque, et l'ombre de votre père se réjouit de vous entendre. Puis, se tournant vers une de ses femmes, elle dit d'une voix brève : Un cheval! qu'on m'amène un cheval! »

Phanie s'était relevée, pâle et tremblante; le guerrier s'approcha d'elle, lui prit la main,

et la posant sur son cœur : « Non, murmura-t-il, il n'est pas vrai que les enfans de Teutsch soient inconstans! je ne veux pas changer. »

La jeune fille sourit doucement, et cependant son cœur était plein d'amertume; car ce n'étaient plus là le langage, le regard, l'accent de l'amour; elle sentait confusément que ce n'étaient que l'honneur et la loyauté du Chérusque qui lui parlaient pour elle; et Hermann sentit sa petite main frémir dans la sienne.

« Phanie, reprit-il en s'efforçant de paraître calme, vous avez ma foi; vainqueur ou vaincu, heureux ou malheureux, ami ou ennemi de votre nation, je tiendrai ma parole; je n'aurai point d'autre compagne que vous!

— « Ennemi de ma nation! répéta l'exilée d'une voix faible; oh! Hermann, vous voulez donc mourir!

— « Teutsch est le maître de la vie des guerriers, repartit le chef en secouant la tête; mais nos épées sont aussi tranchantes que celles des Romains. »

Accablée de cette réponse, où se peignait toute la violence d'une détermination désespérée, la jeune fille chancela; l'amour l'avait rendue pénétrante, et elle sentit qu'au fond du dessein que méditait le Chérusque, il y avait aussi du dégoût de la vie : « Vous êtes malheureux, Hermann! » s'écria-t-elle en fondant en larmes.

Effrayé de la découverte qu'elle venait de faire dans son cœur, le Germain pâlit, et recula en détournant les yeux.

« Oh, soyez libre! murmura-t-elle en tombant à ses genoux; oubliez-moi, aimez-la, mais vivez!

— « Phanie! s'écria le jeune homme en la saisissant dans ses bras, et en la pressant sur sa poitrine, Phanie, quel horrible rêve vous égare! moi en aimer une autre!

— « N'est-ce pas la vérité, Hermann? » dit-elle d'un ton amer et avec le calme du désespoir.

Le chef n'eut pas la force de dire non. « Phanie, reprit-il sans oser fixer les yeux sur elle, ne savez-vous pas qu'un Germain

doit braver la mort pour son pays et pour l'honneur! Retournez à Cologne avec votre père; la guerre ne sera pas éternelle, et mon cœur ne changera point. »

En achevant ces mots, il appuya, en tremblant, ses lèvres sur le front de la jeune fille, et, après ce baiser d'adieu, il se tourna vers les femmes d'Aurinie, et s'écria : «Mes armes! les armes de Sigimer! »

A cet ordre fatal, Phanie sentit s'évanouir la dernière espérance de retenir celui qu'elle aimait, et elle s'arracha de ses bras la mort dans le cœur. Une sorte de délire s'empara de son esprit; elle le voyait blessé, sanglant, renversé dans la poussière, foulé sous les pieds des soldats. Ses yeux s'enflammèrent, sa tête s'égara, et, saisissant le moment où l'on apportait au guerrier ses armes, elle s'élança hors de la chambre, traversa toute la salle, et distinguant Varus qui avait déjà franchi le seuil de la porte, elle alla tomber à ses pieds en murmurant : « Arrêtez-le! »

Le Romain avait reculé à sa vue; il croyait qu'elle venait lui demander compte du sang

de son père. « Arrêter! répéta-t-il d'une voix rauque et inintelligible; que voulez-vous donc que j'arrête?

— « Hermann, s'écria-t-elle, Hermann qui veut courir à la mort!

— « Hermann! Arminius! » Et le gouverneur reprit haleine, heureux qu'elle ignorât le meurtre qu'il se reprochait. « Ah! ce n'est qu'Arminius dont vous parlez, pauvre fille! eh bien, que veut-il donc? se venger, peut-être?

Phanie ne répondit pas; une stupeur qui tenait de la folie avait succédé au premier transport de sa douleur; elle regardait machinalement, et sans y rien comprendre, les chefs qu'elle voyait attachés deux à deux dans la cour, et entourés des cavaliers bataves, et elle semblait chercher si Hermann n'était point déjà parmi ces captifs; puis, reconnaissant Ségimund et Thusvelda debout auprès de Ségeste, et libres comme lui, elle fit quelques pas de leur côté: mais bientôt elle s'arrêta en frémissant; elle songeait à l'orgueil germanique de la prêtresse, et, dans sa folie, elle craignait encore de la voir exciter Hermann à la vengeance.

Varus, qui avait réfléchi à ses paroles, fit emmener les prisonniers hors de la cour; et quand il fut à l'abri de leurs regards, il s'approcha de Ségeste : « Mon brave, lui dit-il d'un air sombre et soucieux, vous savez que je n'ai pas droit de faire arrêter cet Arminius; il ne m'a pas offensé, moi, jusqu'à présent du moins, et je suis un homme trop juste pour user de violence; mais si j'étais à votre place, et que, comme vous, je ne connusse pas les lois et mon devoir.....

— « Eh bien! que ferais-tu? » s'écria le chef d'une voix farouche.

Le gouverneur étendit la main vers la maison en murmurant : « Il est là!

— « C'est bon! répliqua le Chérusque avec une horrible joie; mes serviteurs ne sont pas loin..... »

Il s'interrompit à ce mot, car sa fille le regardait, et il n'osait soutenir le regard de Thusvelda. « Retournez dans votre forêt de Teutsch, lui dit-il d'une voix sourde; et vous, Ségimund, je m'étonne que vous paraissiez oublier vos devoirs de grand-prêtre des Ubiens : que mes regards ne vous aperçoivent

plus de ce côté du fleuve! ce qui se passe ici vous est étranger. »

Les deux jeunes gens échangèrent un seul regard; puis ils s'éloignèrent la tête baissée; et Varus, qui les suivit des yeux, les vit aller rejoindre Cariovalda, qui veillait sur les captifs. « Par les dieux! se dit-il, voilà qui va bien! j'ai toujours craint que cette prêtresse ne fît quelque mauvais coup; mais le Batave est un allié fidèle, et ce n'est pas lui qui tremperait dans un complot. »

Tandis qu'il faisait cette réflexion à part lui, Ségeste était monté à cheval, et galopait vers la montagne où il avait laissé sa suite. Il ne restait plus dans la cour que quelques soldats, avec le gouverneur et ses conseillers; pour Phanie, elle était retournée dans la maison. L'infortunée souriait, en traversant à pas lents la salle déserte et encore ensanglantée : « Il ne partira pas, maintenant, disait-elle; il faudra bien qu'il reste, je l'ai empêché de mourir. »

Quand elle rentra dans la chambre où elle avait laissé celui qu'elle aimait d'un amour si ardent et si cruel, Aurinie n'y était plus. Her-

mann, complétement armé, venait de mettre sur sa tête le casque de son père; et, dans cet équipage guerrier dont la magnificence barbare avait quelque chose d'imposant, la beauté mâle du jeune Chérusque semblait briller d'un nouvel éclat. Elle l'admira un moment en silence; puis, s'approchant de lui d'un air tendre et suppliant : « Restez, dit-elle; vous ne pouvez plus partir.

— « Eh! qui oserait me le défendre? s'écria-t-il en mettant la main sur sa hache.

— « Écoutez, reprit-elle tristement, vous me haïrez, mais vous ne mourrez pas; j'ai dit à Varus qu'il fallait vous emmener aussi. »

Il y avait encore tant d'amour et de souffrance dans cette voix plaintive, que la compassion parla plus haut au cœur du guerrier que la surprise et la colère; il attacha sur elle un regard de tendresse et de douleur, et on le vit pâlir comme s'il éprouvait des remords.

Bientôt, prenant une résolution que lui dictait peut-être le désespoir, il saisit la main de la jeune fille, et s'écria : « Nous partirons ensemble; vous ne me quitterez plus, Phanie! vous êtes à moi.

— « A vous! répéta l'infortunée avec une sorte de crainte et d'amertume; à vous! Non, Hermann, ce n'est pas moi. »

Le cœur déchiré à la vue de cette profonde douleur, et de ce grand amour auquel son amour ne répondait plus, Hermann se pencha sur elle, et laissa couler des larmes brûlantes.

« Adieu, murmura-t-elle; soyez heureux loin de moi!

— « Non, non, vous ne me quitterez pas, dit le chef en la relevant avec force; pourquoi nous séparer? »

Elle secoua la tête, et répéta tout bas : « Adieu! »

Le sang du guerrier se glaça dans ses veines, comme si c'était la voix d'un esprit qu'il venait d'entendre; un sombre pressentiment lui fit saisir son arme de la main droite, tandis que de la gauche il attirait encore à lui la jeune fille, et la pressait sur son sein : au même moment la porte de la chambre s'ouvrit, et son premier coup d'œil lui montra toute une troupe d'esclaves de Ségeste et toute une forêt de haches et de piques dirigées contre lui.

Un seul mot vint alors sur ses lèvres, c'était le cri de guerre de sa tribu ; d'une voix encore éclatante, et avec un regard qui s'enflammait à l'aspect du péril, il répéta la devise de son père : « Solling! Solling! où sont les vautours? » et le flot d'ennemis qui le menaçait s'arrêta un moment comme effrayé.

Phanie le voyait, et cette jeune fille si timide ne tremblait plus à cet instant d'horreur et de mort. Quoique ses joues restassent décolorées, un feu subit avait animé ses yeux. Prompte comme la pensée, elle avança le bras pour saisir le bouclier de Hermann, qui était encore accroché à la muraille, et elle le lui tendit avec un doux sourire ; puis elle se sentit frappée et chancela, mais sans proférer une seule plainte : elle était heureuse que la pique qui venait de l'atteindre n'eût blessé qu'elle.

Le Chérusque la vit tomber, et rugit ; trois fois il leva sa hache pour la venger, et trois fois son bras trembla, ses yeux se troublèrent, et son arme resta suspendue, tandis que ses regards et toute son âme suivaient la chute de cette pâle fleur sitôt moissonnée ; mais une

autre main que la sienne avait déjà trouvé le sein du meurtrier, et le scramsax d'un homme du Nord avait bu d'un seul trait tout le sang de ce misérable. La vengeance de Phanie avait été réservée à Cariovalda.

Il était là ; personne ne l'avait vu venir, car il était tombé comme la foudre au-devant de cette troupe d'assassins. On n'apercevait encore à ses côtés aucun de ses fidèles gardes ; lui seul avait eu des ailes pour arriver jusqu'à ceux qu'il aimait. La lionne à laquelle le chasseur a derobé ses petits est moins altérée de vengeance et de mort, que ne le parut aux guerriers de Ségeste ce chef étranger à la main de fer. D'abord il avait semblé ne voir qu'un ennemi, ne vouloir qu'une vie, et il s'était penché sur le meurtrier de la jeune fille, comme s'il avait craint de perdre une seule de ses convulsions (et cependant personne encore n'osait approcher de lui, tant sa figure était terrible !) ; mais quand il eut recueilli le dernier regard et le dernier soupir du mourant, il se releva pour chercher d'autres victimes. Il se jeta le poignard à la main au milieu de cette foule épaisse, dont les piques et

les haches semblaient reculer devant lui. La grêle de coups qui tombait sur son casque et sur sa cuirasse (car il avait jeté son bouclier) ne lui faisait pas même baisser la tête; il ne poussait aucun cri de guerre, mais il frappait sans relâche, et ne portait pas un coup qui ne donnât la mort.

Aussi long-temps qu'il resta debout un seul des meurtriers, Cariovalda s'enivra de sang ; mais quand son poignard et le glaive des Bataves qui l'avaient suivi eurent tout renversé, alors il regarda Phanie, et le fer s'échappa de sa main.

Pour Hermann, il n'avait pas bougé; il la soutenait morte comme il l'avait soutenue mourante, et il n'avait plus songé au péril et au combat.

Après un long et morne silence, le Batave retrouva enfin la force de parler : « Cède-la-moi, frère, dit-il d'une voix sourde, je l'ai aimée plus que toi. »

Le Chérusque releva la tête d'un air de surprise, comme s'il avait oublié que son ami fût là; il sembla même d'abord ne pas le reconnaître; car l'aigrette du guerrier, sa riche

saie blanche, ses épaulières dorées, tout cela était devenu rouge de sang.

« Cède-la-moi, reprit Cariovalda en faisant un pas vers lui; tu sais que tu lui préférais une autre! »

Hermann tressaillit; mais il ne résista point, et remit entre les bras du Batave ce corps inanimé.

« Adieu, dit alors Cariovalda; tu trouveras derrière la maison des chevaux et une escorte. »

Le Chérusque, sans répondre, suivit machinalement l'espèce d'ordre que lui donnait son ami. Il sortit de la chambre et de l'édifice, trouva ceux qui l'attendaient, monta sur le cheval qu'on lui offrit, et le laissa galoper dans la direction que l'on voulut. Mais ce ne fut que bien loin de Tanfane, et dans l'ombre épaisse de la forêt de Teutsch, qu'il reconnut ceux qui l'avaient guidé et qui l'escortaient : c'étaient Ségimund et Thusvelda.

Quand pour la première fois son regard se fut fixé sur eux, et qu'il eut distingué leurs traits, il se crut le jouet d'une illusion mensongère. Hélas! ce n'était pas la première fois que l'image de la jeune fille s'offrait à lui

comme un rêve venu du ciel. La pâleur extrême des jeunes gens, leur beauté, leur douleur et leur silence, lui persuadaient de plus en plus qu'il n'y avait rien de réel dans cette douce apparition qui semblait s'être élevée tout à coup sous ses yeux; et cependant il aimait à s'y laisser tromper, car c'était le seul bien qui lui restât sur la terre. Une barrière éternelle s'élevait entre lui et la fille de Ségeste, mais non pas entre son cœur et une ombre fugitive. Il regardait avec tristesse, mais avec douceur, cette longue et gracieuse chevelure d'or qui flottait sur les blanches épaules de Thusvelda; il s'enivrait sans y songer de ce parfum de modestie, d'innocence et de pudeur qui semblait répandu autour d'elle; il s'oubliait lui-même, tandis que toute son âme s'attachait à ces contours purs et aériens, au frémissement de cette taille élancée, au balancement de cette tête ondoyante; et un sentiment vague et indéfinissable de bonheur se mêlait à l'amertume de ses regrets.

Mais d'autres figures ne tardèrent pas à jeter leur ombre sur cette scène de magie et d'oubli. La forêt était à la fois le temple et la

place d'armes de la nation, et à la première approche des Romains, des bandes de guerriers y étaient accourues pour surveiller les mouvemens des troupes étrangères. Chaque fois que les pas de leurs chevaux et le retentissement de leurs armes frappaient l'oreille du jeune Chérusque, alors rappelé malgré lui à la vie matérielle, il frémissait comme s'il eût craint de voir s'évanouir l'image chérie qui l'accompagnait, et il n'osait lui adresser la parole, de peur de hâter le moment où elle devait disparaître.

Telle était l'étrange et cruelle situation de son esprit, après tant d'émotions déchirantes, lorsqu'au sommet d'une éminence escarpée, rocailleuse et nue, une nouvelle secousse vint arracher ce voile de rêverie et d'incertitude qu'il aimait à laisser flotter autour de ses yeux. Un cavalier parut en face de lui : c'était un Chérusque, un chef, Ségeste lui-même. Hermann et ses compagnons s'arrêtèrent brusquement comme si la foudre fût tombée à leurs pieds. La pâleur de la mort se répandit sur les joues de Ségimund et de Thus-

velda ; mais ils ne baissèrent point les yeux, car ils ne se sentaient pas coupables.

Ségeste avait aussi retenu son cheval en les apercevant, et dans l'incertitude et la surprise où l'avait jeté cette vue, sa figure n'exprimait encore que la dureté d'un cœur fermé depuis long-temps aux émotions nobles et pures. « Est-il votre prisonnier? » demanda-t-il d'une voix tonnante.

Ségimund secoua la tête, tandis que la jeune prêtresse, tremblante pour la première fois, levait sur Hermann un regard suppliant, et murmurait : « C'est mon père ! »

Un long silence suivit ces mots ; puis Ségeste, dont la figure s'était nuancée d'une teinte de feu, mit la hache à la main, poussa son cheval en avant, et vint fondre sur son propre fils, en lui criant : « Défends-toi, traître ! »

Le jeune homme resta immobile, attendant sans frémir le coup dont il était menacé : « Je suis votre fils, dit-il avec une mâle résignation ; mais je suis aussi un Germain, un homme de l'Ouest, un Chérusque ! »

La main de son père retomba : le courage lui avait manqué pour achever son crime.

« Qui a dérobé cet homme à ma vengeance ? reprit-il en montrant Hermann qui restait les yeux fixés à terre et le front chargé de nuages.

— « Moi ! dit Ségimund sans changer de contenance ; j'ai averti le Batave, et vos guerriers sont morts. Prenez ma tête, si vous le voulez.

— « Wah ! s'écria le vieux chef en rougissant de fureur. Et savez-vous, enfans rebelles, ce que c'est que la malédiction d'un père ! »

On vit les deux jeunes gens trembler.

« N'est-ce pas moi qui vous ai donné la vie ? poursuivit Ségeste avec amertume. N'est-ce pas moi qui ai protégé votre enfance ? Ne me devez-vous pas tout ce que vous êtes ? Et vous avez osé vous armer contre moi ! »

Ni l'un ni l'autre ne répondirent. Dans la vie presque patriarcale des Germains, l'autorité paternelle était si sacrée, que le premier devoir des fils était celui d'une obéissance aveugle et sans bornes.

« Et pourtant je ne vous maudirai pas en-

core, dit le farouche Chérusque; mais malheur à vous si jamais votre main touche celle de mon ennemi! les esprits infernaux se chargeront de la vengeance de votre père que vous aurez tué. »

Ségimund étendit les bras pour soutenir sa malheureuse sœur qui tombait évanouie sur le cou de son cheval, tandis que l'implacable Ségeste, l'œil encore menaçant, et la main levée, comme pour maudire, enfonçait les éperons dans les flancs de son coursier qui bondit et l'emporta.

Les cheveux de Hermann s'étaient dressés sur sa tête, et une sueur froide baignait sa figure : « Adieu! murmura-t-il d'une voix éteinte; Teutsch a été sans pitié pour nous; mais un guerrier sait mourir.

---

## CHAPITRE XXIX.

---

### Le Campement.

Quittant la maison de Sigimer et la vallée de Tanfane, Varus et son escorte s'étaient dirigés vers la forêt, le long de laquelle s'avançaient les nombreuses troupes qui devaient le soutenir. Ses prisonniers, muets et mornes, mais encore hautains, marchaient à pied, les mains liées derrière le dos, et entourés des cavaliers bataves. Lui s'était jeté seul au fond d'une litière, étonné de ne pas trouver la vengeance plus douce, et cherchant à étourdir par des projets ambitieux les remords qu'il ressentait déjà.

Où est Cariovalda? » demanda-t-il aux gardes qui se trouvaient le plus près de lui.

On lui répondit que le chef s'était écarté avec une poignée de ses soldats, et qu'il avait couru au galop vers la maison.

« Il se permet d'étranges licences! murmura le Romain mécontent; il faudra assouplir ces esprits germaniques de la même manière que l'on prépare et que l'on amollit la dépouille de leurs taureaux sauvages, par la force des bras et par le poids du fer. »

Après une heure de marche, le cortége fut rejoint par un gros d'officiers qui avaient pris les devants pour annoncer l'approche de deux légions. Alors Varus fit faire halte : l'on se trouvait au sommet d'une colline découverte, d'où la vue dominait assez loin. Au Nord se prolongeait la forêt de Teutsch qui, sur une étendue de plusieurs lieues, n'offrait que des masses noires que semblaient percer çà et là quelques cimes dégarnies : du côté opposé, s'élevaient des hauteurs qui allaient rejoindre la chaîne de l'Egge. A l'Est et à l'Ouest, le pays était découvert.

L'endroit parut convenable à tous les of-

ficiers pour y placer le camp : l'on en traça rapidement la forme et les contours, tandis que des cavaliers allaient donner aux légions l'ordre d'entrer dans la forêt pour y couper des arbres; car quoique les soldats romains eussent coutume de porter avec eux les pieux qui devaient servir à former les palissades, on les en avait débarrassés cette fois pour rendre leur marche plus rapide.

L'effet de cet ordre fut prompt. A peine les légionnaires, munis de haches et de scies, furent-ils entrés dans le bois, que l'on vit tomber, comme par enchantement, les grands chênes qui avaient défié si long-temps l'effort des orages; le gouverneur se frotta les mains à cette vue : « Ah! ah! dit-il, leurs arbres sacrés! Où est maintenant leur dieu Toudesc? La civilisation détruira tous ces préjugés.

Comme il achevait ces mots, il leva les yeux vers la montagne principale, qui s'élevait au centre de la forêt, et où Cariovalda lui avait dit que se trouvait le bûcher du Nod-fyr. Une légère fumée lui parut voltiger autour de la cime; puis il vit briller comme une étincelle.

Un moment après, tout un tourbillon de flamme s'élançait vers les nues.

Un peu déconcerté à cet aspect, il promena ses regards autour de lui pour se rassurer en comptant ses forces. Il y avait déjà plus de vingt mille hommes que l'on pouvait découvrir en pleine marche du côté de l'Ouest. Les armes étincelantes des légions, leurs aigles d'or, leurs guidons de pourpre, se mêlaient au bizarre et brillant costume de la cavalerie africaine, espagnole et gauloise. On entendait hennir les chevaux et sonner les trompettes : le cœur le plus froid et le plus mou se fût senti électrisé à ce grand spectacle, qui rendit à Varus toute sa sécurité.

Un moment après arriva Cariovalda. Le Romain ne remarqua ni sa pâleur, ni son abattement ; mais il vit du sang sur son armure, et lui demanda avec vivacité : « D'où venez-vous donc, mon brave? qui avez-vous combattu ?

— « Des assassins, » répliqua le jeune chef en lui jetant un regard qui le troubla, quoiqu'il n'en comprit point le sens.

« Allez mettre un autre costume, reprit-il

d'une voix assurée ; vous êtes effroyable avec cette saie rouge et presque fumante, et il n'y a plus de plumes sur votre casque : on dirait même que vous avez la mort dans le cœur, à voir vos joues si décolorées, et vos yeux si brillans. »

Le Germain, sans lui répondre, sembla se parler à lui-même : « J'ai fait un serment à l'empereur, disait-il, et je ne puis pas tuer ce lâche : d'ailleurs il ne se défendrait pas. » Et il s'éloigna brusquement, comme s'il avait eu peur de n'être plus maître de sa haine.

Arrivé près de ses Bataves, il vit accourir à lui Gerrits et Mallorix. « Qu'as-tu fait ? lui demandèrent les deux chefs avec étonnement.

— « J'ai sauvé mon frère, répondit-il, et j'ai creusé une tombe pour celle que j'aimais ; elle repose à côté de son père. La vie de Cariovalda ne sera pas longue ! quand je serai tombé, vous, alliés de ma nation, vous demanderez à Hermann une place pour mes restes, sous la pierre que j'ai roulée au bord du ruisseau du Tanfane. C'est là que je veux reposer.

— « Je le ferai ! » dit Mallorix après un moment de silence. Cet homme qui avait aimé si profondément, comprenait l'amour du jeune guerrier, et le besoin qu'il avait de mourir.

Gerrits regarda les montagnes et secoua la tête : « Je crois, dit-il, que nous ne pouvons rien promettre, car nous mourrons tous demain ; sans cela, nous ferions bien de quitter le camp. »

Ce peu de mots aurait paru énigmatique à des étrangers ; mais ceux à qui il parlait, guerriers et nobles, élevés dans les idées chevaleresques de l'honneur germanique, comprirent et partagèrent toute sa pensée. Ils auraient renoncé à l'instant même à l'alliance de l'Empire, et quitté le camp de Varus, si ce camp ne fût pas devenu un poste périlleux. Mais ce dernier motif faisait disparaître toute autre considération ; le Nod-fyr brillait, les hommes de l'Ouest allaient s'armer ; il eût été honteux d'abandonner le Romain la veille du combat, et chacun d'eux préférait la mort à la honte.

Ils se retirèrent ensemble dans la tente que

les Bataves avaient dressée pour leur chef; et là, ces hommes dont la simplicité égalait le courage, s'occupèrent avec un soin minutieux à préparer leurs armes pour le lendemain, prévoyant toute l'étendue d'un danger que les Romains méprisaient, faute de le connaître.

Le feu de la montagne ne brillait pas seul, il s'en était élevé d'autres de hauteurs en hauteurs, dans toute la contrée, et la nuit donna bientôt quelque chose de lugubre à ce spectacle menaçant. Le vent agitait la flamme des bûchers, dont le reflet rougeâtre éclairait la cime des montagnes, et jetait comme une teinte de sang sur les nuages; on entendait aussi quelquefois retentir au loin les grandes cornes des Germains, aux sons rauques et prolongés. Plus d'un frisson de terreur vint alors ébranler la résolution du Romain, qui commençait à comprendre la grandeur de son entreprise.

Le Nod-fyr allumé au centre même de la forêt sacrée, formait un brasier immense dont l'activité allait en s'accroissant. A l'élévation où il était placé on voyait tous les pro-

grès de la flamme, et l'on distinguait même l'effet des nouveaux alimens qu'elle recevait sans cesse : de grands sapins, que l'on précipitait tout entiers dans le feu, semblaient le faire reculer d'abord, pour s'élancer ensuite plus ardent et plus terrible. Ceux qui entouraient le bûcher se dessinaient comme des points noirs sur un horizon étincelant; dans la soirée ils paraissaient encore peu nombreux, mais leur foule augmentait de moment en moment, et avant la fin de la nuit, la montagne tout entière, haute et vaste comme elle l'était, offrit l'image d'une sombre et mouvante fourmilière.

Toutefois ces masses mobiles qui s'agitaient autour du bûcher comme les flots d'une mer en courroux, disparurent avant le lever du soleil, soit que les Germains renonçassent à défendre la forêt, soit qu'ils se fussent mis en mouvement pour quelque autre entreprise; il ne resta plus qu'un petit nombre d'hommes autour du Nod-fyr, et ceux des officiers romains que ce spectacle avait tenus éveillés, reprirent leur sécurité habituelle en voyant que les grands préparatifs des sauvages semblaient

n'aboutir à aucun résultat. Pour Varus, il dormait; son lit l'avait reçu dès la soirée, et avant que le nombre des ennemis parût assez considérable pour inspirer quelque inquiétude à une armée comme la sienne; et quand il se réveilla il faisait grand jour, et le bûcher ne jetait plus qu'une flamme mourante. Au contraire, les forces des Romains venaient de s'accroître par l'arrivée d'une troisième légion, la vingt-et-unième, qui était entrée dans le camp au point du jour. Il n'en fallait pas davantage pour rendre au gouverneur toute sa présomptueuse confiance.

Si quelque chose pouvait justifier un pareil sentiment, dans un homme qui venait de provoquer la vengeance de tant de tribus guerrières, c'était sans doute l'aspect du camp romain. Il régnait dans les armées de l'Empire une discipline si parfaite et un ordre si admirable, que jamais elles ne passaient la nuit dans un poste sans s'y fortifier régulièrement. Des fossés profonds se creusaient, des palissades s'élevaient de tous côtés, et le terrain que les soldats avaient trouvé nu prenait en peu d'heures l'aspect d'une citadelle : à l'intérieur la dis-

tribution des quartiers était réglée d'une manière fixe, qui ne variait que suivant le nombre des troupes; chaque corps était placé séparément, et laissait entre lui et ceux d'alentour de grands espaces vides, qui servaient comme de routes. Il y avait aussi entre les tentes des soldats d'autres passages plus étroits, mais toujours tracés en ligne directe, et qui formaient de véritables rues; au centre, vis-à-vis du pavillon réservé au général, s'étendait une place d'armes de grandeur suffisante pour y rassembler une bonne partie des troupes; l'un des côtés de cette place offrait un tertre surmonté d'une sorte de tribune, qui pouvait également servir de siége au chef de l'armée, quand il remplissait les fonctions de juge : de l'autre côté s'élevait un autel de gazon, dédié au dieu des combats, et environné des aigles et des enseignes de tous les corps.

Quoique ce ne fût certainement pas Varus qui eût établi cet ensemble imposant et majestueux, dont tous les campemens des Romains offraient l'image constante, lui ne laissa pas que de s'enorgueillir de cet appareil de

force et de grandeur qui l'entourait. Il se fit revêtir d'une cuirasse, et laissant les affranchis porter le reste de son armure, il alla s'asseoir sur le tertre pour voir défiler quelques nouvelles troupes auxiliaires, qui étaient arrivées pendant la nuit, et dont une partie formait le contingent des nations belges les plus voisines. La grande taille et la forte stature de ces guerriers de race germanique étaient encore relevées par l'éclat de leurs armures romaines, et par la richesse de leurs manteaux bigarrés. Aussi le gouverneur témoigna-t-il une vive satisfaction à cette vue; mais sa bonne humeur fut un peu troublée quand il aperçut une troupe de trois à quatre cents jeunes gens qui les suivaient, la tête nue, et les épaules couvertes de peaux de bœufs ou de poissons marins. La mauvaise tenue de ces étrangers choqua son amour-propre : « Popilius, s'écria-t-il, pourquoi avez-vous laissé entrer dans le camp ces barbares? Fi, c'est une honte! ils sentent le cuir à empoisonner l'air!

— « Ce sont nos alliés des lacs, répondit le vétéran; ces gens-là ont fait cinquante

milles en deux jours pour nous rejoindre.

— « Comment cinquante milles! et les voilà qui dansent! Par les dieux! ils bondissent comme les léopards. Regardez-moi ce grand cyclope qui les conduit et qui tient son drapeau à peu près comme le balancier d'un danseur de corde! il ferait honte à un sauteur de profession.

— « C'est Gerrits, dit le tribun.

—« Carix! répéta le gouverneur; en vérité, il a donc quelque merveilleuse recette pour guérir les blessures! Je croyais qu'il resterait au lit pour un mois ou deux, du coup de hache qu'il avait reçu. »

Popilius ne fit que sourire de cette remarque; car un bruit effroyable rendait toute réponse impossible, les guerriers frisons et cauques, dont se composait la colonne, s'étant mis à entonner une de leurs chansons nationales. Ils défilèrent ainsi en dansant et en chantant sous les yeux du Romain, qui se fût volontiers bouché les oreilles, mais qui, ayant distingué Mallorix à la tête d'une des bandes, n'osait pas donner le moindre signe de mépris ou de mécontentement.

Quand toute la troupe fut passée, il fit appeler les deux chefs, et leur déclara qu'il allait juger Inguiomer, et leur donner une satisfaction complète de l'attentat qu'il avait commis la veille; puis, sans prendre garde à l'air embarrassé du grand chasseur, ni aux regards sombres de son compagnon, il donna l'ordre d'amener les captifs.

Le tertre sur lequel s'élevait sa tribune offrait en ce moment un coup d'œil admirable: ses légats, ses tribuns laticlaves, et le reste des officiers supérieurs, s'y tenaient debout, à sa droite et à sa gauche; derrière lui étaient rangés les porte-enseignes de l'armée, couverts de leurs peaux de lion, et étalant à tous les yeux une épaisse forêt d'aigles, d'étendards et de vexilles; l'on eût dit que ces emblèmes guerriers représentaient l'ensemble des forces qui étaient à la disposition du gouverneur, prêtes à soutenir par les armes ses arrêts souverains. En avant l'on voyait ses licteurs la poitrine nue, et la hache à la main; lui-même, debout dans la tribune, s'efforçait de donner à son attitude l'expression de force et de fermeté qui convenait à un général.

Les Germains comparurent devant lui, froids et mornes comme la veille, et l'air peut-être encore plus menaçant; ils avaient passé la nuit à répéter des chants de guerre, sans vouloir prendre de nourriture; la soif de vengeance qui les dévorait ne pouvait être apaisée que par du sang.

« Voyez si ces chiens impudens me demanderont grâce! s'écria le gouverneur irrité; puis, tâchant de déguiser sous un air froid sa colère et son désappointement, il leur déclara que ses intentions à leur égard étaient celles d'un juge puissant mais équitable. Il voulait bien supposer qu'ils n'avaient pas conspiré contre lui; mais ils devaient assister au moins au jugement et à la punition d'Inguiomer, coupable d'avoir voulu assassiner un allié de l'Empire: ce serait un exemple qui leur apprendrait à respecter davantage le représentant d'Auguste, et les saintes lois des peuples civilisés.
« Pour vous, Chérusque, reprit-il en s'adressant à Inguiomer, votre crime a été trop grand pour que je puisse vous faire grâce. »

Le chef releva la tête sans lui répondre, et chercha des yeux Gerrits le Frison. L'ayant

aperçu parmi les officiers des auxiliaires, il lui adressa la parole en langue germanique, et l'on vit le bon chasseur rougir et se déconcerter.

« Que dit-il ? » s'écria Varus.

Un noble Belge répondit que le Chérusque avait demandé au Frison si c'était lui qui exigeait une pareille réparation pour l'injure qu'il avait reçue.

« Par les dieux ! reprit le gouverneur, est-ce qu'il ne comprend pas encore que c'est moi qui suis offensé?

— « Toi ! répéta Inguiomer d'un air où la haine se mêlait à la surprise.

— « Sans doute, répliqua le Romain ; ne représenté-je pas l'empereur ? »

Le Chérusque resta immobile et muet ; il n'avait pas compris, car il ne voyait aucune liaison entre ces deux choses, et dans son idée le blessé seul avait quelque droit de se plaindre.

Gerrits, au contraire, parut soulagé par cette déclaration : « Vous voir bien tous, dit-il, que moi pas demander vengeance aux étrangers ; un Frison pas besoin de Romains pour sa querelle; moi attendre plutôt. »

Inguiomer le regardait sans haine comme sans crainte : « Chasseur, reprit-il d'une voix grave, je ne veux pas que, dans la guerre qui va commencer, Teutsch puisse être mécontent de ses fils. Combien estimes-tu ta blessure ?

— « Oh ! murmura le bon Gerrits en baissant les yeux, être peu de chose; moi, content du prix que tu voudras.... pourvu que toi demander la paix; les hommes du Nord n'aimer que l'honneur !

— « Je te donnerai cent bœufs, dit le Chérusque.

— « Oh ! beaucoup trop, repartit le Frison; toi payer dix, et moi donner le baiser de paix ! »

En parlant ainsi, l'honnête enfant des lacs s'avançait les bras étendus pour se réconcilier avec son ennemi; car il n'y avait aucun fiel dans cette âme naïve et généreuse.

« Arrêtez-le ! s'écria Varus en fronçant le sourcil, l'affaire est pendante, et personne ne peut plus arrêter le cours de la justice. »

Les licteurs empêchèrent les deux chefs de se rejoindre; et Mugilan, qui s'était chargé

du rôle d'accusateur, commença un plaidoyer pathétique en faveur du Frison, qui était supposé demander vengeance. Il peignit avec l'éloquence apprêtée d'un rhéteur le prétendu guet-apens dont il avait été la victime, et qui ne pouvait être expié que par le châtiment du coupable. Le sujet offrait d'abondantes ressources à un homme versé dans l'art perfide de la parole; l'hospitalité violée, le sang d'un étranger répandu par son hôte, la confiance de deux hommes du Nord trahie par les vieux ennemis de leur nation; tout cela fournit au jeune patricien ce que l'on appelait alors des lieux oratoires de la plus grande vigueur, et lorsque arrivant à sa péroraison il crut nécessaire de frapper un coup décisif, il prit par sa tartane brune le grand chasseur qui s'était approché de lui, et se levant sur la pointe de ses pieds pour atteindre à son épaule, il arracha le bandage qui couvrait sa blessure, afin que la vue de la plaie et du sang complétât l'impression que sa rhétorique avait dû produire sur l'auditoire.

Mais au moment même où la rumeur qui s'élevait autour de lui lui annonçait le succès

de ce dernier effort de son art, le bon Gerrits, qui avait gardé le silence jusque-là, étourdi qu'il était par ce grand flux de paroles, s'avisa d'élever la voix, et répéta, avec un calme imperturbable : « Être peu de chose; moi content si Inguiomer donner dix bœufs. »

L'avocat resta anéanti; il eût volontiers frappé son sauvage client, si la taille, la figure et les armes du Frison avaient permis une pareille pensée.

Quoique déconcerté lui-même d'un incident si peu favorable au plan qu'il avait formé, Varus n'en poursuivit pas moins sa procédure, et après avoir passé par toutes les formes qu'exigeait un jugement régulier, il déclara Inguiomer coupable, et le condamna à être battu de verges.

« Pas possible! s'écria Gerrits; lui être libre et noble! »

Le Chérusque ne disait rien; sa figure, long-temps impassible, semblait s'être un peu animée depuis qu'il avait vu se mêler aux soldats qui formaient l'enceinte, un certain nombre de cavaliers belges, dont les armes offraient des traces de sang, comme s'ils

avaient soutenu dans la matinée quelque combat contre les Germains; cependant leurs chevaux paraissaient encore frais et pleins d'ardeur.

« Appelez-en à l'empereur, mon cher client, lui dit un des jurisconsultes qui avait fait semblant de vouloir le défendre; il n'y a que trois mots à prononcer : *Provoco ad Cæsarem !* »

Inguiomer lui jeta un regard de mépris. « A César ! répétait-il avec une expression de colère, de dédain et de ressentiment; à César! qu'ai-je à faire de votre empereur? J'en appelle à ma nation, à ma tribu, à Hermann, fils de Sigimer ! »

Il parlait encore, que les deux licteurs qui le gardaient tombèrent morts à ses pieds. L'enceinte de soldats fut forcée par ceux que l'on avait pris pour des Belges, et dans un moment tous les captifs se trouvèrent libres, armés, montés à cheval. On reconnut alors que des guerriers germains avaient eu l'audace de s'introduire dans le camp, revêtus des armes d'un corps de cavalerie alliée qui avait été surpris et enlevé sur la lisière de la forêt.

Leur action avait été si rapide et si imprévue, qu'ils auraient eu le temps de se retirer sans péril, s'il n'y avait eu dans l'armée que des troupes romaines dont l'armure pesante retardait les mouvemens; mais il se trouvait aussi, autour du tribunal, des Belges et des Bataves accoutumés à devancer les chevaux à la course, et qui se jetèrent sans balancer sur ces téméraires ennemis. Alors une partie des Chérusques fut obligée de combattre pour couvrir la retraite, tandis que le reste de leur troupe gagnait la porte Décumane avant que la cohorte qui la gardait eût le temps de se mettre en défense. Tout le poids de la lutte tomba sur cette arrière-garde, qui s'était ainsi dévouée. Le choc fut terrible de part et d'autre; c'étaient des guerriers d'élite, des hommes d'une force, d'une valeur, d'une adresse égales. Si les Chérusques, mieux préparés au combat, semblaient d'abord avoir quelque avantage, le nombre toujours croissant de leurs ennemis devait faire bientôt pencher la balance; ils le savaient, et n'en paraissaient pas moins hardis. Tant qu'ils n'entendirent point retentir dans la plaine le signal

qui devait les avertir que leurs compagnons avaient forcé le passage, il n'y eut pas un seul d'entre eux qui lâchât pied; et, quand les cors résonnèrent enfin, il ne restait plus, de cette poignée de braves, que trois ou quatre cavaliers qui, déjà enveloppés de toutes parts, n'avaient plus aucune chance de salut.

Un seul arriva jusqu'à la porte du camp; il espérait la trouver encore gardée pas ses compagnons; mais déjà la troupe de Gerrits et de Mallorix l'avait reprise, et ces robustes enfans du Nord, rangés en travers du passage, eussent pu défier le choc, non pas d'un seul homme, mais d'une armée entière.

Le Chérusque le savait bien, il les connaissait. Résigné à mourir, il recueillit, dans le creux de sa main, le sang qui jaillissait d'une de ses blessures, et s'en baigna le visage comme s'il avait eu peur d'être reconnu, épargné, réservé pour l'ignominie de l'esclavage; alors, baissant la tête et agitant sa double hache, il poussa son cheval sur les piques des Cauques et des Frisons, en répétant encore le cri de sa tribu : « Solling! Solling! où sont les vautours? »

Mais, à sa grande surprise, les rangs des hommes du Nord s'ouvrirent devant lui : « Passe, Hermann! lui cria Mallorix; quand j'ai combattu ton père, c'était à armes égales. »

Le Chérusque ne trouva point de paroles pour répondre à ce généreux ennemi; il le salua de la main, s'inclina en passant à travers les jeunes guerriers, et, pressant la course de son cheval, il atteignit la forêt.

Pendant ce temps, Varus, dont la frayeur avait fait place à une colère furieuse, était descendu de la tribune et s'était fait donner un cheval : « En avant! criait-il de toute la force de ses poumons d'avocat, en avant! qu'on les poursuive! Où est Cariovalda? où sont mes Bataves? »

Le jeune chef se tenait à ses côtés; mais il ne prononça pas un seul mot, et un morne désespoir se peignait seul sur sa figure.

« Général, dit Popilius, si nous entrons dans la forêt après eux, nous sommes morts!

— « Poltron! s'écria le gouverneur, allez filer avec les vieilles femmes. »

Le vétéran pâlit : « On verra, dit-il, qui

de nous deux aura peur le premier; mais vous, Batave, qui êtes un soldat, soyez témoin que j'ai donné l'avis de rester dans le camp. »

Quoique la plupart des officiers se joignissent au vieux tribun pour détourner Varus de s'engager dans le bois, l'opiniâtre gouverneur ne voulut point céder, et fit sortir l'armée de ses retranchemens. On eût dit qu'un mauvais génie entraînait les Romains à leur perte. Cariovalda, qui s'apercevait du péril auquel ils couraient si imprudemment, ne daigna pas faire la moindre représentation; seulement on l'entendit donner quelques avis à ses officiers sur la route qu'ils devraient tenir en cas d'échec et de retraite.

Toutefois, rien n'arrêta la marche de l'armée, à l'exception des obstacles qu'offrait la nature des lieux. Les Germains semblaient avoir disparu, et n'essayaient pas même de harceler les ennemis. « Où est votre Hermann, à présent? demandait Varus. La neige ne fond pas si vite aux rayons du soleil, que les Barbares devant l'aigle impériale. »

---

## CHAPITRE XXX.

### L'Epreuve.

QUOIQUE l'on ne vît paraître qu'un petit nombre de Germains, qui reculaient ensuite précipitamment et en désordre, et que l'armée semblait chasser devant elle, comme le vent balaye les feuilles mortes, le sol inégal et souvent marécageux que l'on traversait fatiguait les soldats, et mettait le désordre dans les rangs. Bientôt il fallut renoncer à emmener la plus grande partie du bagage, qui fut laissée en arrière, sous la garde d'un détachement; et dès que le gros des troupes se fut éloigné, les sauvages fondirent sur ce

petit corps, le détruisirent, et brûlèrent les chariots; ils commencèrent ensuite, quoique faiblement, à harceler l'arrière-garde à coups de flèches.

On ne put faire ce jour-là plus de trois lieues; les soldats étaient fatigués de leurs marches précédentes, et il fallait réserver quelques heures pour établir le nouveau camp. L'armée s'arrêta sur une éminence, à deux lieues tout au plus de la montagne sainte. L'on s'y fortifia, l'on y dressa les tentes, et des postes nombreux furent placés alentour pour empêcher toute surprise de la part des Germains.

Mais, malgré ces précautions, la nuit parut longue et terrible à la plupart des soldats et de leurs chefs; car ils se trouvaient dans un pays inconnu, à portée des attaques d'un ennemi dont les forces avaient dû grossir rapidement; et ils avaient sous les yeux le spectacle de ce brasier fatal, dont les flammes avaient repris une nouvelle activité. Quelquefois le vent leur apportait les hurlemens sauvages des hommes de l'Ouest, et ils croyaient distinguer les cris plaintifs des prisonniers qui

étaient tombés entre leurs mains. Les récits de ceux qui avaient combattu dans les escarmouches inspiraient de nouvelles inquiétudes; on disait que Hermann, Inguiomer et Ségimund, avaient été reconnus à la tête des ennemis, et s'étaient signalés par des faits d'armes merveilleux; on se plaignait aussi du peu d'ardeur des Bataves, et de l'espèce de neutralité qu'avait gardée la troupe de Gerrits et de Mallorix : la défiance et l'abattement se répandaient dans tous les esprits.

Pour les Germains, ils avaient employé la plus grande partie du jour à barrer le cours des nombreux ruisseaux qui descendaient des hauteurs environnantes, et ils étaient parvenus à préparer ainsi de nouveaux obstacles à leurs adversaires, par l'inondation des vallées par où l'armée devait passer. Vers la nuit, ils retournèrent tous à la montagne qu'éclairait encore la sinistre lueur du Nod-fyr, et cette multitude toujours croissante qui bruissait autour de cette flamme rougeâtre présenta de nouveau, mais avec plus d'étendue, le sombre tableau de la nuit précédente. Il y avait jusque dans la composition de cette as-

semblée populaire quelque chose de hideux et de terrible. Ce n'était pas un corps régulier de gens de guerre, dont la taille et la vigueur égales, le maintien, le costume et l'armure à peu près semblables, réveillassent des idées d'union et de discipline, en même temps que de lutte et de combats; c'était le mélange désordonné de toute une population surprise par le signal de la guerre, et qui s'était levée pour la bataille nue et désarmée, mais forte de sa fureur. Avec les hommes faits étaient accourus leurs enfans et leurs femmes, les vieillards décrépis dont la fureur n'avait plus d'autre langage que celui des regards, les jeunes garçons dont la main savait déjà s'armer d'une fronde, et les chasseresses dont l'arc n'avait jamais envoyé la mort qu'aux animaux des bois. Les vallées qui entouraient la montagne versaient sans cesse comme de nouvelles vagues dans cette sombre masse, où elles semblaient se perdre. Ce n'étaient pas seulement les habitans du voisinage, et ceux qui n'avaient que quelques lieues de chemin à faire pour atteindre la forêt; des troupes entières de guerriers venaient en cou-

rant d'au-delà des rivières et des montagnes. Toutes les tribus d'entre l'Elbe et le Rhin se trouvèrent représentées autour du brasier avant que les étoiles n'eussent pâli. Par le Nord, arrivaient des Bructères et des Ansibares; par l'Ouest, des Sicambres, des Usipètes, des Tenctères; par le Midi, des Cattes et des Mattiaques; par l'Est, des Chérusques, des Foses, des Attuaires et des Chamaves; le rassemblement avait pris ce caractère de tumulte et d'indécision qui est propre aux mouvemens populaires, mais qui laisse percer une volonté puissante, quoique encore indéterminée, et une force irrésistible, quoique encore inactive.

Autour des groupes principaux circulaient des nuées d'enfans et de femmes, dont la voix aigre faisait retentir l'air de cris perçans; mais la colère des hommes ne s'exhalait point en vain bruit; ils se taisaient, et pressés l'un contre l'autre, la pique à la main et le bouclier sur l'épaule, ils attendaient le signal des chefs. Seulement les prêtres de Teutsch, vêtus de leurs robes de pourpre, la tête voilée et la torche à la main, parcouraient la foule,

élevant de temps en temps une voix grave et plaintive, qu'accueillaient de longs frémissemens. L'air sombre et menaçant des guerriers de la Germanie, leur taille gigantesque et les cicatrices qui sillonnaient leurs larges poitrines, semblaient témoigner de la puissance de leur ressentiment; et l'obscurité de la nuit, le silence de la forêt, la lueur sanglante du bûcher, achevaient de rendre formidable et solennelle cette fureur d'une nation tout entière, réunie pour la vengeance. Il y avait comme une mystérieuse analogie entre le sourd murmure de cette masse d'hommes profondément ébranlée, et les premiers mugissemens de ces feux souterrains qui font trembler la terre; et les oiseaux de la nuit se cachaient effrayés dans les cavités de la montagne.

Le peu de distance qu'il y avait entre le camp des Romains et ce rassemblement de guerriers sauvages, permettait de comparer encore dans le développement de leur force les deux races d'hommes et les deux mondes dont ils faisaient partie. L'armée silencieuse, immobile, n'ayant de vigueur et de volonté

que pour obéir à la voix et pour exécuter la pensée de son général, offrait l'unité, l'ensemble et l'ordre qui caractérisent la civilisation; les Germains, bruyans et agités, suivant chacun sa propre impulsion, ne s'appuyant que sur eux-mêmes, et n'écoutant que la passion du moment, laissaient percer cette indépendance indocile qui précède la vie policée. Il était facile de voir que dans une lutte ordinaire, où les soldats de l'Empire opposeraient leur discipline et leurs mouvemens combinés à la fougue impétueuse et désordonnée des barbares, la science et le calcul triompheraient de la force et de l'audace; mais que si quelque grande commotion imprimait jamais un même mouvement à toutes les parties de cette masse informe, alors les rangs si réguliers et les lignes si brillantes des légions romaines se briseraient sous l'effort des Germains, aussi rapidement qu'éclate le verre sous le choc du granit.

Debout en avant des feux qui brillaient aux avant-postes de l'armée, Popilius et Cariovalda ne songeaient point au repos; ils regardaient les ennemis et pensaient au lende-

main. « Que dites-vous de tout ceci, Batave? demanda le tribun. Croyez-vous que nous parviendrons à sortir de cette forêt?

— « Varus croit que nous la prendrons, » répondit froidement le jeune chef.

Le vétéran se redressa, et souriant d'un sourire triste : « Frère, reprit-il, tu ne me prends pourtant point pour un avocat! je pourrais être ton père, et il n'y a pas beaucoup de boucliers qui portent plus de marques que le mien; parle-moi donc en homme.

— « S'ils prennent Inguiomer pour général, dit alors Cariovalda, la moitié de nous sortira du bois; mais si c'est Hermann qu'ils choisissent, nous y resterons tous.

— « C'est aussi mon idée, répliqua Popilius en secouant sa vieille tête. Pauvre vingt-et-unième! Écoutez, Batave! il faudra que vous tâchiez de sauver notre aigle : tenez-vous auprès de nos rangs, et quand le désordre commencera, prenez avec vous notre porte-enseigne : moi je tiendrai bon jusqu'à la fin pour couvrir votre retraite.

— « Et penses-tu donc que je me retirerai? demanda le jeune homme.

— « Vous devez le faire, mon ami ; vous pourrez sauver votre cavalerie, et ce serait grand dommage de la laisser périr dans ces bois. Soyez sûr que s'il y avait moyen de tirer d'ici la vingt-et-unième..... »

La parole expira sur ses lèvres. Le vieux soldat, qui s'était accoutumé à regarder la mort en face, ne pouvait songer sans pâlir à la destruction prochaine de cette légion, dans les rangs de laquelle il avait passé quarante années, et qui était pour lui la patrie.

Pendant qu'ils s'entretenaient ainsi, on voyait les Germains s'agiter sur les flancs de la montagne, et ils ne tardèrent pas à former un cercle immense, dont une partie se dessinait de loin, éclairée par la flamme du Nodfyr, tandis que le reste se perdait dans l'ombre. C'était le signal de l'élection d'un chef de guerre, l'acte le plus solennel et le plus imposant de leur existence sociale. Celui que les diverses tribus consentiraient à reconnaître pour heretog, allait avoir sous ses ordres, non plus des bandes indisciplinables sur lesquelles aucune voix n'eût d'autorité, mais

toutes les nations de l'Ouest réunies comme une seule armée, et soumises au droit terrible de vie et de mort, qui devenait son privilége. C'était l'importance de ce choix qui l'avait fait différer si long-temps, afin que l'assemblée fût aussi nombreuse que possible; mais plus la foule s'était accrue, et plus il était probable que l'on s'accorderait difficilement.

Dans l'intérieur du cercle allèrent se placer les prêtres et les nobles. Les premiers étaient peu nombreux, et semblaient s'occuper exclusivement à maintenir quelque ordre dans cette multitude confuse; les seconds se groupaient par nations et par familles, avec une sorte de rivalité orgueilleuse, qui était loin de promettre la bonne intelligence. Les trois grands peuples des Chérusques, des Cattes et des Bructères, formaient comme trois factions opposées : les chefs des tribus subalternes se partageaient suivant leurs affections ou leurs craintes, et l'on pouvait douter avec raison que tant d'intérêts divers parvinssent à se concilier pour un choix qui devait être unanime, au moins en apparence.

Toutefois, les Chérusques paraissaient avoir une sorte de prépondérance, due peut-être à leur vieille renommée autant qu'à la supériorité de leurs forces. Des chefs attuaires et chamaves s'étaient déjà joints à eux; bientôt se rapprochèrent aussi ceux des nobles sicambres qui habitaient encore la rive droite du Rhin, et avec eux leurs anciens tributaires; mais à mesure que leur parti grossissait, ils se divisaient en deux fractions rivales, l'une composée des amis d'Inguiomer et de Hermann, l'autre de leurs adversaires, dont Ségeste était le plus puissant.

« Voyez-vous ce qu'ils font, Batave? demanda Popilius; vos yeux de jeune homme et de Germain peuvent-ils distinguer quelque chose dans cette ombre?

— « Ils sont divisés, répondit Cariovalda.

— « Divisés! par Hercule! on a vu quelquefois leurs discussions se prolonger plusieurs jours; qu'ils se querellent seulement jusqu'à demain, et je réponds de l'armée. »

Un bruit de pas qui semblaient s'approcher interrompit alors le vétéran; il retourna la tête, et vit quelques uns de ses collègues,

que Varus lui-même suivait d'un pas timide et d'un air alarmé, s'effrayant aux moindres vacillations de la flamme, et croyant entendre à chaque instant le sifflement d'une flèche germaine.

Le tribun alla à sa rencontre; et cette fois ce ne fut pas, comme d'ordinaire, avec la dérision dans les yeux et le sarcasme sur les lèvres; la position de l'armée lui donnait des inquiétudes trop sérieuses pour qu'il songeât à se venger du reproche sanglant de la veille. « Nous avons fait une faute, général, lui dit-il sans amertume; mais la guerre est un jeu qui a beaucoup de chances. »

Le gouverneur ne répondit rien; mais il le remercia par un regard reconnaissant, car il s'était attendu à des paroles plus sévères. Ce n'était pas qu'il comprît réellement en quoi consistait le danger; mais depuis que le silence était du côté de ses troupes, et le bruit du côté des Germains, il avait peur, et se croyait le plus faible.

« Croyez-vous qu'ils nous attaquent? murmura-t-il d'une voix sourde.

— « Nous attaquer! oh! ils seraient dix fois

plus nombreux, qu'ils ne forceraient pas le camp.

« Ainsi nous sommes en sûreté! reprit Varus avec une joie mal déguisée ; j'avais donc raison de vous dire qu'il fallait les poursuivre!

— « Oui, pourvu que nous restions ici toute notre vie, sans avancer ni reculer d'un pas, répliqua le vétéran avec une profonde douleur; mais quand il faudra traverser de nouveau la forêt..... »

Il baissa la tête sans avoir la force d'achever sa phrase.

Il y eut alors un long intervalle; puis l'on entendit une clameur lointaine, rauque et prolongée : c'était la voix des Germains.

Popilius tressaillit, et, relevant la tête, il interrogea le guerrier batave : « Est-ce qu'ils se querellent? dit-il.

— « Je crois, repartit Cariovalda, que c'est un chef illustre qui vient de se présenter dans le cercle; peut-être Hermann! »

Le vétéran changea de couleur, puis il reprit à voix basse : « N'oublie pas l'aigle de la vingt-et-unième! »

Ni les yeux, ni le cœur de Cariovalda, ne s'étaient trompés; c'était bien son ami qu'accueillaient ces cris de joie. Hermann était arrivé le dernier de tous à l'assemblée, car le dernier il avait combattu les Romains, et plus d'une blessure ralentissait sa marche. Il entra dans le cercle la tête baissée, les yeux fixés à terre, et la pâleur de la mort sur le front. La profanation de ses foyers, l'injure faite à ses proches, et le meurtre de la malheureuse Phanie, avaient répandu dans son cœur une soif de vengeance aveugle et brûlante, dont un Germain seul aurait pu soupçonner l'ardeur et les transports; mais le généreux dévouement de Ségimund et de Thusvelda, et la vue de la jeune fille veillant elle-même sur sa fuite, et se dévouant à la haine paternelle pour le sauver, avaient aussi réveillé dans toute sa puissance cet amour dont il n'avait pu se défendre en apprenant à la connaître. Cependant, quelle que fût la force de cette passion, qui avait exercé un empire presque sans bornes sur son âme ardente, il eût rougi lui-même de s'y laisser entraîner après la mort cruelle de celle qu'il avait cru aimer la première, et dont le

dernier soupir s'était exhalé entre ses bras. Son honneur germanique se révoltait à l'idée d'outrager ainsi les cendres de l'infortunée qui avait reçu sa foi : il aurait cru commettre un crime, car quelque chose, au fond de sa conscience, lui disait que Phanie aurait encore vécu s'il n'en eût pas aimé une autre. Ces diverses pensées, ces émotions aussi violentes que cruelles, avaient comme brisé les ressorts de son esprit, et, loin d'aspirer à l'honneur de l'élection, c'était presque machinalement, et par habitude, qu'il allait se joindre aux chefs de sa famille.

Mais, quoiqu'il n'eût aucun dessein de se mettre sur les rangs pour être choisi, sa beauté, sa profonde douleur, et cette espèce d'abnégation de soi-même que trahissaient sa contenance et sa physionomie, ne laissaient pas que de frapper les spectateurs qui, pour la plupart, ne l'avaient pas encore vu. « Qui est celui-là ? » se demandait-on ; et quand ceux qui le connaissaient répondaient : « C'est Hermann, fils de Sigimer, le commandant de la garde germanique ! » alors un murmure flatteur s'élevait des rangs des guerriers.

Lorsqu'il fut arrivé auprès de ses proches, une foule de guerriers se détachèrent des autres groupes, et vinrent lui presser la main. C'étaient les chefs qu'il avait arrachés du camp de Varus. Au récit de cet exploit, qui se répandit de bouche en bouche, tous les yeux se fixèrent sur lui; et quand une voix eut crié la la première « Huzza pour Hermann le Chérusque! » les acclamations de toute la multitude firent trembler la montagne.

Le traître Ségeste, qui n'avait pas joint sa voix à celles de ses compatriotes, avait jeté un regard de haine et de rage d'abord sur son ennemi triomphant, puis sur le groupe de spectateurs d'où était parti le premier cri qui avait salué Hermann. Son œil enflammé semblait chercher l'homme qui avait osé défier ainsi son ressentiment; il l'aperçut...... et il baissa la tête, tandis que la rougeur descendait sur son front; il avait reconnu son propre fils.

Seul de tous les guerriers de race noble, Ségimund était resté confondu dans la foule. Ses grands cheveux épars et en désordre retombaient sur sa figure, et il avait détaché

sa plume d'aigle, comme s'il craignait d'être reconnu; car son âme fière ne pouvait se résoudre, ni à trahir la cause de son père et de sa famille, ni à partager la trahison et le déshonneur. Il ne se regardait plus comme enchaîné par les liens de l'obéissance filiale, ni comme anobli par la gloire de ses aïeux; car Ségeste avait tout brisé en se dégradant. Il voulait renoncer à son nom, à son rang, à sa vie, et, en attendant le jour du combat, c'était comme un simple guerrier qu'il s'était mêlé au reste des hommes de l'Ouest.

Une femme l'accompagnait, une femme qui n'avait plus d'autre appui que lui sur la terre, et qui, dépouillée du costume et du poignard de prêtresse, n'avait d'autre parure qu'une simple tartane, et les boucles flottantes de ses cheveux; elle se reposait sur son bras avec la douce confiance d'une sœur, tandis que ses yeux laissaient rouler quelques larmes, qui glissaient comme des perles sur l'ivoire de ses joues décolorées; car elle aussi sentait que l'heure était venue de mourir. Ségimund la pressait sur son sein avec une tendresse mêlée d'orgueil; il était encore fier de

Thusvelda, quand le reste du monde ne lui rappelait que malheur et ignominie.

« Nous ne nous séparerons plus, ma sœur, avait-il dit en l'amenant parmi la foule; tu sais manier un arc, et lancer une flèche au but : tu ne feras pas rougir les ombres de nos ancêtres, et si demain l'on nous dépose dans le tombeau des guerriers, ce sera ensemble. »

La fière Chérusque n'avait répondu qu'en lui pressant la main : eux du moins se comprenaient.

Cependant la multitude commençait enfin à faire silence ; alors le grand prêtre de Teutsch, vieillard au front chauve, dont la longue barbe blanche descendait jusqu'à la ceinture, éleva une voix encore forte, et raconta à la foule comment les étrangers avaient provoqué et commencé la guerre, sans motif et sans déclaration; et quand il eut dit comment la maison de Sigimer avait été le théâtre de la première injure, tous les regards se fixèrent sur Hermann, et toutes les voix le désignèrent pour présider à la vengeance. Les cris des guerriers et le choc de leurs armes qu'ils agitaient avec violence, tinrent lieu,

suivant l'usage germanique, de vote et de scrutin ; et ce bruit effroyable alla encore une fois avertir Varus et ses officiers qu'il s'était passé quelque chose d'important dans l'assemblée de leurs ennemis.

« Ainsi, Batave, vous ne voyez pas ce que c'est? » dit le gouverneur avec impatience.

Cariovalda répondit d'un ton calme : « Mallorix est un homme du bord de la mer : ses yeux seront plus perçans que les miens.

— « Qu'on aille donc le chercher! s'écria Varus. C'est une chose horrible de rester dans cette incertitude, lorsque nous pourrions voir les préparatifs de la partie adverse. Vous qui êtes un Germain, vous devriez pourtant avoir la vue bonne! avec une pareille taille, et un bras de fer, ne pas pouvoir me dire ce qui se passe sur cette montagne, c'est ridicule! »

A l'accent d'inquiétude et de mauvaise humeur avec lequel il avait prononcé ces mots, il était évident que la frayeur le gagnait, et cette fois du moins cette frayeur était raisonnable. Les acclamations prolongées qu'il venait d'entendre semblaient annoncer que l'élection du heretog était accomplie, et dans

ce cas, l'armée germanique allait prendre une forme régulière, et opérer des mouvemens combinés. Il y allait donc de l'existence des Romains; car le gouverneur lui-même ne se dissimulait plus que ce ne serait qu'à force de prudence, d'activité et de vigueur, que ses soldats pourraient sortir de la forêt, si les ennemis s'unissaient pour leur fermer le passage.

Mallorix et son frère d'armes arrivèrent bientôt près de lui; car eux aussi avaient voulu veiller aux avant-postes. « Dites-moi un peu, Popilius, reprit le Romain, en les voyant venir, est-ce que les sauvages n'ont pas une certaine cérémonie pour annoncer le choix de leurs généraux?

— « Ils les élèvent sur un bouclier, répondit le vétéran, et ils les promènent ainsi autour du cercle.

— Hum! debout sur un bouclier! cela doit être assez incommode. Comment font-ils pour s'y tenir? Mais vous, mon brave Naborix, voyez-vous quelque chose dans ce genre sur cette maudite montagne? »

Le Cauque interrogea d'abord Cariovalda

en langue germanique ; puis, sur sa réponse, il répéta qu'il n'avait rien vu, et qu'il ne croyait pas que l'élection fût faite.

Varus reprit haleine. « Si elle pouvait manquer! murmura-t-il, je vous donnerais un collier d'or, mon cher Macolix! »

Le plongeur sourit. « Crois-tu, répliqua-t-il avec froideur, que le péril qui nous menace me laisse songer à ces babioles dont vous vous faites gloire? la vie de mes compagnons est dans la balance comme la tienne! »

On vit le Romain trembler.

« Si les hommes de l'Ouest ne s'accordent pas, poursuivit le Cauque, nous pourrons sortir de la forêt....

— « Mais ils ne se sont pas encore accordés, n'est-ce pas? Vous êtes bien sûr qu'ils n'ont pas élu leur général? » Et dans l'excès de son agitation, Varus pressait de ses deux mains la main rude du plongeur.

Mallorix garda un moment le silence. Lui, Gerrits et Cariovalda, tenaient les yeux fixés sur la montagne, où les Romains ne distinguaient que des masses confuses. Ce fut le Frison qui parut le premier reconnaître ce

qui se passait parmi les Germains! « Les chefs disputer, dit-il de sa voix gutturale; être comme un défi! »

Le gouverneur lâcha la main de Mallorix pour prendre celle du grand chasseur, et, levant la tête pour le regarder en face : « Que dites-vous là, mon bon ami? lui demanda-t-il avec émotion; vous êtes le meilleur de tous les Germains.

— « Ségeste et Hermann vouloir se battre! répliqua l'imperturbable Gerrits sans changer d'attitude ni de physionomie.

— « O Jupiter, je te dois une hécatombe! » s'écria Varus en levant les yeux au ciel; car toute sa philosophie stoïcienne s'était évanouie à l'aspect du danger.

Le Frison continua d'un air triste : « Être pourtant honteux pour des Germains de combattre contre eux-mêmes, quand venir l'étranger! moi peine de le voir.

— « Comment, fou que vous êtes! répliqua le Romain en le repoussant; c'est notre salut!

— « Moi peine, Mallorix, répéta Gerrits sans lui répondre; pauvres Germains se livrer à l'ennemi! » Et le brave chasseur, chez lequel

le sentiment de la fraternité germanique était plus fort que la crainte des dangers, détourna la tête d'un air abattu, comme s'il eût préféré le triomphe des hommes de l'Ouest à celui de ses alliés actuels.

Il ne s'était pas trompé; l'élection de Hermann avait été interrompue par un de ces incidens si communs parmi les belliqueux habitans de la Germanie : Ségeste s'y était opposé, et il avait demandé le combat. Mais, quelque sacré que fût parmi les hommes de l'Ouest ce droit formidable du glaive, et quoique la provocation d'un chef à un autre ne restât jamais sans réponse, ce défi avait été porté dans un lieu et dans un moment si solennels, que le grand prêtre s'était interposé entre les deux adversaires, au nom de la cause commune et des vingt peuples réunis autour du feu de la vengeance. Il avait défendu à Hermann de relever le gage de son ennemi, et, interpellant ensuite Ségeste, il l'avait sommé de déclarer en face de tous les Germains pour quel motif si grave il voulait troubler l'élection d'un heretog.

Entraîné par une haine furieuse et aveugle,

l'orgueilleux Chérusque n'était pas préparé à cette question; il rougit, il hésita, et son trouble prévint contre lui la foule des spectateurs. Un murmure d'indignation s'éleva dans l'assemblée. Lui frémissait; placé entre la honte et la calomnie, il ne balança plus, et, d'une voix que l'agitation rendait rauque et sourde, il s'écria brusquement : « Il a séduit ma fille; il me l'a enlevée! Je n'ai plus d'enfant, et Teutsch n'a plus de prêtresse! »

A cette accusation si odieuse, et dont la nature semblait expliquer l'hésitation qu'il avait montrée d'abord, un silence profond régna dans l'assemblée. Qui aurait pu supposer qu'un père voulût déshonorer sa fille innocente? Lui-même baissait la tête, honteux de son crime, mais trop hautain pour se rétracter, dût-il lui en coûter la vie.

La figure de Hermann s'était nuancée d'une teinte de pourpre. Si c'eût été tout autre que le père de Thusvelda qui eût osé souiller par un pareil mensonge l'innocence virginale de la noble jeune fille, il n'aurait pas attendu l'heure du combat pour le punir, et son poignard eût étouffé dans le sang la voix du ca-

lomniateur; mais le tuer, c'était la frapper aussi, la frapper mortellement; et cette pensée fit refluer tout son sang sur son cœur.

Ses parens le regardaient, étonnés de cette hésitation qui équivalait presque à un aveu. « Jette ton gage, lui crièrent quelques uns; nous sommes ici pour te soutenir! »

Lui, croisa les bras sur sa poitrine, jeta à son adversaire un regard de dédain, et baissa la tête : il était décidé à ne pas combattre le père de celle qui l'avait sauvé, de celle qu'il aimait.

« Il avoue son offense! s'écrièrent quelques uns des spectateurs; il est coupable; qu'on le livre à Ségeste!

— « Cela ne suffit pas encore, dit le grand prêtre; nos pères n'ont pas voulu que le ravisseur d'une jeune fille pût être poursuivi, si elle ne l'accusait pas elle-même. Il faut faire l'épreuve. Où est Thusvelda? »

Ceux qui entouraient la prêtresse s'écartèrent à ces mots comme pour la livrer, et elle resta seule appuyée sur le bras de son frère. On eût dit un groupe de marbre; car l'indignation paralysait tous les membres du

jeune homme; tandis que sa sœur, pâle et froide, semblait prête à mourir sur son sein. « Oh! qu'on ne s'approche pas d'elle! s'écria Ségimund avec un transport convulsif. Ma Thusvelda! mon orgueil! malheur à celui qui oserait blasphémer ton innocence!

— « C'est ton père, Chérusque! » murmura un Sicambre.

Il chancela, le sang jaillit de ses narines, et sa main brisa sur sa cuirasse le poignard dont elle s'était armée.

Le grand prêtre s'approchait pour chercher la jeune fille : elle rassembla toute sa force pour faire quelques pas au-devant de lui, et se livra elle-même, victime résignée. On la conduisit alors, en la soutenant, au milieu du cercle; puis deux pieux furent plantés à vingt pas de distance, l'un à droite, l'autre à gauche: auprès du premier l'on plaça Hermann; autour du second, Ségeste et tous ses proches. Ségimund lui-même s'y laissa mener : c'était l'usage des anciens temps, et une loi sacrée pour un Germain.

Ces préparatifs terminés, le grand prêtre resta seul auprès de Thusvelda : « Jeune fille,

lui dit-il d'une voix assez sonore pour être entendue de la foule, si c'est l'amour qui t'a séduite, tu peux retourner à l'homme que tu aimes; ton choix l'absoudra, et il deviendra ton époux; mais s'il t'a ravie par violence, c'est auprès de tes proches que tu dois aller, et lui expiera son crime. » Puis il baissa son voile, et se retira.

La position de la belle et malheureuse Germaine était si cruelle, qu'à peine un léger souffle de vie faisait-il encore battre son cœur. Pure et sans tache, l'idée seule qu'on la croyait souillée par les caresses d'un homme était un supplice sous lequel pliait tout son courage; la mort lui eût paru douce auprès d'une pareille accusation, consacrée par le témoignage de son père; et cependant ce n'était là qu'une partie de son malheur; il fallait déshonorer ce noble Hermann, qui lui était plus cher qu'elle ne l'avait encore soupçonné elle-même, ou déclarer à la face d'une nation entière qu'elle l'aimait d'un amour ardent et sans partage, qu'elle le préférait à ses proches, à son père, à sa pudeur. L'un et l'autre parti lui semblaient également impos-

sibles, et blessaient également sa loyauté, son orgueil, tous ses sentimens de femme, de Germaine et d'amante.

Elle promena un moment ses regards inquiets autour d'elle; Ségeste était à sa droite, l'œil menaçant et les sourcils froncés; il semblait lui reprocher son indécision, et l'accuser d'ingratitude. Il était son père, et une obéissance aveugle lui était peut-être due pour prix de ces soins, de ces bienfaits, de cette protection dont il avait entouré toute sa vie; il avait droit de se plaindre qu'elle pût balancer entre lui et un homme qui l'avait refusée pour épouse, et qui avait déclaré hautement son amour pour une autre. Elle détourna les yeux avec une crainte mêlée d'horreur; elle avait peur de maudire celui dont elle était la fille.

Du côté opposé Hermann s'appuyait contre le poteau fatal, auquel il allait être lié comme un esclave, si elle se prononçait contre lui. Le soleil, qui venait de se lever, éclairait de ses premiers rayons la noble et mélancolique figure du jeune chef; à ses pieds étaient les armes de son père, dont il s'était dépouillé pour subir sa condamnation. Il était impos-

sible de ne pas s'apitoyer sur le sort de ce guerrier si vaillant et si beau, qui naguère, porté sur le pavois, avait reçu les hommages de vingt peuples, et qui attendait maintenant l'arrêt de sa flétrissure; car le refus qu'il avait fait du combat lui ôtait jusqu'au privilége d'en appeler à son épée. Loin de chercher les regards de celle qu'il aimait, il semblait consentir à être délaissé par elle, et préférer sa propre condamnation à la douceur d'un triomphe qui l'aurait mise dans ses bras : c'est que cette âme germanique, prompte à se lasser de la vie, et à deviner l'amertume de ses joies, s'élançait vers le malheur comme vers la véritable destinée de l'homme.

Thusvelda l'entrevit à peine, elle n'avait pas le courage de fixer les yeux sur lui; mais toutes ses pensées, toute sa souffrance, tout son désespoir, se réfléchissaient dans le cœur de la jeune fille : « Oh! se disait-elle, il sait bien que je ne peux pas aller à lui! et cependant, si je ne l'aimais pas..... »

Tel était en effet l'enthousiasme d'honneur et de loyauté de la vierge chérusque, que si Hermann n'eût été pour elle qu'un innocent

faussement accusé, elle se serait senti la force de mettre à ses pieds son orgueil, sa gloire et la haine de sa famille, plutôt que de ne pas l'absoudre; mais elle l'aimait, et c'était pour cela qu'il lui était impossible de le dire; car son amour même révoltait sa fierté et sa pudeur contre l'humiliation de ce qui n'aurait plus été que l'aveu public et solennel d'un sentiment qui, pour être vertueux, a besoin de rougeur et de mystère.

Deux fois le grand prêtre donna le signal, et deux fois elle resta immobile, comme si elle ne l'eût pas entendu; à la troisième reprise, elle s'ébranla et fit quelques pas du côté de son père.

Alors s'élevèrent les acclamations de la multitude : « Il est coupable! qu'il soit livré à Ségeste! » et malgré le sentiment de son innocence et du sacrifice héroïque qu'il s'était imposé, le jeune homme sentit son front rougir comme s'il eût été criminel.

A ce bruit, Thusvelda s'était arrêtée; elle porta les yeux autour d'elle avec une sorte de surprise machinale, et pour la première fois elle comprit ce que c'était que l'horreur d'une

condamnation publique. Elle regarda alors Hermann; elle le vit frémir, et ne balança plus; sa pâleur s'effaça, ses yeux redevinrent brillans de force et de courage : elle releva la tête, fière encore, et comme si elle se sentait de nouveau revêtue de l'éclat de sa pureté virginale; et traversant d'un pas qui ne tremblait plus l'intervalle immense qui la séparait du jeune chef, elle alla tomber à ses pieds, en murmurant : « Sauve l'honneur de la Germanie comme j'ai sauvé le tien! »

Déjà la foule saluait de ses cris le triomphe de Hermann; mais lui ne les entendait pas. Thusvelda à ses pieds, Thusvelda qui se donnait elle-même à lui, absorbait seule toutes ses facultés : il n'entendait, il ne voyait qu'elle; et cependant il y avait encore du trouble et de la douleur sur son front; car l'image de Phanie ne s'effaçait pas de son cœur.

« Venge-la! heretog, reprit la fière Chérusque avec un accent passionné; venge celle qui t'aimait, la maison de ton père et le dieu de ton pays! »

Alors un feu subit brilla dans les yeux du guerrier; l'image que Thusvelda présentait à

son esprit légitimait son amour. Il l'attira dans ses bras, et la pressa avec ivresse sur son sein ; puis l'entraînant avec lui vers le poteau où l'orgueilleux Ségeste restait accablé de stupeur, de rage et de remords, on le vit fléchir un genou devant ce coupable adversaire, dont les yeux n'osaient se fixer sur lui. « Fils de Teutsch, lui dit-il à voix basse, si l'offense est venue de moi, demande la rançon que tu voudras ; mais si j'ai été l'offensé, je l'oublie. Donne-moi ta fille, et marchons aux Romains ! »

Le chef resta muet un moment, car sa haine était profonde ; mais la démarche de son rival, qui s'abaissait devant lui à l'instant où il venait de triompher, désarmait son ressentiment, et fermait les blessures de son cœur. « A l'ennemi ! répéta-t-il enfin d'une voix étouffée ; marchons contre Varus ! » Et il tendit la main au jeune homme, tandis qu'un regard reconnaissant de sa fille le remerciait de son repentir.

Alors il n'y eut plus une seule voix qui ne proclamât Hermann le heretog de l'Ouest.

Les chefs les plus âgés placèrent sur leurs épaules l'antique bouclier qui avait servi autrefois à l'élection de Sigimer : le jeune homme s'y élança d'un seul bond ; et quand il répéta le cri de vengeance, en secouant sa longue chevelure, et en agitant sa double hache, la multitude joyeuse et enthousiaste crut voir Teutsch lui-même sous la figure du plus beau de ses enfans.

L'œil perçant de Gerrits avait suivi toute cette scène, et ses cris de joie se mêlèrent aux clameurs lointaines qu'apportait le vent. Mallorix aussi, et surtout Cariovalda, souriaient, et à l'expression mélancolique de la figure du jeune Batave se joignait comme un rayon de joie et d'orgueil ; car il partageait le triomphe de son ami.

« Qu'avez-vous donc, mes braves auxiliaires ? leur demanda Varus impatient ; est-ce qu'il est tué ?

— « Non, non, dit le chasseur avec son flegme ordinaire ; prendre heretog !

— « Comment, ils sont d'accord ! » Et le Romain pâlit.

— « Moi plaisir, continua le Frison ; eux montrer les Germains sages et forts. Oh ! bon choix !

— « Et qui donc ont-ils choisi ?

— « Hermann ! » repartit Gerrits.

Le gouverneur ne répondit rien ; mais Popilius murmura : « Nous sommes perdus ! »

Aucun de ceux qui avaient pris part à ce dialogue ne songea à profiter des dernières heures de la nuit pour goûter quelque repos ; ils se sentaient trop convaincus de la défaite inévitable de l'armée, pour que le sommeil pût fermer leurs yeux. Mais l'idée de la bataille et de la mort les agitait bien différemment. Les trois Germains s'occupèrent de leur parure et de celle de leurs soldats, comme s'ils avaient été jaloux de paraître avec plus d'éclat que jamais dans cette dernière et lugubre fête. Les officiers romains méditaient sur les moyens de sauver leurs troupes, et cherchaient à réunir le plus de notions qu'il était possible sur la contrée inconnue où ils se trouvaient engagés. Pour Varus, il fit son testament.

Après avoir passé par toutes les vicissitudes

de l'emportement et de la lâcheté, de la présomption et de l'abattement, cet homme, si faible et si peu sensé, sentit pourtant se réveiller dans son cœur comme une goutte du vieux sang romain, quand le désespoir eut succédé aux illusions dont il se berçait; et lui qui n'avait pas eu de courage pour vivre, sembla en trouver pour mourir. Il écrivit à l'empereur qu'il avait été trompé par la perfidie des Germains, car son amour-propre survivait à ses projets de grandeur, mais qu'il laverait sa faute dans son propre sang; puis, à l'exemple de ce Caton, auquel, d'ailleurs, il ressemblait si peu, il consacra les derniers momens qui lui restaient à lire ce qu'avait écrit Platon sur l'immortalité de l'âme.

Le soleil qui devait éclairer la fatale journée du lendemain se leva radieux, comme si quelque divinité protectrice des Germains eût voulu sourire à leur juste vengeance. Les reconnaissances que firent les troupes légères autour du camp montrèrent que tous les passages étaient coupés. Partout les hommes de l'Ouest, retranchés derrière leurs arbres et leurs marécages, attendaient avec sécurité

une attaque qu'il était téméraire d'entreprendre, mais à laquelle le manque de vivres forcerait bientôt les troupes romaines ; et comme l'ennemi recevait sans cesse de nouveaux renforts, tous les officiers s'accordèrent à reconnaître que cette attaque désespérée devait être tentée sans retard.

Elle eut lieu en effet, et le résultat en fut tel qu'il était aisé de le prévoir. Mais le tableau de cette grande catastrophe doit être laissé aux historiens; car il est des événemens qui ne pourraient, sans profanation, recevoir les couleurs fantastiques et capricieuses de ce prisme avec lequel se joue le romancier. Il faut donc se borner à dire ici que le Rhin ne devait plus revoir l'armée qui avait violé la forêt de Teutsch. Après toute une journée de combats, Varus, voyant sa perte inévitable, se perça lui-même de son épée. Les légions furent détruites; il n'échappa que la cavalerie et une partie des auxiliaires; et cette grande défaite répandit la terreur jusqu'au sein de l'Italie, où le palais impérial retentit longtemps de ce cri d'Auguste : « Varus! Varus! rends-moi mes légions! »

Gerrits et Mallorix avaient combattu comme des lions dans cette sanglante mêlée, et, couverts de blessures, ils allaient tenter une dernière charge, plutôt pour chercher une mort glorieuse que dans l'espoir de se dégager, lorsque les rangs des Chérusques s'ouvrirent devant leur troupe pour lui laisser un libre passage. Hermann se souvenait de la générosité qu'ils avaient montrée la veille envers lui. Grâce à sa protection, ils purent regagner la contrée humide et marécageuse qu'habitaient leurs compatriotes; et, un demi-siècle plus tard, l'histoire nous montre à la tête des Frisons deux chefs dont l'un portait le nom de Gerrits, et l'autre celui de Mallorix; comme si les descendans du bon chasseur avaient voulu perpétuer le souvenir de cette amitié fidèle qui avait uni les deux frères d'armes.

Popilius tomba sur le champ de bataille en défendant l'aigle de la vingt-et-unième. Ses ossemens, et ceux de la plupart des officiers romains, furent suspendus aux arbres sacrés dans le sanctuaire de Teutsch; ce qui donna lieu aux ennemis des Germains de dire qu'ils

avaient égorgé leurs prisonniers; mais, six ans plus tard, Germanicus ayant pénétré à l'improviste dans la forêt sacrée, donna une sépulture honorable à ces restes de ses malheureux compatriotes.

De tous ceux qui périrent dans cette fatale journée, Mugilan fut le plus maltraité par les vainqueurs. Le pauvre avocat tomba vivant entre les mains de cet Inguiomer contre lequel il avait plaidé pour Gerrits. Le Chérusque lui fit couper la langue et coudre la bouche, en disant, avec une haine que n'avait pu éteindre la victoire : « Voyons si cette vipère pourra encore siffler maintenant! » Toute épreuve était superflue. Se voyant privé pour jamais de la parole, l'infortuné jurisconsulte saisit un poignard, et se perça le cœur.

Cariovalda se fit jour avec sa cavalerie, et la mort qu'il cherchait sembla l'éviter. Mais il la trouva plus tard sur les bords du Weser, et, par une suite de la fatalité qui semblait s'être attachée au malheureux jeune homme, ce fut de la main de son ami qu'il reçut le coup fatal. Toutefois la gloire de ses derniers momens répondit encore à celle de sa vie.

Lui seul, avec ses fidèles Bataves, avait osé passer le fleuve à la nage en présence des Chérusques. Il gagna la rive, repoussa les ennemis, et les poursuivit jusque dans les bois; mais n'étant pas soutenu par les Romains qui n'osaient traverser le Weser, il se vit entouré, et se sacrifia pour couvrir la retraite de ses compagnons. Ceux-ci rapportèrent son corps, et le déposèrent dans le tombeau qu'il avait choisi.

Pour Hermann, ce que nous savons de sa brillante destinée sera rapporté dans les notes qui terminent ce livre. Le vengeur de la Germanie changea peut-être le sort du monde en arrêtant sur les bords du Rhin la puissance romaine; ce fut grâce à lui que la civilisation ne put pas corrompre avant le temps les races vigoureuses qui devaient allier plus tard quelques-uns des principes du vieil ordre social aux élans impétueux de l'indépendance barbare; car les hommes de l'Ouest devinrent les Francs, et ce furent les Francs qui sauvèrent l'Europe de l'anarchie comme de l'ignorance, du paganisme comme de l'instabilité.

FIN.

# NOTES.

Le costume que j'ai donné aux Chérusques est exactement celui que Sidonius Apollinaris donne partout aux Sicambres devenus déjà une tribu franque ; celui des peuplades du Nord est tiré de la description que fait le même auteur des Saxons, dans la neuvième lettre du huitième livre de ses poésies ; et il est remarquable qu'au quinzième siècle encore les Frisons conservaient cette singulière coiffure, comme on peut le voir au quatorzième livre du traité : *de proprietatibus rerum.* Ce que j'ai dit de la coiffure des Suèves est emprunté à Tacite (Germ.).

Ce n'est pas ici que je pourrais justifier la manière dont j'ai groupé les diverses peuplades : ce travail, trop sérieux, sera publié dans mon *Histoire des Francs.*

J'ai été plus téméraire en supposant aux Lombards l'usage d'inviter les passans à soutenir la querelle de celui à qui manquait la force de se venger. C'est chez les Scythes que Lucien (dans le dialogue intitulé Toxaris) nous montre cette coutume. L'analogie m'a porté à la prêter aux Germains ; mais j'avoue que la liberté seule du roman m'y autorisait.

On ne sait si la fille de Ségeste s'appelait Thusvelda ou Thusnelda : j'ai choisi le premier nom comme plus harmonieux.

Cologne n'était encore désignée que sous le nom de : la ville des Ubiens. Je me suis permis un anachronisme de près d'un siècle, en l'appelant comme on le fait aujourd'hui.

Les exercices des Chérusques, tels que je les ai dépeints, n'ayant rien de fort extraordinaire, on me pardonnera de ne pas prouver ici l'exactitude de ma description ; mais l'adresse que j'ai prêtée à Cariovalda me paraît assez étonnante pour

devoir être justifiée; je le ferai suffisamment, je crois, en citant ces deux vers de l'épitaphe du Batave Soranus :

*Emissumque arcu dum pendet in aere telum,*
*Ac redit, ex alia fixi fregique sagitta.*

En mettant en scène Civilis encore enfant, j'ai fait un anachronisme d'une quarantaine d'années ; mais le peu que j'en ai dit étant plutôt un hommage à la mémoire d'un grand homme qu'un épisode du roman, l'exactitude chronologique me paraissait fort indifférente.

Gerrits est appelé par Tacite Verritus. Pour quiconque connaît le génie des deux langues germanique et romaine, je crois évident que j'ai bien fait d'écrire Gerrits.

En faisant entrer le brave Frison dans la loge de Varus, j'ai suivi presque à la lettre le récit du plus grand historien ; voici ses paroles :

Gerrits et Mallorix, qui gouvernaient les Frisons, autant du moins que des Germains puissent être gouvernés, étant venus à Rome, on leur montra ce qui semblait devoir le plus frapper les yeux de ces barbares, et entre autres le théâtre de Pompée; car on voulait leur faire voir toute la grandeur du peuple romain. Ne prenant aucun plaisir à la représentation dont ils étaient spectateurs, ils se mirent, par désœuvrement, à examiner la salle, et se firent expliquer quelles étaient les places réservées aux chevaliers et aux sénateurs. Ayant aperçu, sur des bancs de ces derniers, des hommes qui n'étaient pas vêtus à la romaine, ils demandèrent qui c'était : on leur répondit que cet honneur avait été accordé aux députés des deux nations les plus braves et les plus constantes dans leur alliance avec Rome. Aussitôt ils s'écrièrent que les Germains ne le cédaient à personne sur la terre en courage et en fidélité ; et ils allèrent s'asseoir à côté d'eux.

Telles sont les remarques les plus essentielles que j'ai cru nécessaire d'offrir ici au lecteur : j'aurais peut-être dû les multiplier davantage; mais le défaut qui résulterait inévitablement de la lecture d'une masse de faits jetés au hasard et sans ordre à la fin de cet ouvrage, m'a fait préférer d'insérer ici deux extraits d'un autre manuscrit, dont l'un donnera une idée générale de l'organisation des peuples germaniques, l'autre, de la guerre que soutint Hermann ou Arminius.

---

## DU PRINCIPE ET DU DÉVELOPPEMENT DE LA SOCIÉTÉ CHEZ LA RACE GERMANIQUE. (*)

De même que les principaux groupes de peuples dont se composait la Germanie ne présentaient d'autre forme que celle de grandes familles, de même aussi la société civile n'avait de lien que celui de la parenté : commander, obéir, rendre justice, se soumettre, tout cela était à peu près inconnu aux Germains. Aucun d'eux n'avait conçu l'idée de renoncer à une partie de sa liberté absolue, pour jouir tranquillement du reste ; celui qui faisait partie d'une nation, ou plutôt d'une bande, ne s'obligeait pas à respecter ses compagnons, à enchaîner sa colère quand ils l'offenseraient, à prendre des juges quand il serait irrité. Enfant de la nature, il sentait sa force, et rien ne l'empêchait de s'en servir au gré de ses passions.

La vie sociale commençait donc à peine, et il n'y avait rien qui ressemblât à ce que nous appelons un gouvernement. La sécurité de l'homme n'était aucunement garantie par l'intervention de ses compatriotes ; seulement il avait ses armes pour se défendre, et il pouvait arriver que ses amis ou ses parens lui prêtassent secours. Ainsi nulle institution ne le protégeait ; il n'y avait en faveur du faible que le sentiment général d'humanité, et l'instinct naturel, qui, antérieurement à toute convention, porte les frères à se soutenir et à se venger l'un l'autre.

Mais ce dernier instinct, si faible chez les nations policées, devient d'autant plus puissant que les tribus connaissent moins d'autres liens. Partout où il n'y a pas de lois assez fortes et de gouvernement assez bien organisé pour réprimer et punir l'agresseur, le besoin d'appui force les parens à se rapprocher les uns des autres, et à former de véritables corps. Tous les voyageurs nous montrent le même ordre de choses, là où

---

(*) On a été sobre de citations dans ces deux extraits, parce que l'on n'avait pas sous les yeux, en les transcrivant, toutes les notes du manuscrit original.

la civilisation n'a pas pénétré : c'est le clan écossais, la horde arabe, la famille corse. L'impulsion de la nature supplée ainsi à ce qui manque à la société imparfaite.

Tel était aussi l'état où les Romains trouvèrent la population germanique ; la famille faisait corps, et « chacun devait adopter les affections ou les haines de ses aïeux et de ses proches » (*), comme aujourd'hui tout citoyen embrasse les querelles de sa patrie. Rien de plus simple que ce principe, qui au fond existe partout, et ne varie que dans son développement : c'était l'unique base de l'ordre social ; et heureusement nous pouvons suivre ses effets, d'abord dans les observations que firent les Romains sur la Germanie, et ensuite dans les lois mêmes que consacra, quelques siècles plus tard, une partie des principaux peuples, lois qui conservèrent les traces d'une foule d'anciens usages primitifs.

Si l'on se représente des hommes sur lesquels ne pèse aucun gouvernement, et qui ne connaissent pas de frein, l'on ne se méprendra point au sens de ces mots, « adopter les affections et les haines » ; les sentimens du Germain n'étant point comprimés par l'existence d'un ordre public, ils avaient leur effet complet et immédiat. Aimer, c'était secourir; haïr, c'était frapper : « Quelquefois, dit Tacite, ils tuent un esclave, « mais c'est par colère, plutôt que par forme de châtiment ; ils « ont vu en lui, non l'inférieur, mais l'ennemi; » (**) et tuer un ennemi était une chose si naturelle, que les législations germaniques en firent un droit. On lit dans la loi salique, après deux ou trois révisions faites dans la Gaule, « que si un homme « tue son ennemi, et plante sa tête sur un poteau, celui qui « lui fera l'affront de retirer de là cette tête, paiera une « amende. »

La société ne punissait donc pas le meurtre, elle l'encourageait même ; mais le meurtrier attirait sur sa tête la haine des parens du mort, et ceux-ci avaient la même liberté d'assouvir sur lui leur profond ressentiment. Loin de combattre à cet égard l'impulsion instinctive du sauvage, les coutumes nationales l'excitaient à la suivre : une loi de la tribu des

(*) Tacite, *Germ.*, c. 21.

(**) *Germ.*, c. 25.

Angles nous offre encore, vers le cinquième siècle de notre ère, cette disposition barbare : « Au plus proche parent mâle appartiennent la terre du mort, son armure et la vengeance. »

La vengeance! voilà le grand principe de l'ordre là où il n'y a point encore de justice; cependant, pour apprécier l'affreuse imperfection de ce premier remède, demandons au Corse, à cet homme chrétien et presque civilisé, comment se venge la famille : par la guerre. Si d'abord le meurtrier seul est atteint, ses parens veulent à leur tour une victime; le sang coulera jusqu'à ce qu'intervienne, non pas la loi dont l'autorité n'est point encore reconnue, mais une transaction, un traité de paix entre les deux races. Il en était de même chez le Germain. « La liberté absolue rendait les haines bien plus « périlleuses là que chez les peuples policés. Aussi le coupable « achetait-il le pardon de la famille offensée (*). » S'il ne le faisait pas, on l'attaquait lui et les siens. La solidarité entre parens était d'abord si générale à cet égard, que nous avons encore des lois qui défendent de tuer le fils pour le père, et le père pour le fils (**); et cela au huitième siècle, trois cents ans après la conversion au christianisme.

Les idées que nous nous sommes faites d'ordre, de justice, de sécurité, font regarder, au premier coup d'œil, comme intolérable et presque impossible, l'existence d'une nation chez laquelle le meurtre était ainsi approuvé par l'usage, et le ressentiment excité par les lois; cependant il est vraisemblable que tous les peuples ont commencé par là, et il n'y a point de race sauvage chez laquelle on ne retrouve quelque chose d'analogue (***);

---

(*) Tacite, *Germ.*, c. 25.

(**) « Il ne faut pas tuer le fils pour le père, ni le père pour le fils, « mais que chacun soit puni pour ses crimes propres. » *Capit. de Charl.*, l. VI, c. 53.) « Il a été en usage que l'enfant qui était au « berceau, et qui n'avait pas encore pris d'autre nourriture que le « lait de sa mère, fût enveloppé par les juges dans la condamnation « de ses parens, comme s'il avait pris part à leur crime. Je ne veux « plus que cela soit. » *Loi du roi anglais Canut*, c. 103.

(***) On ne peut même reconnaître les vestiges d'un pareil état primitif dans la Grèce et à Rome, où l'accusateur et l'accusé s'entouraient chacun de leur famille et de leurs amis, qui participaient ainsi à l'attaque et à la défense que permettaient les lois d'une population déjà civilisée.

mais à mesure que l'ignorance et la barbarie diminuent, à mesure que les familles campées l'une près de l'autre s'attachent davantage et commencent à se fixer, certaines règles s'établissent par l'usage, qui modifient l'atrocité de ces vengeances éternelles: d'abord il se pratique quelques transactions isolées, puis cet exemple fait loi, et il devient inusité, odieux, honteux même de ne pas s'y soumettre, ensuite la communauté s'entend pour forcer tous ses membres à s'y conformer : ainsi naît un ordre positif.

Tacite avait déjà trouvé cet ordre établi dans la Germanie, puisqu'il nous dit « que le meurtrier rachetait son crime en « payant une certaine somme à la famille du mort, et que « l'utilité publique l'exigeait ainsi. » C'est là la base de tous les Codes germaniques qui nous ont été conservés. Pour tel crime l'on paiera tant, et à telle personne ; la législation n'a presque pas d'autre objet. La force des mœurs et des coutumes nationales, « plus grande chez le Germain que celle des « lois chez les hommes civilisés, » devait suffire, le plus souvent, pour que les deux parties se conformassent à cette règle ; mais s'il y avait contestation, un arbitre devenait nécessaire, et cet arbitre était difficile, ou plutôt impossible à trouver, parce-qu'il se faisait infailliblement un ennemi de l'individu et de la famille contre lesquels il prononçait.

Un usage général s'était introduit à cet égard dans toutes les branches de la race germanique ; chaque tribu se subdivisait en divers campemens (*pagi*), composés d'une centaine de familles, comme l'indiquent les noms de *centuries* et de *hundreds*, employés dans les lois françaises et anglaises. Ces campemens se choisissaient, dans les assemblées générales du peuple, un chef qui devait prévenir les querelles, juger des difficultés, et devenir l'arbitre commun. C'était un rôle périlleux, et dont le plus brave se fût difficilement acquitté à lui seul ; mais, outre l'appui de ses proches, le chef, ainsi élu, avait celui de cent hommes pris dans la centurie, et qui lui servaient à la fois de conseillers et de soutiens. Quand on remarque la concordance du nombre de ces auxiliaires avec celui des familles dont se composait le campement, on ne peut guère douter que chaque parenté n'en fournît un : c'était en effet le seul moyen d'intéresser toute la horde dans les querelles que se faisait le juge, et de paralyser le ressentiment des

familles, qui voyaient toujours avec lui quelqu'un des leurs; mais cette coutume, en vigueur du temps des Romains, devait s'effacer peu à peu à proportion que les idées sociales se fortifiaient et rendaient moins dangereuse la position du chef; aussi ne la voyons-nous plus indiquée dans les Codes rédigés quelques siècles plus tard.

César et Tacite, qui observaient cette institution à son berceau, sont d'accord pour nous représenter ces premiers magistrats comme remplissant à peu près les fonctions de juges; mais ils ne nous ont pas expliqué de quelle manière s'exerçait leur autorité, et quelles en étaient les bornes; nous voyons seulement, par les dispositions des Codes germaniques, que la liberté des individus était à peine restreinte par l'action du chef, qui n'avait aucun droit de punir le criminel (*), et dont le rôle se bornait presque à celui d'arbitre (mais d'un arbitre puissant et redoutable), pour empêcher, autant que possible, l'effusion du sang (**). Il ne s'occupait même pas de constater le crime, mais plutôt les forces de l'accusé et le secours que lui offrait sa famille. Le trouvait-il vigoureusement soutenu, il s'opposait de tout son pouvoir à la poursuite, à moins que l'accusateur ne voulût absolument se venger à ses risques et périls; le voyait-il délaissé par ses parens, il ne le défendait pas, mais il tâchait de lui faire acheter la paix; enfin il résultait encore de son interposition, que si l'on persistait dans une animosité mutuelle, on savait du moins, de part et d'autre, de qui se défier.

Pour constater l'intervention ou l'abandon de la famille,

---

(*) « Je ne sais, dit Charlemagne à la fin du huitième siècle de « notre ère, pourquoi des particuliers prétendent avoir le droit de « tuer qui bon leur semble pour se venger eux et leurs proches, et « veulent traiter leurs ennemis plus sévèrement qu'ils ne permettent « au Roi de traiter les ennemis de Dieu. » (*Capit.*, l. V, c. 367.) Si Charlemagne même trouvait encore dans ses sujets cette indépendance hautaine, quelle avait dû être l'impuissance des anciens chefs!

(**) Le Normand Edouard, roi d'Angleterre, qui régna de l'an 1042 à l'an 1066, rendit encore la loi suivante : « Le meurtrier rachètera « le pardon de la famille offensée, ou souffrira les conséquences de « sa haine, suivant le proverbe anglais : *Achète la lance qui te me-« nace, ou tu seras frappé.* » (*Lois d'Edw.*, c. 12.)

l'homme auquel on imputait un crime était tenu de le nier avec un certain nombre de *témoins* (*), dans le sens que ce mot a gardé dans les affaires d'honneur, c'est-à-dire avec des seconds prêts à prendre son parti (on en exigea jusqu'à soixante-douze dans certains cas). Plusieurs lois ont expressément stipulé que ces témoins ou ces seconds devaient être ses proches; et ce que nous avons dit des mœurs germaniques prouve assez qu'il en était toujours ainsi. Celui qui trouvait l'assistance requise échappait à la condamnation; celui que personne ne soutenait était livré à son adversaire (**), à moins qu'il ne payât, ou qu'on ne payât pour lui, le *weregild*, c'est-à-dire l'argent de guerre, le prix de la paix.

Quant à la valeur de ce weregild, le chef la réglait d'après la coutume.

Si l'accusé avait eu des témoins, et que son adversaire persistât à le poursuivre, il déclarait sa haine (*faida*), annonçait qu'il le tenait pour ennemi (*faidosus*); et les choses prenaient alors leur cours naturel, c'est-à-dire que de part et d'autre on se faisait tout le mal possible. Sous le roi Childebert, cet usage était encore général parmi les Francs; et il fut obligé de défendre aux juges de déclarer la guerre ouverte (*custodire farfalium*). (***)

---

(*) On ne voit que cela dans les lois barbares. Voici un passage bien propre à donner une idée de ce que c'était que ces témoins. « L'accusateur peut désigner les parens de l'accusé comme devant « jurer pour celui-ci; mais il ne peut pas exiger que son adversaire « fasse jurer en sa faveur un parent avec lequel il serait brouillé.... « parce qu'il n'y a plus entre eux d'amitié ni de parenté. » *Édit de Rotharis, roi des Lombards*, c. 365. Il ne s'agissait donc pas de savoir si le crime était vrai, mais si le criminel avait de l'appui.

(**) « L'homme libre, accusé et appelé à se justifier, prêtera ser-« ment avec sa femme, ses enfans et douze de ses proches. S'il n'a ni « femme ni enfans, son père et sa mère les remplaceront. » *Loi des Bourguignons*, t. VIII, c. I.

(***) « Si quelqu'un déclare dans l'assemblée publique qu'il tombera « sur son ennemi (*Farfalium minare, de over fallen*, tomber dessus), « et que le juge y consente, *comme c'est la coutume*, et convienne de « regarder cette menace comme déclarée, qu'il soit puni de mort. » *Décret de Childebert* (de l'an 595), c. 6.

Voilà le cercle dans lequel se renfermaient d'abord, chez tous les peuples germaniques, l'action judiciaire et le maintien de l'ordre social; quelque étroit qu'il nous paraisse, il ramène la querelle à la seule issue possible entre hommes sur qui le sentiment de l'offense est plus fort que toute considération d'une autre nature; et la preuve en est que nous suivons encore à peu près la même marche pour repousser les agressions qui ne tombent pas assez directement dans le domaine de la loi. Les coutumes des sauvages mettaient en présence ceux qui ne voulaient pas se réconcilier; c'est tout ce qu'ont fait et que pourront faire les mœurs, tant que la civilisation ne mettra pas l'honneur dans la vertu plus que dans le courage.

Avec l'existence du chef de la centurie, avait commencé celle d'un pouvoir de convention, et d'un lien commun plus étendu que celui du sang. Un tiers acquérait le droit d'intervenir dans toutes les guerres particulières, et l'on se réunissait pour faire respecter son intervention. Voilà une nouvelle force qui se développe à côté de la famille, et qui ne prend plus directement sa source dans l'instinct de la nature : c'est le gouvernement. Une ancienne loi anglaise nous retrace dans toute sa simplicité l'espèce de contrat que faisait avec le peuple ce magistrat primitif. Après son élection il se présentait au centre du campement armé de toutes pièces. Les pères de famille s'approchaient alors l'un après l'autre, et frappaient sa lance de la leur, en signe de la coopération qu'ils lui promettaient (*). Pour lui, on ne lui demandait pas de promesse, parce que la liberté était encore bien trop grande pour que son pouvoir pût la menacer.

Si, comme juge, ce chef n'avait que des fonctions limi-

---

(*) « Ce que les Anglais appellent *hundred* (centaine), d'autres « l'appellent *watenpach*. Voici pourquoi, lorsqu'un homme était in- « vesti du commandement (de la centurie), tous les plus âgés se réu- « nissaient au jour convenu dans le lieu où l'on tenait les assemblées. « Lui s'y rendait; et quand il descendait de cheval, on se levait pour « lui faire honneur; il étendait alors sa lance pour recevoir, selon « l'usage, la foi de tous : ce qui se faisait en touchant son arme avec les « leurs; ainsi se pratiquait la confirmation (ou plutôt la reconnais- « sance) de son autorité par une alliance publique. Or, *wapen*, en an- « glais, signifie armes, et *takken*, toucher. » *Lois d'Édouard*, c. 33.

tées, il n'en était plus de même lorsque, après la chose décidée, de manière ou d'autre, la haine se réveillait. Il fallait bien qu'il protégeât celui qu'il avait fait payer, et par conséquent il pouvait finir par devenir partie dans la querelle. Mais l'influence que lui donnait l'appui général assurait la supériorité à la famille pour laquelle il se déclarait ; et comme, en cas d'hostilités, il pouvait prendre fait et cause pour elle, on ne songeait guère à lui résister. La paix s'observait donc, non par idée de justice, mais par crainte ; non par la sentence d'un tribunal, mais par la loi qu'imposait la force. Au reste, il y avait encore cette différence entre cette décision sauvage et les arrêts des juges civilisés, que la première était en définitive un bienfait pour les deux parties. Le coupable payait, mais rachetait sa vie menacée ; l'offensé pardonnait, mais en recevant un dédommagement. Cette sorte de transaction pouvait donc être également favorable au criminel et à la victime ; et quand tous deux étaient d'accord, la société ne songeait pas à demander satisfaction. Aussi l'emblème du juge et de la justice, chez les peuples germaniques, était-il le bouclier (*), symbole de la protection générale, tandis que chez les nations civilisées c'était le glaive, emblème de la vindicte publique.

Celui dont le bouclier était ainsi étendu pour couvrir l'homme que menaçait la vengeance, devait sans doute avoir le bras fort et l'épée longue. C'étaient donc toujours les principaux personnages de la nation qui devenaient chefs des campemens séparés ou pagi. Il n'y avait personne au-dessus d'eux en temps de paix ; au contraire, quand la guerre éclatait, la tribu entière se choisissait un chef commun, qu'elle investissait du droit de vie et de mort, et qu'elle prenait, non parmi les plus accrédités, mais parmi les plus braves. Ainsi l'institution des premiers, que l'on appelait *graafs* ou *grèves*, était une loi de paix, qui n'avait rien de commun dans son origine avec le pouvoir militaire. On nommait *heretog* ou

---

(*) Au moyen âge le jugement seigneurial commençait par la suspension du bouclier du seigneur aux branches de l'arbre sous lequel on jugeait. Les amendes, chez les peuples germaniques, étaient, par la même raison, payées sur le bouclier, comme nous le montrerons plus loin.

*hertzog*, c'est-à-dire conducteur de l'armée, celui qui commandait en temps de guerre avec une autorité bien plus étendue que celle du graaf, mais fondée seulement sur la nécessité des circonstances. Cependant, quelque différence qu'il y eût au fond entre le juge et le général, on conçoit que le choix se portait toujours à peu près sur les mêmes hommes, parce que le plus courageux et le mieux appuyé emportait les suffrages pour l'une comme pour l'autre élection.

Dans l'ordre militaire, l'idée de gouvernement et de subordination était mieux comprise et déjà universellement sentie. Nous avons vu que le heretog avait droit de vie et de mort. On pendait le traître ou le transfuge : le lâche, le fugitif, celui qui avait commis quelque infamie, était noyé ; et cela tandis que, dans l'ordre civil, le meurtrier était absous. C'est que le sauvage lui-même conçoit la nécessité absolue du commandement en présence de l'ennemi ; mais, pour se soumettre à obéir pendant tout le cours de sa vie, il faut que l'expérience et la sagesse nationales aient déjà fait d'immenses progrès.

Cependant les chefs des *pagi* prenaient peu à peu, par la nature même des choses, une sorte de pouvoir aristocratique. Les premières distinctions acquises sont, comme les premières richesses amassées, un moyen presque sûr d'en accumuler d'autres. César nous laisse entrevoir que ces graafs prenaient le commandement des expéditions subalternes (*). Nous les voyons aussi distribuer entre les diverses familles les terres assignées à la centurie. Enfin, Tacite nous les montre délibérant entre eux sur les affaires publiques, et décidant de leur autorité propre les questions de peu d'importance. Mais quant aux choses qui touchaient directement aux intérêts nationaux, le peuple entier pouvait seul prendre la décision.

A certaines époques fixes, et ordinairement une fois par année, tous les hommes en état de porter les armes se réunissaient pour former l'assemblée générale, dans une plaine destinée à cet objet. Outre les sujets de délibération, qui ré-

---

(*) « Lorsqu'un des chefs a proposé une expédition dans l'assemblée publique. » César, liv. I.

sultaient des circonstances, les projets de guerre ou d'incursion, et l'examen des traités, l'assemblée avait un but permanent ; c'était l'admission des jeunes gens parmi les guerriers. Le chef de la centurie ou de la famille présentait au peuple l'adolescent qui aspirait à se ranger parmi les hommes faits : une fois admis (nous ne savons pas s'il pouvait être refusé), il prenait place dans la réunion ; c'était l'époque de son entrée dans la société germanique, car jusque là il n'avait appartenu qu'à sa famille.

On choisissait pour l'assemblée un jour de nouvelle ou de pleine lune, probablement pour qu'on put mieux le reconnaître, ce qui n'eût pas laissé que d'être une chose assez difficile sans cette précaution ; car le sauvage n'a pas beaucoup de moyens pour calculer avec précision le temps. Les Romains nous apprennent que, malgré l'importance de ces réunions populaires, il arrivait le plus souvent qu'on ne pouvait commencer les délibérations que deux ou trois jours après l'époque fixée, à cause de la négligence et du retard d'une partie de la population (aussi les Gaulois, qui avaient des institutions analogues, punissaient-ils de mort le dernier venu, afin d'effrayer les traînards) ; on attendait patiemment que l'assemblée se complétât ; et quand il était enfin arrivé assez de monde, au gré des assistans, l'on s'asseyait en cercle. La police de l'assemblée était remise aux prêtres ; ce qui indique assez clairement que la réunion avait lieu là où se faisaient aussi les sacrifices communs. Quelque personnage distingué prenait le premier la parole ; mais tout le monde pouvait exposer publiquement son opinion, et l'orateur, quel qu'il fût, n'avait d'autre autorité que celle de la raison ou de l'éloquence. Les auditeurs, tous armés, agitaient leurs lances quand ils approuvaient le discours : s'ils le blâmaient, ils éclataient en murmures. (*)

C'était aussi dans ces assemblées que se faisait l'élection, soit du heretog, soit des graafs : tout homme y prenait part, et par conséquent le principe de l'institution était aussi démocratique que possible. Cependant les Romains remarquèrent que l'on choisissait quelquefois pour juges des pagi, des adolescens à peine arrivés à l'âge de porter les armes, mais

(*) Tacite, *Germ.*, c. 11.

descendus d'anciens chefs. La noblesse était donc déjà connue et privilégiée : c'est ce dont on ne peut douter à mesure que l'on suit l'histoire des nations germaniques. Il reste à expliquer comment des enfans de la nature pouvaient admettre ces prérogatives qui nous paraissent si peu naturelles.

La position du graaf, ce premier homme revêtu de quelque pouvoir, était des plus dangereuses. Chaque fois qu'il devait comprimer le ressentiment d'un furieux, il se faisait un ennemi; quelque secours qu'il tirât de cent guerriers qui l'assistaient, leur appui ne le rendait pas invulnérable; d'ailleurs la haine des offensés pouvait survivre à son pouvoir, et alors il en devenait infailliblement la victime : il fallait donc que la coutume le protégeât, et que toute violation de sa personne devînt un crime grave. Aussi les lois germaniques, qui n'étaient que la sanction écrite des vieux usages, nous montrent-elles partout le juge privilégié; et la cause de ses priviléges était si réellement dans le péril de sa charge, que ses prérogatives s'étendaient plus ou moins suivant que sa tribu était encore plus ou moins sauvage et implacable. Chez les vieux Saxons, dont le caractère était particulièrement âpre, le meurtre du chef ne pouvait s'expier que par le prix de douze têtes; chez les Allemands, ainsi que chez la plupart des peuples voisins, l'amende ordinaire n'était que triplée; la peuplade frisonne, remarquable par une douceur singulière, n'exigeait du meurtrier que la moitié en sus de ce qu'il aurait payé pour un homme libre.

Si la sauve-garde que ce privilége donnait au graaf n'eût duré que pendant ses fonctions, la vengeance l'aurait attendu au jour de son remplacement; si même la coutume n'eût protégé que sa personne, le terrible principe de la solidarité des familles eût fait rejaillir la haine sur ses proches et sur sa postérité. Ainsi, du jour que le premier magistrat recevait une prérogative nécessaire à son existence, cet avantage devait être héréditaire, comme l'était le ressentiment des races ennemies. Long-temps même après la formation des sociétés germaniques, la même nécessité se faisait ressentir aux peuples restés purs. « Celui qui aura tué un homme par ordre supé« rieur, dit la loi des Bavarois (*), sera protégé contre les pa-

(*) Tit. II, c. 8. l. I.

« rens du mort, *lui et ses enfans*, par le prince auquel il aura « obéi. » Les Capitulaires de Charlemagne vont jusqu'à établir, en pareil cas, pour la postérité du meurtrier, un privilége analogue à celui des magistrats (coûter à leurs assassins le double d'un homme ordinaire), mais seulement quand l'exécution de l'ordre royal a causé la haine dont ils deviennent victimes. Certes, ce n'est pas là un anoblissement, mais seulement une protection contre la famille offensée; cependant les codes des Germains ne nous offrent aucun autre caractère particulier dans la prérogative du noble; et il devait en être ainsi, puisque c'était seulement en raison du même danger qu'on le favorisait.

Dès l'instant qu'on avait reconnu le besoin d'associer les enfans du chef au privilége de leur père pour leur sauver la vie, on était conduit à leur confier la charge qu'il avait eue à remplir; car si l'on avait pris dans d'autres familles de nouveaux graafs, il aurait fallu privilégier également leurs descendans, ce qui aurait d'abord doublé l'inconvénient de ces prérogatives, et, à la longue, annulé leur effet en les généralisant : voilà pourquoi le Germain préférait l'adolescent dont les pères avaient été graafs, et qui avait déjà droit à une protection spéciale, aux hommes faits les plus braves et les plus capables qu'il aurait fallu tirer de la classe commune; de même, quand la peuplade arrivait à mettre au-dessus de ses juges de pagi un magistrat commun, qu'on nommait koning, king ou roi, et qui devait avoir de plus grands priviléges, le pouvoir du premier élu passait à sa postérité (mais dans l'ordre qu'il plaisait au peuple, et non suivant la règle de primogéniture), tandis que pour le heretog, qui était l'homme des circonstances et du danger présent, l'on passait par-dessus toutes les considérations du passé et de l'avenir pour ne prendre que le plus brave.

En résumant ces diverses notions, l'on arrive à ce résultat, que dès qu'il y eut pouvoir chez le Germain il y eut nécessairement privilége, et dès qu'il y eut un homme privilégié il fallut que sa famille partageât ses avantages, sous peine d'être détruite : voilà le pouvoir; mais si du pouvoir étaient nées d'abord les prérogatives, celles-ci, à leur tour, perpétuaient le monopole de l'autorité, de sorte que le commandement tendait à devenir héréditaire comme les priviléges : voilà l'aristocratie chez

le sauvage. La société commence donc par la destruction de l'égalité; mais ce ne sont là que les transitions nécessaires pour arriver à la liberté réelle, et nous verrons que les peuples chez lesquels les Romains troublèrent cet ordre de choses, pour y introduire des institutions prématurées, parvinrent beaucoup plus tard à l'équilibre politique que ceux chez lesquels le principe de la nature se développa sans contrainte et sans accélération artificielle.

Si le nombre des familles privilégiées eût pu être immuable, il semble qu'il n'y aurait pas eu plus de nobles que de centuries, la nation se multipliant aussi rapidement que la postérité de ses premiers chefs; alors la faculté de choisir aurait été pour les pagi un droit presque illusoire, puisque les candidats auraient à peine suffi à remplir toutes les charges; mais, pour être peu variables, les coutumes des Germains n'en souffraient pas moins une foule d'exceptions, des hommes de ce caractère ne pouvant se soumettre qu'à demi à des règles fixes. Il devait donc arriver souvent qu'une centurie prît son graaf dans une famille ordinaire, et ainsi s'augmentait le nombre des nobles; d'un autre côté, l'obligation où étaient ceux-ci de soutenir leur rang par l'intrépidité de leur conduite devenait une cause permanente de destruction; cependant, quand on compare les indices passagers qu'a recueillis l'histoire, il semble que, à tout prendre, le nombre des chefs allait ordinairement en croissant; de là naissait pour eux la nécessité de se distinguer parmi leurs égaux; ils tâchaient donc de s'entourer de compagnons, de partisans, de serviteurs pleins de courage, avec lesquels ils allaient chercher les occasions d'acquérir de l'honneur non seulement dans les querelles nationales, mais encore dans les guerres étrangères. Celui dont le succès couronnait les efforts avait bientôt à sa suite une troupe nombreuse d'hommes intrépides, toujours disposés à combattre pour lui, comme lui était toujours prêt à partager avec eux son butin et les fruits de la victoire : c'était là ce qui entretenait tant de guerres, ce qui multipliait les incursions, ce qui rendait quelquefois les forces d'une peuplade si disproportionnées à ses ressources probables. Ces associations militaires sont le principe d'une puissance sociale inconnue aux Romains, et qu'efface la civilisation; les cours étaient alors comme des familles factices, entretenues par le graaf, et vi-

vant à ses dépens, mais payant ses dons du dévouement le plus absolu, et donnant leur vie pour sauver la sienne. Quand un noble avait ainsi réuni quelque bande formidable, il devenait une puissance, et les peuples étrangers eux-mêmes recherchaient son amitié, pour obtenir, au besoin, son secours.

Tandis que se formaient de cette manière les élémens du gouvernement germanique, la nation elle-même était encore bien loin de tendre à se constituer en un seul corps. Le lien qui unissait les parens entre eux était aussi une sorte de barrière entre les familles. Si les femmes avaient été comptées pour quelque chose dans la tribu, les mariages, en mêlant le sang, auraient réuni les diverses races en un seul peuple, et l'individualité de la famille aurait disparu devant l'unité nationale ; mais le temps n'était pas encore venu où cette fusion pouvait se faire. L'épouse, en passant dans la cabane de l'époux, n'y portait ni ses alliances, ni ses inimitiés (*), qui étaient le propre des mâles. La jeune fille ou la veuve était presque une personne étrangère à ses frères, qui avaient droit à une certaine récompense (**) pour la peine qu'ils prenaient de protéger un être qui devait appartenir à d'autres. Les terres de la famille ne pouvaient écheoir qu'aux hommes (***) ; en un mot, dans l'ordre politique, la femme n'était rien. Aussi, quoique les Germains fussent chastes, ils ne se faisaient aucun scrupule d'épouser les veuves de leurs frères, ni les sœurs de leurs premières femmes (****), le mariage ne produisant pas parenté. C'était une conséquence né-

(*) « Quand même l'homme qui a été tué n'aurait laissé que des « filles, et les eût instituées ses héritières pour tout son avoir, comme « si elles étaient du sexe masculin » (en vertu des modifications que la loi avait reçues depuis la conversion au christianisme) « cependant « le weregildt ne sera payé qu'aux parens mâles, parce que des fem- « mes ne peuvent jamais intervenir dans la vengeance » (*levare faidam*, mot à mot terminer la haine). *Loi de Luitprand, roi des Lombards*, l. III, c. 13.

(**) Le *Mundiburdium*. Voyez ce mot dans Ducange et dans les Codes.

(***) Ceci sera spécialement développé dans un autre chapitre.

(****) Décret de Childebert, c. 2.

cessaire de l'existence des familles comme corps séparés. Si l'on eût pris garde aux alliances maternelles, le guerrier eût pu appartenir à la fois à deux races ennemies; ce qui aurait paru l'entière subversion des principes sur lesquels se fondait la société. (*)

Les hommes qui étaient solidaires pour les crimes et les inimitiés les uns des autres, ne pouvaient manquer de l'être aussi pour les obligations moins importantes; et quand le système des rachats fut complétement en vigueur, la famille devint responsable pour tous ses membres. Il y avait donc une véritable communauté entre parens. Dans le partage des terres (lorsque la nation était arrivée jusque là), on leur assignait en commun une certaine étendue: quand une guerre générale éclatait, ils marchaient ensemble, et formaient une troupe séparée; enfin, ils avaient un chef qui représentait le père. Là recommençaient, en quelque sorte, l'état primitif et l'instinct de la nature : les détails de cette vie patriarcale échappent à l'analyse, et ne dépendent plus des conventions; il serait inutile de nous y arrêter.

---

(*) Tous les usages des vieux Germains se conservèrent presque jusqu'à nos jours dans une partie de la Belgique, mais avec les modifications introduites par la religion chrétienne. Nous avons l'histoire d'une guerre de famille dans le pays de Liége, au quatorzième siècle (la guerre de Warfusée). Là, comme il y avait dès-lors parenté par les femmes, plusieurs chevaliers alliés aux deux partis passèrent successivement de l'un à l'autre, suivant que d'abord ils avaient perdu un parent éloigné sous la lance d'un Waroux, puis un cousin germain sous celle d'un d'Awans, ensuite un oncle, enfin un frère. Ils se croyaient obligés de venger de préférence celui qui leur était le plus proche, et tournaient leurs armes contre leurs compagnons de la veille. On sent que cette manière d'agir rendait absurde la guerre. Souvent un homme ne savait à qui il devait assistance. « Assy y entrat Mess. Henry dis le Beal avock cheaz de Warous, dont « je me suis fort merveilhiez, car.... moy semble qu'illh dewist avoir « servit le linage d'Awans. » *Guerre de Warfusée*, c. 38.

---

### GUERRES D'ARMINIUS CONTRE ROME.

Le contraste des mœurs et des idées du Germain avec celles de l'homme civilisé semble suffire pour nous faire prévoir le mauvais succès du plan de conquête et de domination qu'Auguste s'était proposé, et dont Drusus et Tibère avaient commencé assez heureusement l'exécution. Rome, comme on l'a vu, avait trouvé moyen de dissoudre en partie la ligue des peuplades de l'Ouest, et d'acquérir, de gré ou de force, une certaine étendue de territoire sur la rive droite du Rhin : là, elle avait suivi sa marche ordinaire pour réduire en province le pays conquis; elle avait élevé des forteresses, créé des routes, bordé ses possessions d'un rempart. Le Teuton avait compris tout cela : c'était, dans son opinion, le droit du maître; la terre où les légions campaient leur avait été cédée en échange; l'orgueil germanique n'était donc pas blessé.

Mais ce n'était pas seulement la terre, c'étaient les nations qu'Auguste voulait soumettre : là commençait la difficulté. Sa première mesure fut de placer des colonies de vétérans sur la limite même du territoire germanique : de là, devaient naître des rapports de voisinage, de commerce, d'intérêt, qui ne pouvaient manquer d'approcher les deux populations mises en contact. La chose réussit en effet : l'on établit des marchés où les Germains venaient trafiquer; l'on s'entendait à l'amiable, et insensiblement les habitudes de la civilisation se glissaient parmi les sauvages de la frontière.

Le général qui commandait les armées du Rhin, et qui avait la direction suprême des nouvelles colonies, était un homme d'une naissance distinguée, d'un caractère doux, d'habitudes modérées, un peu lourd d'esprit et de corps, et plus accoutumé à gouverner qu'à combattre (*); en un mot, celui des Romains qui semblait le plus propre à maintenir la bonne intelligence : il se nommait Quinctilius Varus, et il

---

(*) Velleius Paterculus, l. II, c. 117.

avait été gouverneur de la Syrie, où il s'était montré, dit-on, assez avide d'argent. Ce défaut devait être peu sensible en Germanie, où rien ne pouvait beaucoup tenter la cupidité d'un homme déjà riche; mais il était à craindre que la faiblesse et la docilité qu'il avait trouvées dans les Syriens ne l'aveuglassent sur les difficultés qu'il rencontrerait dans le Nord. « Il « s'imagina, dit un contemporain, que ces sauvages, qui « n'avaient de commun avec l'homme policé que le corps et « la voix, et qui n'avaient pu être domptés par la force des « armes, pourraient être adoucis par la justice. Il entra donc « au milieu des Germains, comme parmi des peuples accou- « tumés aux douceurs d'une vie tranquille, et s'occupa d'éta- « blir chez ces barbares une juridiction régulière (*). Il con- « voquait leurs assemblées dans son camp, et prétendait jouer « là le rôle de juge; comme si la violence de leurs passions « eût pu être contenue par l'aspect des licteurs, ou par les « proclamations des hérauts (**). Soit ruse, soit prévention, « les Germains lui parurent charmés de voir s'établir ce nouvel « ordre, qu'ils n'avaient pas connu jusqu'alors, et de ce que « le droit décidât les querelles que les armes avaient naguère « vidées (***). » Mais il s'en fallait de beaucoup que ce ne fussent là leurs vrais sentimens. « Ils jetaient les yeux en frémis- « sant sur leurs glaives qui se rouillaient dans le fourreau, et « sur leurs coursiers qui restaient oisifs; et les robes des ju- « ges, leurs lois, leurs décisions, leur semblaient plus difficiles « à supporter que les armes des soldats. (****) »

Nous pouvons encore mieux que les Romains apprécier les causes de cette indignation générale. Le coupable perdait tout-à-coup cette sécurité que lui avait donnée jusque là l'intervention du juge; l'offensé n'était guère moins mécontent, soit de ne plus recevoir la rançon accoutumée, soit de ne pas assouvir lui-même sa vengeance. Le droit des familles était méconnu et détruit; l'imposture des seconds (appelés mal à propos témoins) disparaissait. Le meurtrier était venu auprès du

---

(*) Velleius Paterculus, l. l.

(**) Florus, l. IV, c. 12.

(***) Vell. Pat., l. l.

(****) Florus, l. l.

nouvel arbitre avec ses proches prêts à combattre pour lui, ou avec le troupeau nécessaire pour se racheter : on renvoyait ses parents sans les entendre, on refusait sa rançon, on le saisissait lui-même. Cette conduite pouvait-elle ne pas lui paraître révoltante? La famille du mort s'attendait à ramener en triomphe les dépouilles du coupable, ou bien à rapporter sa tête, qui, plantée sur un pieu au milieu des cabanes de la centurie, serait un monument honorable de vengeance. On ne lui donnait ni l'argent ni l'homme : et que lui importait qu'il fût tombé sous la hache d'un licteur qui n'avait point de ressentiment à satisfaire, et qui n'était que le ministre du général étranger?

Varus mécontentait donc tous les partis en croyant leur faire goûter un meilleur ordre de choses : ce qui était juste et louable à ses yeux, était inique, infâme, exécrable pour les sauvages. Quelques-uns, plus éclairés que leurs compatriotes, parce qu'ils avaient eu plus de relations avec l'Empire, étaient mieux capables d'apprécier les institutions qu'il leur offrait; mais ceux-là voyaient aussi que c'était un acheminement vers la servitude. De ce nombre était un des nobles chérusques qui étaient entrés naguère au service de Rome, Arminius, ou Hermann, fils de Sigimer. Ce jeune chef avait déjà signalé sa valeur dans les armées impériales, et Auguste lui avait donné le droit de cité, et le rang de chevalier romain. Sa naissance illustre, sa beauté, son génie ardent et vaste, lui assuraient une grande influence dans sa tribu : il s'en servit pour préparer les esprits à la guerre, et les dispositions du peuple lui rendirent cette tâche facile.

C'était cependant une entreprise des plus hasardeuses que de prétendre lutter contre l'Empire; et Arminius devait le savoir mieux que personne, lui qui avait vu de près les maîtres du monde. Rome avait sur le Rhin une ligne de forteresses qui paraissait inattaquable : dans l'intérieur de la Germanie, elle possédait également quelques places de guerre construites sur l'ancien territoire sicambre par les successeurs de Drusus. Huit légions, et un nombre proportionné d'auxiliaires, formant une armée d'environ cent mille hommes, garnissaient cette frontière septentrionale, et pouvaient être soutenues, au besoin, par les milices de toute la Gaule. Mais ce fut précisément cette grande supériorité des Romains qui donna à leurs

ennemis des chances de succès. Varus se croyait invincible. Non content d'intervenir dans les affaires domestiques des Germains du voisinage, il voulut aller imposer la paix à des peuplades de l'intérieur, chez lesquelles des dissensions venaient d'éclater. Il rassembla pour cette expédition un corps de quarante mille soldats, dont trois légions faisaient partie. Les chefs cattes, bructères et chérusques auxquels il fit part de son dessein, parurent l'approuver, et promirent même de le soutenir. S'il faut en croire ce que l'on écrivait à Rome, c'était un complot formé d'avance, et la querelle qui s'était engagée dans l'intérieur du pays n'avait rien que de factice. Ségeste, un des chefs chérusques, rival et ennemi d'Arminius, en avertit le général romain; il lui conseilla même d'arrêter les principaux de la nation pendant qu'ils se trouvaient dans son camp. Mais Varus ne put croire à tant de hardiesse et d'ingratitude (ce sont toujours les Romains qui parlent); il envoya les nobles Germains chercher leurs guerriers, et poursuivit sa route de la forteresse d'Elsen vers le Wéser qu'il avait dessein de traverser.

Si, comme le soutiennent les historiens que nous possédons, les Germains tendaient un piége à l'armée en l'attirant dans le sein du pays, il n'y avait rien de plus facile et de plus avantageux que de laisser les troupes passer sur la rive droite du fleuve, vers lequel elles se dirigeaient; c'eût été les mettre dans l'impossibilité la plus absolue d'opérer une retraite en cas d'échec. Mais loin de là les Romains n'avaient pas fait plus de quinze à vingt lieues, qu'ils se virent accueillis à coups de flèches. Aucun de leurs écrivains n'a songé à nous dire le motif, ou du moins le prétexte de cette agression subite. Cependant, il résulte au moins de leur récit que l'imprudent Varus avait voulu se frayer un chemin à travers une forêt qui portait le nom de Teutsch (Teuteburgiensis Saltus), et que ses soldats avaient abattu les arbres qui gênaient leur marche. Ce que nous savons des idées religieuses des Germains peut nous faire juger de la gravité d'une pareille offense. C'était le temple national qui était violé. Varus ne l'avait-il pas compris, ou portait-il sa manie de civiliser les sauvages par force, jusqu'au point de vouloir détruire leur bois sacré? c'est un problème que sa mort laissa bientôt à résoudre.

La marche des légions avait été pénible, et les hommes

étaient accablés de fatigue. Il faisait de la pluie et du vent ; le sol sur lequel on marchait était humide, inégal, jonché de débris comme celui d'une forêt vierge. Cependant, les sauvages n'étant point en force pour combattre de près, l'armée se tira assez bien de ce mauvais pas, et alla camper sur une montagne. Le lendemain, on se remit en route après avoir brûlé une partie du bagage qu'il était trop difficile de conduire à travers une contrée pareille ; mais, loin de songer à revenir sur ses pas, Varus continuait à se diriger vers le Wéser (*); il traversa d'abord une plaine où il ne fut point inquiété ; mais la forêt s'étendait encore devant lui : il y rentra avec une témérité vraiment inexplicable. Ce fut sa perte.

Le nombre des Germains avait grossi pendant ce temps avec une rapidité extraordinaire ; ils avaient sans doute quelque moyen de s'avertir promptement de la violation de leur temple (c'est du moins ce que semble prouver ce qui arriva cinq ans après dans les mêmes parages : une seconde armée romaine ayant pénétré là à l'improviste, et détruit un monument religieux, la retraite lui fut aussitôt coupée par les Bructères, les Usipètes et les Tubantes). Peut-être serait-il permis de présumer que c'était en allumant des feux sur les montagnes qu'ils parvenaient à se rassembler si promptement : car parmi les pratiques condamnées plus tard comme superstitieuses, nous trouvons le *Nood-fyr*, ou feu de détresse, qui doit avoir été quelque signal de ce genre semblable à la croix de feu qui appelait au combat les clans de l'Écosse. Mais quoi qu'il en soit de cette circonstance, il paraît que dès qu'ils se virent réunis en troupe assez forte, ils recommencèrent le combat. L'armée s'arrêta et dressa un second camp déjà plus

---

(*) Tacite, en racontant l'expédition de Germanicus dans ces parages, place le premier camp de Varus (celui de la montagne) plus près de l'Ems et de la Lippe que le second.

Paterculc semble même mettre le lieu du dernier combat au bord « du Wéser, fleuve qui devait bientôt devenir célèbre par la défaite « de notre armée (sous Varus). »

Ces circonstances sont remarquables, en ce qu'elles prouvent qu'il n'y avait eu que des escarmouches le premier jour ; mais que Varus s'opiniâtra à poursuivre sa route à travers le bois de Teutsch.

faible que le premier. Les ennemis grossissaient de moment en moment. Leurs feux, leurs cris de joie, leurs menaces, épouvantèrent enfin ce téméraire Varus, qui, passant tout à coup d'une folle présomption à un abattement excessif, désespéra de l'armée et se donna la mort. Quelques-uns de ses officiers l'imitèrent : le découragement s'étendit aux soldats ; ils se débandèrent, et tâchèrent de se sauver par la fuite. Ainsi s'évanouit, en quelque sorte sans résistance, une des plus belles armées qui eussent pénétré dans la Germanie.

Il paraît cependant, d'après un passage de Tacite (*), que le gros des légions avait essayé de battre en retraite, et avait livré un dernier combat dans un endroit découvert ( sans doute la même plaine qu'ils avaient traversée le matin) ; mais les soldats avaient perdu cette énergie qui donne la victoire ; la cavalerie s'enfuit honteusement, et fut taillée en pièces; l'infanterie abandonnée se rendit à discrétion. Un petit nombre de fugitifs fut assez heureux pour échapper dans les ténèbres, et regagner les places fortes, ou la frontière gauloise.

Parmi les captifs les vainqueurs choisirent quelques officiers qui furent reconduits dans le bois de Teutsch, et là égorgés sur les autels de cette divinité barbare. Ce n'était pourtant point l'usage, chez ces peuples, d'offrir au dieu de la guerre des victimes humaines ; mais cette anomalie s'explique aisément, dès que l'on admet que les sauvages voulaient venger la profanation de leur temple. Ils n'ensevelirent point les morts, laissant blanchir leurs os sur la terre qu'ils avaient souillée. Ils déposèrent dans le bois sacré une partie des dépouilles, et les aigles de deux légions (un fugitif avait sauvé la troisième); puis, dans ce lieu mystérieux et révéré, dans ce sanctuaire du dieu de la nation, et parmi les monumens de sa vengeance, Arminius harangua les guerriers et proposa une rupture entière avec Rome. A dater de ce moment, il fut le chef suprême (le heretog) de tous les hommes de l'Ouest (**).

---

(*) « Au milieu du champ, l'on voyait blanchir les os des soldats, « réunis ou dispersés, suivant qu'ils avaient été tués dans le combat « ou dans la fuite. »

(**) Si le lecteur a trouvé quelques lacunes dans ce récit d'un événement si fécond en vastes conséquences, c'est qu'ici encore une fois

Après la défaite totale de l'armée, il arriva que les Germains reconnurent parmi leurs prisonniers des avocats. Toute la haine que leur avaient inspirée les jugemens de Varus se ré-

---

le bon sens réclame contre les fictions des auteurs romains. Hermann, ou Arminius, était un homme du caractère le plus élevé, et que Tacite lui-même ne balance pas à comparer aux plus grands héros de l'histoire ancienne. Son nom devint presque sacré en Germanie, et les chants nationaux perpétuèrent le souvenir de ses exploits. Pouvons-nous donc nous le représenter avec quelques historiens comme un ignoble imposteur, qui n'a pas même l'adresse de colorer d'un prétexte son parjure, et qui égorge sans motif les hommes à la table desquels il s'était assis la veille? La langue romaine n'eût pas fourni assez d'invectives contre lui, si telle eût été sa conduite : mais non, ce n'était pas un traître; c'était le vengeur des dieux de la Germanie, comme le lui ont fait dire des écrivains romains, et comme le prouvent les détails que nous avons rapportés. Son action avait un caractère si légitime, que Ségimund, le fils de Ségeste, son ennemi, alla aussitôt le rejoindre, malgré la haine de son père, et cela parce que, consacré lui-même au culte de Teutsch, dont on l'avait fait prêtre chez les Ubiens, le lien religieux était plus fort pour lui que le lien de famille. Il est vrai que peut-être Hermann avait tendu un piége à Varus en l'excitant à passer par-là; mais il est bien difficile de supposer que le général romain ne sût pas qu'une forêt qui portait le nom de Teutsch devait être dédiée à ce dieu, et que c'était offenser la famille entière que d'y porter la hache. Pourquoi donc nous associer, après dix-huit siècles, à la haine et aux calomnies des vaincus? Arminius, comme le lion de la fable, ne savait pas écrire; et c'est en quelque sorte dans un plaidoyer contre lui que nous sommes réduits à chercher les faits : mais quand ces faits ainsi dénaturés nous laissent entrevoir que sa justification est possible, il semble que nous ne devons pas balancer à l'absoudre. Les preuves positives ne nous manquent pas pour établir que Rome falsifiait impudemment tout ce qui avait rapport à ce héros. Les historiens lui font massacrer tous ses captifs; et voilà qu'un philosophe contemporain s'avise de les démentir en citant comme un exemple notoire des vicissitudes humaines tant de nobles compagnons de Varus, devenus, après sa défaite, bergers ou laboureurs en Germanie. Tacite aussi, après nous avoir montré notre Hermann toujours battu par les généraux de Tibère, finit par avouer qu'en somme il avait été aussi souvent vainqueur que vaincu. En présence de telles contradictions, qui nous ferait un crime de notre défiance?

veilla alors, et devint fatale à ces malheureux instrumens d'un système qu'il ne comprenaient point. Aux uns, ils coupèrent les mains ; aux autres, ils arrachèrent les yeux ; il y en eut un dont la langue fut tranchée, et ensuite la bouche cousue. « Maintenant, disaient les sauvages ; maintenant, vipère, tu ne pourras plus siffler. »

Arminius, profitant de l'enthousiasme de ses compatriotes, attaqua aussitôt toutes les forteresses que les Romains avaient construites au-delà du Rhin, et les enleva l'une après l'autre, excepté le château fort d'Elsen, qu'il ne put prendre qu'après un long blocus. Le Rhin redevint alors la barrière de l'Empire comme avant Drusus, et toutes les nations autrefois alliées aux Sicambres, qui étaient restées sur la rive droite de ce fleuve, rompirent complétement les nouveaux liens qui commençaient à les attacher à Rome. Il ne tint même pas à Hermann que les Suèves ne se liguassent avec les anciens Teutons pour opposer aux armées d'Auguste la masse compacte de la Germanie. Il envoya, pour cet effet, au fameux Marobaud (*), la tête de Varus ; mais, loin de s'associer à ses grands projets, le Marcoman fit porter aux Romains ce dernier reste de l'infortuné général, dont le corps avait été haché en morceaux par les vainqueurs.

La douleur d'Auguste, à la nouvelle de la révolution qui détruisait ainsi son ouvrage, éclata en transports furieux ; on le vit déchirer ses habits, et se frapper la tête contre les murs de son palais en s'écriant : « Varus, rends-moi mes légions ! » Il ordonna des levées d'hommes dans tout l'Empire, et les fit exécuter avec une sévérité excessive. Les Germains et les Gaulois qui se trouvaient à Rome furent désarmés, et en partie déportés. En un mot, on prit des mesures qui annonçaient la crainte d'une révolte universelle. C'était s'exagérer le péril après l'avoir d'abord méconnu : l'état de division et de rivalité dans lequel vivaient les nations germaniques devait longtemps encore rendre leur courage impuissant pour les entreprises qui auraient demandé de l'ensemble et de la persévé-

---

(*) C'était un chef marcoman qui avait conquis la Bohême et les provinces voisines, et qui y avait organisé une sorte de monarchie.

rance : on put en acquérir presque immédiatement la preuve certaine ; car une fois les Romains refoulés dans la Gaule, aucune entreprise de quelque importance ne signala plus l'audace des vainqueurs. Tibère revint prendre le commandement des forces rassemblées sur cette frontière ; mais d'insignifiantes démonstrations succédèrent dès-lors à la lutte terrible dont le bruit avait épouvanté l'Empire.

Cependant Hermann n'avait pas été infidèle à sa gloire, et il s'en fallait beaucoup que ses compatriotes n'oubliassent leurs offenses et leur triomphe ; mais la défaite de Varus avait été l'effet d'un élan subit, imprévu, et qui avait étonné les vainqueurs eux-mêmes; Teutsch vengé et les forteresses étrangères détruites, la colère nationale s'était comme ralentie faute d'alimens : alors la division s'était mise parmi les chefs ; la passion assouvie avait laissé agir les intérêts et les rivalités ; c'est ce qu'il est facile de conclure du récit des historiens qui racontent en détail les événemens des années suivantes; mais les détails positifs nous manquent ; il paraît seulement que Ségeste et Inguiomer, parmi les Chérusques, et Boiocal, chef d'autres sauvages plus reculés encore, se déclaraient partisans de l'ancienne alliance avec l'Empire. Sans doute cette jeunesse germanique, appelée naguère à partager les splendeurs de Rome, et à conquérir, comme l'avait fait Arminius, des titres, des récompenses, des marques d'honneur, regrettait de se voir fermer une si brillante carrière, et, tout en brisant le joug du moment, se refusait à une rupture éternelle. Il n'était donné qu'à un petit nombre d'esprits plus clairvoyans de concevoir qu'avec Rome il n'y avait pas de milieu entre la guerre et l'esclavage ; il n'est pas même probable qu'après la première campagne le vainqueur de Varus eût conservé le pouvoir presque absolu du heretog, puisque des chefs parvinrent ainsi à balancer son influence et arrêter l'effet de son ressentiment.

C'était la neuvième année de notre ère qu'avait péri l'armée romaine; depuis lors, pendant un intervalle de quatre ans, l'histoire ne nous montre plus de combats dans ces parages. Tibère passe en Germanie ; mais, sans s'exposer au danger d'une bataille, il emploie tour à tour les menaces et les promesses, et nous le voyons rentrer dans la paisible possession

des bords de la Lippe, sans savoir avec qui il avait traité : c'est que les ligues allemandes disparaissaient en quelque sorte après s'être vengées, comme se fondent, le lendemain de la victoire, des bandes indisciplinées de sauvages. Tacite nous ramène sur les bords du Rhin la quatorzième année après Jésus-Christ; mais c'est pour nous montrer les légions harassées de travail, murmurant d'être employées à couper des arbres, à traîner des matériaux, à creuser des fossés, à construire des remparts : ainsi l'on a repris le plan d'Auguste. Mais Tibère est devenu empereur, et c'est Drusus qui commande l'armée. Ce dernier, né en Allemagne pendant une des expéditions de son père, avait reçu le nom de Germanicus. Le soldat préfère les dangers au travail. Ces vétérans, que l'on accablait d'une tâche si pénible, se soulevèrent, et ce fut à grand'peine que leur jeune général parvint à se faire obéir. Une expédition lui parut nécessaire pour rétablir l'ordre et la discipline; il fit passer un grand corps de troupes en Germanie, et, prenant un chemin détourné à travers les forêts, il alla tomber à l'improviste sur la tribu des Marses, qui ne s'attendait à rien moins qu'à une pareille attaque. Tout semble même indiquer qu'ils se croyaient en paix avec l'Empire, puisqu'ils n'avaient pris aucune précaution pour se garder, et qu'au plus fort de la révolte des troupes ils avaient respecté le territoire romain (*). Pouvait-on les attaquer dans leurs bois sans perfidie? c'est ce qui reste douteux, et même invraisemblable; cependant telle était l'incertitude des relations politiques sur cette frontière, qu'il pouvait arriver qu'ils crussent la guerre finie par la déposition d'un chef, tandis que leurs voisins avaient encore quelque droit de les regarder comme des ennemis.

---

(*) Si l'on considère que les Marses habitaient près des sources de la Lippe, tandis que l'armée romaine venait de la rive gauche du Rhin, il paraîtra inconcevable qu'elle eût pu faire une marche de quatre ou cinq jours sans être aperçue. Comment un corps considérable de troupes serait-il invisible pendant une route de quarante lieues? Mais si on avait vu les Romains venir, et que l'alarme ne se fût pas répandue dans le pays, c'est qu'on croyait la guerre terminée.

Quoiqu'il en soit, les Marses étaient tranquilles et dans une sécurité parfaite, lorsqu'au milieu de la nuit les troupes de Germanicus fondirent sur leurs villages, portèrent partout le fer et le feu, ravagèrent ensuite le pays sur une étendue de cinquante milles (seize lieues), et détruisirent un des monumens de leur culte, qui était l'objet de la vénération des peuples d'alentour. Ainsi recommençaient les provocations insensées de Varus. L'effet faillit en être le même. Les Bructères, les Usipètes, les Tubantes, se levèrent en masse et vinrent couper la retraite aux profanateurs. Trois légions qui composaient avec leurs auxiliaires le gros de l'armée, furent assaillies à la fois dans un passage difficile : mais le choc le plus violent eut lieu à l'arrière-garde, où les troupes alliées furent mises en déroute, et où Germanicus combattit en personne à la tête d'une quatrième légion. Comme Varus il parvint à se tirer d'abord de ce mauvais pas : mais, plus prudent que son malheureux prédécesseur, il n'eut garde de s'avancer davantage dans les forêts, et ramena directement les troupes dans la Gaule où elles prirent leurs quartiers d'hiver. Quoique cette expédition eût fait rentrer les soldats dans leur devoir, Tibère ne s'en montra qu'à demi satisfait; il prévoyait sans doute les nouveaux dangers qui entraînaient une nouvelle agression. L'on s'était flatté jusqu'alors de voir triompher, parmi les Chérusques et leurs voisins, la faction des partisans de Rome; mais l'invasion de Germanicus changeait la face des affaires. Inguiomer se joignit à Hermann pour exciter les Germains à une juste vengeance. Ségeste, abandonné par le peuple, courut les plus grands dangers, et le cri de guerre retentit du Rhin à l'Elbe.

Cependant le jeune Drusus, loin de s'effrayer à l'approche de la tempête, semblait se réjouir d'entrer dans la carrière où son père avait recueilli tant de gloire. Ses forces étaient considérables. Il avait huit légions, nombre d'auxiliaires, et toute la jeunesse des tribus germaniques qui avaient passé sur la rive gauche du Rhin et qui se montraient dévouées à l'Empire. Il forma deux armées, dont l'une, conduite par son lieutenant Cécinna, contint les Marses et les Chérusques, tandis que lui-même, à la tête de l'autre, alla, dès la fonte des neiges, franchir le Westerwald et ravager le pays mon-

tagneux qu'habitaient alors les Cattes. Il les surprit, les chassa jusqu'au-delà de l'Eder, brûla leur principal village, et regagna ensuite le Rhin, sans vouloir s'engager dans les forêts où les sauvages s'étaient retirés.

A son retour il trouva des envoyés de Ségeste qui venaient implorer sa protection. Ce chef, avec ses proches et ses derniers partisans, était assiégé par Hermann. Il demandait un asile. Germanicus courut le dégager, et lui assigna des terres dans la Gaule. Avec Ségeste s'exilait son fils Ségimund, qui, quoique partisan d'Arminius, avait voulu partager les malheurs de son père. Il fut bientôt imité par son oncle Egimer et par Sésithaque, fils de ce dernier, ennemi des Romains comme Ségimund, mais comme lui fidèle à sa famille malgré ses affections personnelles. C'était une étrange position que celle de ces deux jeunes gens, faisant tout bas des vœux pour la liberté de la Germanie, tandis que les liens du sang les forçaient à combattre ses défenseurs. Ils paraissaient abattus et découragés. (*) Au contraire, Thusvelda, fille de Ségeste, qu'Arminius avait enlevée, ne suivait son père que par contrainte, et en véritable épouse d'un guerrier germain, elle s'associait aux haines et aux affections de son époux. Elle ne pleurait pas, ne se montrait point effrayée ni suppliante, et croisant les bras sur son sein, elle se consolait en sentant qu'elle portait là le fruit de son union avec le héros de son pays. Les Romains, désespérant sans doute de la garder dans la Gaule, l'envoyèrent à Ravenne, où elle donna le jour à un fils, dont l'existence paraît avoir été courte.

Loin d'affaiblir les Germains, la défection des chefs qui s'exilaient mettait un terme aux dissensions intestines, et laissait sans rivaux Hermann et ses amis. Tacite nous a conservé, sous la forme d'un discours, le langage que ces derniers adressaient au peuple pour l'exciter à la vengeance; et ce langage est d'autant plus remarquable qu'il réduit à peu près à leur juste valeur les récits ampoulés des Romains. « Voilà, « disaient-ils, la tendresse paternelle des partisans de Rome;

---

(*) « Mais le jeune guerrier (Ségimund) semblait combattu par la « conscience de ce qu'il avait fait contre nous. » Tacite, *Annales*, liv. I, ch. 57.

« voilà les hauts faits de ses généraux, la valeur de ses armées ·
« tous ensemble, ils sont parvenus à enlever une faible
« femme! Pour nous, ce sont trois généraux à la tête de trois
« légions que nous avons écrasées. Nous n'attaquerons point
« par surprise et au mépris de la bonne foi : nous ne faisons
« pas la guerre à des femmes enceintes; mais nous combattons
« en face et contre des soldats. L'on voit encore suspendus
« dans nos bois sacrés les étendards romains que nous avons
« consacrés aux dieux de la Germanie. Les autres nations, qui
« ne connaissent pas Rome, ignorent aussi ce que c'est que
« les supplices et les tributs. Pour nous qui, après en avoir
« fait le triste apprentissage, avons su nous en délivrer, chas-
« ser cet Auguste qu'ils adorent comme un dieu, et ce Tibère
« son favori, pourrions-nous craindre un général encore en-
« fant, et une armée de rebelles? » Non seulement les Chérusques, les Marses, les Cattes, mais les Bructères, les Angrivares, et plusieurs autres peuplades du Nord, s'enflammaient aux idées de patrie et de liberté qu'invoquaient ainsi leurs plus vaillans chefs. Germanicus résolut de les prévenir. Il y avait, comme on l'a déjà vu, une antipathie violente entre les tribus maritimes et celles de l'ancienne confédération teutone. Ainsi le Romain pouvait sans danger traverser le territoire des premières, et aller par cette route sûre frapper ses ennemis au cœur : il se dirigea donc vers le Nord, par le pays des Frisons et des Cauques qui joignirent volontiers leurs armes aux siennes, et il arriva ainsi aux bords de l'Ems, où il trouva les Bructères occupés à brûler leurs villages, en signe de la résolution qu'ils avaient prise de combattre. Toutefois, ils n'essayèrent pas de faire face aux forces imposantes qui s'avançaient contre eux (*), et laissèrent l'ennemi ravager la contrée, et passer de là dans le pays des Marses, et dans la forêt même de Teutsch. Germanicus et ses soldats profitèrent de cette dernière occasion pour rendre les derniers

(*) Il y avait quatre légions venues par mer jusque dans l'Ems, et quatre autres que Cécinna avait conduites à travers le pays qui est au nord de la Lippe. Outre cette grosse infanterie, Germanicus avait de nombreux corps de cavaliers et d'auxiliaires. Son armée était donc au moins d'une centaine de mille hommes.

devoirs à l'armée de Varus. Un tombeau de gazon fut élevé, où l'on déposa les ossemens que l'on put recueillir dans le bois, et les têtes de morts qui étaient clouées aux troncs des arbres à l'entour des autels. Loin de s'opposer par la force à cette profanation du temple germanique, Hermann semblait vouloir y encourager les Romains en se retirant sans cesse; mais quand on essaya de le poursuivre au milieu des montagnes qui avoisinent le Weser, il se retourna brusquement, renversa la cavalerie et les auxiliaires, et les poussa dans un marais où leur défaite totale était inévitable sans l'arrivée des légions, qui rétablirent un peu le combat. Les relations romaines avouent que l'affaire se termina sans aucun désavantage pour les Germains; mais ce qui nous révèle encore mieux la véritable issue de cette bataille, c'est que l'armée commença aussitôt sa retraite quand elle eut gagné les bords de l'Ems. Germanicus s'embarqua avec quatre légions; la cavalerie eut ordre de longer le rivage de la mer; Cécinna, avec le reste des troupes, retourna vers le Rhin, en suivant la route qu'avait tracée autrefois Domitius (Barbe-d'Airain), et qu'on appelait le grand pont.

Ce grand pont était une sorte de digue qui s'élevait au milieu d'immenses marécages. L'armée de Cécinna ne s'y fut pas plus tôt engagée qu'Arminius parut, l'assaillit de toutes parts, et la mit dans le plus grand désordre. La nuit venue, les Romains se retranchèrent de leur mieux, mais sans espoir d'améliorer leur position; car le chemin était coupé, et les sauvages avaient détourné les ruisseaux et les petites rivières du voisinage pour inonder la plaine. C'en était fait des légions, si, comme le conseillait Hermann, on les avait laissées ou mourir de faim dans leur camp, ou chercher à s'ouvrir un passage; mais Inguiomer voulut qu'on les attaquât aussitôt, et la valeur impétueuse des Germains fit prévaloir cet avis imprudent : ce fut ce qui sauva les ennemis. Non seulement ils défendirent leurs retranchemens avec succès, mais ils prirent ensuite l'offensive, et firent plier les assaillans. Arminius, qui avait prévu cet échec, se retira sans beaucoup de perte. Inguiomer, furieux, s'opiniâtra à combattre jusqu'à ce qu'il fût grièvement blessé. Le funeste résultat de cette agression téméraire parut décourager un peu les vaincus; et les

Romains purent continuer heureusement leur marche vers la Gaule.

Malgré le prisme à travers lequel les auteurs latins nous montrent toujours les expéditions de leurs compatriotes, ils ne nous ont pas entièrement caché les circonstances désastreuses de cette retraite, quoiqu'ils pussent encore la célébrer comme une victoire. De longues colonnes de blessés formaient l'avant-garde : vivres et bagages, tout manquait à l'armée. La terreur avait gagné jusqu'aux garnisons placées sur la rive gauche du Rhin, qui, craignant d'être attaquées par les sauvages, voulaient couper le pont. Quand l'armée atteignit enfin le territoire de l'Empire, l'épouse de Germanicus voulut elle-même remercier et consoler les soldats abattus. A ces traits, il est impossible de méconnaître auquel des deux partis était resté l'avantage.

Le hasard voulut que d'autres revers signalassent le retour du reste de l'armée. Les vaisseaux se trouvant trop chargés par le grand nombre d'hommes qu'y avait embarqués Germanicus, il fallut mettre à terre deux légions, qui eurent ordre de se rendre à pied à l'embouchure du Vecht, où la flotte viendrait les reprendre; mais en traversant les plaines humides du pays de Groningue, ces troupes furent surprises par une forte marée qui couvrit d'eau tous ces parages : beaucoup de soldats se noyèrent; ceux qui parvinrent à se mettre en sûreté n'échappèrent qu'après avoir jeté leurs armes, et abandonné leur bagage.

Ces désastres dégoûtaient l'empereur de continuer une guerre si coûteuse et si inutile; cependant il céda aux prières de Germanicus qui brûlait de se venger de tant de pertes. On fit de nouvelles levées d'hommes et de chevaux dans la Gaule, dans l'Espagne, et jusque dans l'Italie. Comme c'étaient les grandes marches et le passage dans les forêts qui avaient épuisé l'armée, on résolut d'aller par mer. L'île des Bataves fut choisie pour servir de place d'armes aux troupes, et de point de réunion aux vaisseaux que l'on construisait à la hâte tout le long du Rhin. Tibère, quoique soupçonné de jalousie contre Germanicus, lui prodiguait en quelque sorte les forces et les ressources de l'Empire.

En attendant que l'on pût compléter un armement si formi-

dable, le jeune général envoya, dès le retour de la belle saison, un de ses lieutenans harceler les Cattes; mais on les trouva cette fois sur la défensive, et il fallut se borner à enlever la femme et la fille d'un des chefs de la nation. Les pluies du printemps servirent de prétexte pour ramener les troupes. Germanicus lui-même ne fut pas beaucoup plus heureux dans un coup de main qu'il entreprit avec six légions, pour nettoyer les bords de la Lippe et délivrer le château d'Elsen que les Germains tenaient bloqué : les ennemis ne l'attendirent pas dans la plaine; mais lui-même, à son tour, n'osa point les suivre dans leurs forêts, où cependant il avait à réparer son tombeau de Varus, déjà rasé par eux.

Le mot de Germains, dont Tacite se sert en cette occasion pour désigner les assiégeans, offre quelque chose de vague, qu'il serait à désirer de pouvoir préciser mieux. Le château d'Elsen, situé sur les anciennes terres des Sicambres, ne dominait sans doute pas un pays absolument désert, et quelque générale qu'eût été l'émigration de cette vaillante tribu dans la Gaule, il en était resté une partie en Allemagne, comme nous l'atteste le géographe Strabon. On ne peut guère douter que ce ne fussent ces mêmes Sicambres qui tenaient bloquée la forteresse, quand au nombre des captifs amenés plus tard à Rome, l'on trouve le chef sicambre Theudorix, neveu de ce Mello (ou Mellobaud) qui avait jadis commencé la guerre contre Auguste. Il paraît donc qu'ils se déclarèrent après l'échec éprouvé par Cécinna; et ce fut probablement leur soulèvement qui engagea les garnisons de la rive gauche à vouloir couper le pont. Mais quoi qu'il en soit de ce point, il devient du moins évident, par la captivité de Theudorix, que la nation sicambre était divisée d'opinion et de parti, ceux de la rive gauche du Rhin tenant pour Rome, comme nous l'avons déjà remarqué, tandis que les autres s'attachaient à la cause de la Germanie. Cette division fut le germe remarquable d'une scission plus complète. Si Tibère avait écouté Germanicus, l'on aurait recommencé la guerre sur nouveaux frais, et une année aurait suffi pour accabler le chef chérusque; mais l'empereur était fatigué depuis long-temps de perdre à ces vaines tentatives l'or et le sang de ses sujets. Il écrivit à l'ambitieux général : « Qu'il fallait se contenter du succès des

« deux batailles qu'il avait gagnées, et faire attention à ce « qu'elles avaient coûté, quoique ce fût par accident, et non « par sa faute. Lui aussi avait été envoyé en Germanie comme « général, et jusqu'à neuf fois : il y avait fait plus par l'adresse « que par la force. C'était ainsi qu'il avait engagé les Sicambres à se soumettre, et Marobaud à conclure la paix. Maintenant que l'on avait assez vengé Varus, on pouvait abandonner les Chérusques et leurs voisins à leurs guerres intestines. » A travers les ménagemens de cette lettre officielle, on démêle aisément la vérité ; et quels qu'aient été les crimes de Tibère, il est impossible de ne pas admirer la sagesse de sa politique. La suite prouva que s'il eût cédé aux désirs de Germanicus, il aurait trouvé avec les Chérusques l'élite des Suèves, avides de partager la gloire que leurs voisins avaient acquise. La conduite même des auxiliaires cauques qui avaient relâché Hermann, indique assez que de ce côté-là aussi le défenseur de l'Allemagne avait ses admirateurs et ses partisans. Une seule victoire pouvait réunir sous ses drapeaux la plus grande partie de la famille germanique, et alors c'eût été à Rome à se tenir sur la défensive.

Germanicus, rappelé à Rome, alla y conduire en triomphe les dépouilles et les captifs si chèrement achetés. On ne sait quel fut son successeur. La même obscurité qui s'était attachée à toutes les opérations de Tibère, nous cache ce qui arriva depuis lors sur les bords du Rhin. Il y eut ou un traité ou une suspension d'armes qui semble avoir été respectée. Hermann ne se sentait pas assez puissant pour aller attaquer les Romains sur leur territoire; il travailla donc à étendre d'abord ses forces et à multiplier ses ressources, en attachant les Suèves à sa fortune, comme il en avait eu le projet, lorsqu'il avait envoyé à Mérobaud la tête de Varus.

Nous ne connaissons pas assez les détails de la guerre qu'il fit au chef marcoman pour en avoir une idée exacte. Tacite paraît nous apprendre qu'il réussit d'abord à le chasser de la Bohême et de l'Allemagne ; mais qu'il ne put parvenir à commander aux Suèves, comme l'avait fait Mérobaud. Ses efforts pour étendre sa puissance n'aboutirent qu'à exciter une guerre intestine dans laquelle il périt lui-même assassiné par un de ses proches, à l'âge de trente-sept ans, et douze ans après

avoir été investi du plus grand pouvoir que l'on eût vu en Germanie.

Son plus bel éloge se trouve dans ces paroles de l'historien romain : « Il avait été sans contredit le libérateur de la Ger-
« manie, et ce n'était pas contre Rome au berceau, mais
« contre l'Empire dans toute sa force, qu'il avait soutenu la
« lutte. Les batailles que nous lui avions livrées étaient res-
« tées indécises, et le résultat de la guerre n'avait pas été à
« son désavantage (*). »

---

(*) *Tacitus, Annal.*, l. II, *in fine.*

FIN DES NOTES.

# TABLE DES CHAPITRES

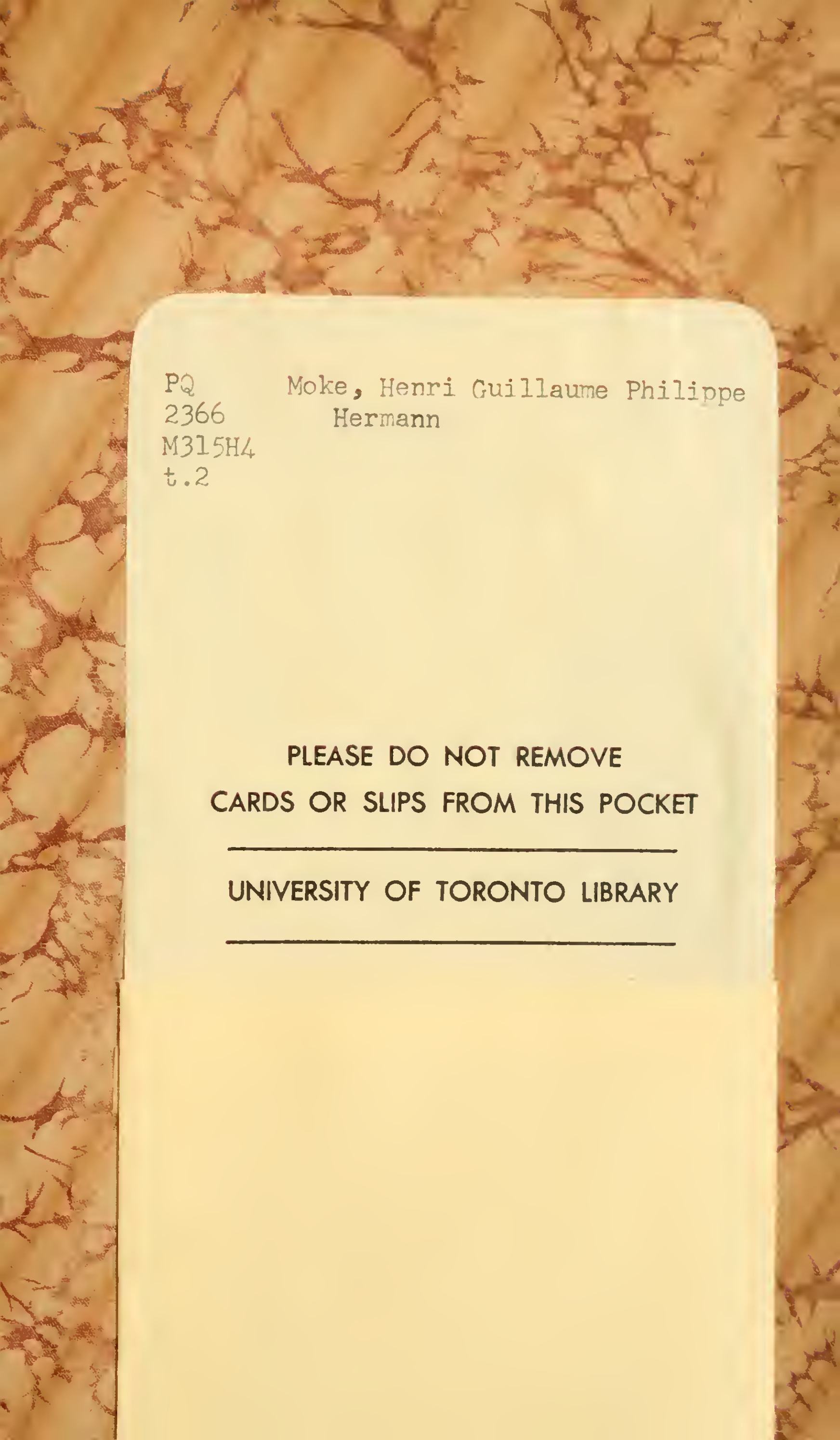
## DU TOME SECOND.

---



FIN DE LA TABLE.





PQ
2366
M315H4
t.2
Moke, Henri Guillaume Philippe Hermann
PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET
UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

